UNE

HISTOIRE

INVRAISEMBLABLE,

PAR

Alphonse Karr.

3

PARIS
DUMONT, ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

1844

Desbois
108
v.3
SmRS

PQ
231
.H9
184
v.

UNE

STOIRE INVRAISEMBLABLE.

LES GUÊPES

Par Alphonse Karr,

Paraissant tous les mois par livraison d'un volume in-32.

1 fr. la livraison.

Corbeil, impr. de Crété.

UNE

HISTOIRE INVRAISEMBLABLE

PAR

ALPHONSE KARR.

III

Paris,

LIBRAIRIE DE DUMONT, PALAIS-ROYAL, 88.

1844

DEUXIÈME FEUILLETON.

—

II.

M. de Riessain est allé chercher sa fille au couvent et l'a installée dans la maison où il a reçu Octave et Henry. — Cette maison est une nouvelle acquisition que sa fille ne connaissait pas encore et qu'elle trouve ravissante. La mai-

son est au milieu d'un immense jardin. — La tante Eudoxie est revenue joindre son frère et sa nièce. — Des affaires lui ont fait faire à la ville de***, avec sa nièce, un séjour qui devait être de deux mois et qui a duré plus d'un an, parce que M. de Riessain, obligé lui-même de faire un voyage, n'a pas cru devoir les faire revenir à la campagne. Le lendemain de leur arrivée à toutes deux, M. de Riessain annonce froidement qu'il attend la visite de l'époux qu'il destine à sa fille. — Angélique pâlit et regarde sa tante d'un air désespéré. — La tante Eudoxie fait quelques questions : — Eh ! mon frère, dit-elle, comment est le jeune homme, car je ne mets pas en doute un seul instant qu'il s'agisse d'un jeune homme? — Ma sœur, répond M. de Riessain, j'aurai l'honneur de vous le présenter demain. La tante Eudoxie et

la nièce Angélique se retirent de bonne heure pour pouvoir librement causer de l'événement. — Angélique, déjà fort disposée à la rébellion, reçoit à ce sujet de sa tante les plus grands encouragements; puis la tante reprend la lecture d'un roman qu'elles ont commencé. A chaque instant, de frappants rapport entre la position d'Angélique et celle de l'héroïne arrachent à la nièce et à la tante des exclamations suivies de longues réflexions.

En effet, la jeune et belle Floreska est malgré elle et par un père barbare traînée à l'autel, où elle doit épouser le cruel et farouche Nérisko; mais Floreska aime un certain Oswald, et trouve dans son amour une fermeté inébranlable contre le tyrannique auteur de ses jours. La tante s'interrompt ici pour faire remarquer à sa nièce que le petit maître de chant s'appelle

Oswald, mais Angélique prie sérieusement sa tante de ne plus lui parler du maître de chant. — Elles se séparent et se disposent à se coucher ; mais au bout de quelques instants, Angélique, émue et tremblante, revient dans la chambre d'Eudoxie.

— Oh ! mon Dieu ! ma tante, si vous saviez...

— Que se passe-t-il donc, Angélique ? tu as la figure bouleversée.

— Venez, ma tante, venez voir dans ma chambre.

— Ne vaudrait-il pas mieux sonner ?

— Ma tante, cela n'a rien de dangereux ; mais c'est bien extraordinaire. Vous savez, l'inconnu ?

— L'homme au chèvrefeuille ! Il est dans ta chambre.

— Ah ! ma tante, dit Angélique en rougissant, quelle idée !

— Qu'y a-t-il donc, alors ?

— Il y a dans un vase, sur ma cheminée, un bouquet de chèvrefeuille.

— Ce n'est pas possible !

— Je sais bien que ce n'est pas possible, ma tante; mais cela est, et c'est ce qui m'étonne.

Elles retournent ensemble dans la chambre d'Angélique. — C'est bien un bouquet de chèvrefeuille, la chambre en est toute parfumée. — On sonne la femme de chambre attachée au service des deux dames, ce n'est pas elle qui a placé là le bouquet. Elle ne sait ce que cela veut dire. On la renvoie, et la tante et la nièce passent une partie de la nuit à raisonner et à déraisonner. — Oh ! maintenant, dit Angélique, je suis comme Floreska, je suis aimée et

de l'amour le plus tendre et le plus constant : pense, ma tante, voilà plus d'un an ! Je serais ingrate de ne pas ressentir un peu de reconnaissance d'une flamme si pure et si fidèle. — Je suis aimée, ô... Il faut avouer, ma tante, que c'est bien désagréable de ne pas savoir le nom de celui dont on est aimée, qu'on est si près d'aimer soi-même.

La tante ajoute qu'il n'est pas moins embarrassant de ne l'avoir jamais vu. — Qui peut-il être ? Est-ce ce grand brun qu'on appelait M. de Walstein ?

— Oh non, ma tante, il est commun au dernier point.

— Serait-ce donc ce jeune homme blond si frais et si rose ?

— Fi donc ! ma tante, je n'aime pas un homme frais et rose.

— Je m'y perds, alors.

Il est près de trois heures du matin lorsque Eudoxie annonce qu'elle *meurt de sommeil.* — Angélique lui demande la permission de partager son lit, d'abord parce qu'elle n'a point sommeil et espère pouvoir encore un peu causer de l'inconnu, et aussi parce qu'elle ne peut songer sans un trouble ingénu et sans une crainte pudique que l'inconnu est entré et peut entrer dans sa chambre fermée. — Ce n'est qu'aux premiers rayons du jour qu'elles finissent par s'endormir. — Angélique a emporté dans la chambre de sa tante le bouquet de chèvrefeuille. Il a son premier regard quand elle se réveille, comme il a eu le dernier quand elle s'est endormie. Pendant toute la nuit ses rêves lui montrent l'inconnu, mais il lui tourne le dos, ou il a un masque sur le visage.

Le matin, au déjeuner, M. de Riessain demande si l'on ne veut pas faire un peu de toilette. — Quand elle est seule avec sa tante, Angélique annonce qu'elle n'en fera pas, qu'elle ne veut faire aucuns frais pour ce monsieur si protégé par son père. — La tante objecte qu'il ne faut pas cependant *faire peur* aux gens. — Angélique répond qu'elle ne demande pas mieux que de faire peur à M. d'Hervilly. — Son père vient enfin de lui dire le nom de l'homme qu'il lui destine. — Je voudrais savoir si cependant, le prétendant parti, Angélique apprendrait avec plaisir qu'il a refusé sa main parce qu'il la trouve trop laide. — Dans l'histoire de l'héroïsme féminin, histoire qui serait longue et belle, si ces grands combats, ces grandes victoires et ces grandes défaites n'avaient pas lieu en silence, on trouve des fem-

mes en grand nombre qui ont tout sacrifié pour l'homme qu'elles aimaient, rang, honneur, fortune, quelques-unes ont préféré la mort à l'infidélité ; mais on n'en voit pas qui aient attenté à leur beauté et se soient un peu défigurées pour déplaire à des oppresseurs épris de leurs charmes. Peut-être, du reste, en faut-il chercher la cause dans l'ingratitude des hommes, car, certes, ce n'est pas le courage qui manque aux femmes, et elles en ont plus que les hommes, mais elles craindraient sans doute de déplaire, après un pareil sacrifice, au moins autant à l'homme qu'elles aiment qu'à celui qu'elles n'aiment pas.

Ce n'est pas cependant ce qui arrive : Angélique a fait de toilette tout juste ce qu'il faut pour ne pas fâcher son père, et cependant Octave *ne trouve pas d'expressions* pour dire à

M. de Riessain combien il la trouve belle. Angélique, au contraire, s'irrite contre sa tante qui dit que ce jeune homme n'est pas mal; elle se rappelle alors parfaitement l'avoir rencontré dans le monde l'hiver précédent, et, des hommes qu'elle voyait, c'était sans contredit celui qui lui déplaisait le plus. — Non, dût son père *la maudire*, elle n'épousera pas M. d'Hervilly : elle voudrait pouvoir dire combien est différent l'homme au bouquet de chèvrefeuille; mais quoiqu'elle en soit certaine, elle n'ose exprimer tout haut sa conviction. Le soir, elle se jette en pleurant aux genoux de M. de Riessain, et le supplie de ne pas l'obliger d'épouser un pareil homme. M. de Riessain lui demande, de son air le plus terrible, si par hasard elle aurait disposé de son cœur. — Angélique répond que son cœur est

libre, et elle ajoute, comme Floreska, que *l'amour de son père lui suffit, qu'elle est bien jeune,* etc. — M. de Riessain est inflexible; la tante intervient et demande au moins un délai; le père hésite, se fait longtemps prier, et finit par accorder trois mois; mais ce terme passé, il n'écoutera aucune réflexion. — Angélique, qui n'a jamais vu à son père une pareille sévérité, se retire dans sa chambre, fort triste; mais la tante Euxodie la rassure. — On ne sait ce qui arrivera d'ici à trois mois. Floreska n'obtint qu'un délai de trois jours, et cependant elle épousa Oswald, après qu'il eut vaincu et tué Nérisko. L'inconnu finira par se manifester autrement que par des bouquets. — La tante Eudoxie a bon espoir; Angélique préfère la mort et même le couvent à une pareille union. Nous les laisserons dans ces dis-

positions, qui leur fournissent abondamment de quoi alimenter leur conversation.

Henry avait repris la voiture qui l'avait amené ; le temps était beau, et il s'était assis sur le faîte de la voiture à côté du conducteur. — Quand on arriva à l'auberge que nous connaissons, il vit sortir de l'intérieur du carrosse le même Octave d'Hervilly, à l'endroit duquel il avait remplacé l'indifférence par un sentiment voisin de la haine. A peine les voyageurs étaient entrés dans la salle où l'on dîne, que des cris se firent entendre : C'est lui ! le voilà ! — Ah ! monsieur, dit l'hôte à Octave, vous ne nous avez pas oubliés : quelques heures après votre départ, il est arrivé l'autorisation de faire passer le chemin par cette terre en friche qu'on refusait depuis si longtemps. Ah ! monsieur, vous êtes le bienfaiteur du pays.

Octave et Henry furent aussi étonnés l'un que l'autre. — Octave cependant se remit le premier, et répondit que ce qu'il avait fait n'était rien, qu'une simple lettre au ministre avait suffi pour l'éclairer.

— Oui, monsieur, très-bien, une simple lettre ; mais nous en avons écrit cent, des lettres, et nous n'avions jamais obtenu de réponse ; et le pauvre Pierre, ou plutôt l'heureux Pierre, vous lui aviez promis de ne pas l'oublier ; vous aviez dit que dans un mois il serait de retour auprès de sa mère. Il n'a pas fallu un mois : il est arrivé ce matin... On est déjà allé le prévenir que vous êtes ici.

Si Octave était étonné de voir que le hasard avait si promptement réalisé des promesses qu'il avait faites sans intention et sans puissance de faire davantage, Henry, de son côté, ne

pouvait se lasser d'admirer l'assurance avec laquelle Octave acceptait la responsabilité de services qu'il n'avait même pas songé à rendre. Octave était de ces gens qu'on rencontre fréquemment, qui tiennent moins à être qu'à paraître, qui emploient tous leurs efforts à *faire de l'effet*. On ne sait pas à combien de pauvretés ils se résignent pour paraître riches : quels minces dîners, quels jeûnes même accusent leurs bottes vernies et leurs gants jaunes. — Je connais de ces gens qui aimeraient mieux passer pour être l'amant d'une femme, que l'être en effet si personne ne devait rien savoir de leur bonheur. Bientôt arriva le jeune conscrit avec sa sœur et sa mère. — La joie la plus vive avait succédé aux larmes. — La sœur, une belle jeune fille, baisa la main d'Octave. — Tout en acceptant ces témoignages de

reconnaissance, M. d'Hervilly aurait beaucoup donné pour savoir par quel mystère l'espoir qu'il avait fait naître pour se donner un moment d'importance, et de la portion de terrain nécessaire à l'amélioration du chemin, et de la libération du jeune conscrit, se trouvait aussi bien à point réalisé par un événement. L'hôte, qui n'osait pas appeler un hasard, fourneaux, rentra dans la salle, et dit : — M. le baron de Hanberg est servi.

A ces mots, Henry se retourna brusquement ; mais il s'aperçut que c'était à Octave d'Hervilly que s'adressait l'aubergiste. — Octave demanda à l'hôte pourquoi il lui donnait ce nom.

— Pardon, monsieur le baron, répondit-il, si je dévoile votre incognito, mais il n'est per-

sonne ici qui ne soit heureux de savoir comment s'appelle un homme aussi généreux, et la mère et la sœur de Pierre sauront sous quel nom elles doivent adresser leurs vœux au ciel pour votre bonheur.

— Mais, mon ami, ce nom...

— Je sais bien que M. le baron avait l'intention de ne pas publier son nom, mais il s'est trahi lui-même : l'autorisation de prendre le morceau de terre qui nous a été si longtemps refusé, et l'acte de libération de Pierre portent également que c'est à la recommandation de M. le baron de Horrberg. — Or, comme c'est après la promesse que nous avait faite M. le baron, que ces heureuses choses nous sont arrivées, comme au premier moment, ne pouvant maîtriser sa douce émotion en présence des heureux qu'il a faits, M. le baron a reçu,

avec une noble franchise, nos remercîments et nos actions de grâce, il n'y a plus à douter un moment que votre excellence ne soit le baron de Horrberg. — Octave répondit par un sourire un peu embarrassé, et néanmoins accepta la politesse que lui firent ses compagnons de voyage qui voulurent qu'il passât avant eux pour entrer dans la salle à manger. Il ne pouvait refuser le nom de baron de Horrberg sans avouer qu'il avait accepté des remercîments pour des services rendus par un autre ; il fallait être le baron de Horrberg, ou un insigne gredin ; il ne crut pas devoir hésiter. Octave croyait rêver, il se demanda un moment à lui-même s'il n'était pas par hasard baron de Horrberg, et si quelque voile jeté sur sa naissance ne venait pas de se déchirer subitement. Mais il n'y avait pas moyen de conserver cette

idée, même quelques instants : il était né si régulièrement, si bourgeoisement, si conformément à tous les usages et à toutes les garanties légales, qu'il n'y avait pas moyen d'espérer d'autres parents que ceux qu'il avait jusque-là reconnus pour tels.

Le dîner se prolongea assez tard, parce qu'il fallait attendre une voiture jusqu'au lendemain. Henry accabla Octave d'éloges sur sa générosité, le félicita du pouvoir qu'il avait sur l'esprit du ministre. — Mais ces louanges et ces félicitations avaient quelque chose d'exagéré qui ressemblait singulièrement à de l'ironie. Octave était fort embarrassé; il ne pouvait se fâcher de compliments qui n'étaient désobligeants que parce qu'il ne les méritait pas. — Et cependant il s'apercevait de temps en temps que Henry voyait son embarras et s'en

amusait. Henry, de son côté, n'était pas animé de sentiments très-bienveillants pour M. d'Hervilly, et comme chacun avait fini par déclarer ses noms et qualités, il s'efforça de provoquer une question directe, qu'il éluda pendant quelque temps, mais il conta deux ou trois anecdotes où il se donnait à jouer un rôle peu honorable ou ridicule, et enfin il avoua qu'il voyageait par mesure de prudence. — Il avait eu pour rival dans une affaire de cœur une sorte de matamore qu'il ne se souciait pas de nommer. Ses principes l'avaient obligé de repousser une proposition de duel que lui avait fait faire ce spadassin. — Menacé d'une insulte publique, il s'éloignait de la ville de***. Tous les auditeurs, stupéfaits de l'aveu d'une pareille lâcheté, gardèrent un silence profond. — Eh! messieurs, ajouta Henry, je ne suis pas

honteux de mes principes. — J'ai horreur du duel ; je ne veux pas me battre, et comme mon ennemi est un homme brutal qui serait capable d'employer des moyens violents pour m'y contraindre, je voyage pendant quelque temps de côté et d'autre. — Peut-être dans nos confessions réciproques, personne n'a-t-il aussi franchement que moi avoué les motifs réels de son voyage. — Pour terminer comme vous, messieurs, je vous dirai que je m'appelle Octave d'Hervilly.

Octave bondit sur sa chaise. — Quoi ! c'était son propre nom que l'inconnu s'attribuait, et surtout dont il couvrait des actions au moins ridicules.

— Vous dites, monsieur, s'écria-t-il, que vous vous appelez... ?

— Octave d'Hervilly, monsieur, pour vous servir.

— Mais, monsieur, je crois connaître un Octave d'Hervilly...

— Vous vous trompez, il n'existe de ce nom que le médiocre sujet ici présent.

Octave frémissait d'indignation de ne pouvoir réclamer son nom, dont on faisait un usage aussi peu honorable. — Cependant il essaya encore une objection; mais Henry la releva avec hauteur, en disant : Pensez-vous, monsieur, que je serais assez lâche et assez méprisable pour prendre un nom qui ne serait pas le mien? Puis il continua la conversation, mit en avant les idées les plus bizarres, les théories les plus inusitées et les plus immorales, en ajoutant de temps en temps : *Foi d'Octave d'Hervilly.* — Octave était sur les épines :

il eût volontiers renoncé et au nom qu'il avait pris, et aux belles actions qu'il avait endossées en même temps, pour pouvoir sauver son nom des rudes épreuves auxquelles l'inconnu paraissait le vouloir soumettre, et en même temps l'obliger à expliquer les causes qui l'avaient amené à s'emparer ainsi d'un nom qui ne lui appartenait pas. Peut-être, pensait-il, ce voyageur sait que je ne m'appelle pas Horrberg; mais cela ne l'autorise pas cependant à prendre mon nom. — Peut-être aussi ne le prend-il pas et s'appelle-t-il naturellement ainsi. — Quoi! le nom et le prénom! Cependant quelque singulier que soit ce hasard, il l'est beaucoup moins que ceux qu'il me faut mettre à sa place si je ne l'admets pas.

— Monsieur, dit-il à Henry, je ne vois pas pourquoi cela paraît vous fâcher, mais je suis

persuadé de connaître un Octave d'Hervilly.

— Alors, monsieur, c'est moi que vous connaissez.

— Non, monsieur.

— Eh bien, monsieur, je vous défie de me montrer cet Octave d'Hervilly.

— Je compte cependant vous le faire voir quelque jour, monsieur.

Pendant ce temps on avait servi, allumé et bu du punch. — Henri, d'un coup de coude, renversa le bol à moitié plein de punch enflammé et cinq ou six verres. — L'aubergiste arriva au bruit en disant : Vraiment, messieurs, cela n'a pas le sens commun.

— Qu'est-ce à dire, maraud? s'écria Henri, crois-tu que je ne te payerai pas tes verres?

— Je vous défends de me tutoyer et de m'appeler maraud.

— Ah ! ah ! tu défends quelque chose à Octave d'Hervilly. — Tiens, tu mettras sur la carte encore ce verre-là, et celui-ci aussi que je jette à travers les carreaux, et les carreaux aussi ; mets tout sur la carte de M. Octave d'Hervilly, et laisse-nous tranquilles.

Ce ne fut qu'après une assez longue résistance que Henri se laissa calmer. — Il était tard, chacun des voyageurs gagna la chambre qui lui était destinée. — Mais pendant la moitié de la nuit, ce fut un vacarme horrible dans toute la maison. — Henry errait dans les corridors, ouvrait les chambres des servantes. — L'hôte se leva en chemise, voulut faire rentrer Henry dans sa chambre et reçut de lui un coup de poing qui l'envoya tomber sur la porte d'Octave, qui se trouva réveillé à point pour entendre Henri qui criait : Mets ton nez sur la carte, au

compte de M. Octave d'Hervilly. — Puis il alla se coucher. — Le lendemain matin l'hôte annonça qu'il allait se plaindre au maire de la commune. — Je ne sais, monsieur, ajouta-t-il, ce que vous avez fait; mais mes servantes prétendent qu'elles n'ont pu fermer l'œil.

—N'est-ce que cela? dit Henry; mettez la vertu de vos servantes sur la carte et faites l'addition.

— En vérité, monsieur Octave d'Hervilly, dit l'hôte, je n'ai jamais, Dieu merci! rencontré de voyageur pareil à vous.

— C'est que vous n'aviez jamais logé Octave d'Hervilly.

— Mon Dieu ! pensait Octave, pourvu qu'il n'emporte pas l'argenterie !

Henry n'emporta pas l'argenterie, mais il acheva de compromettre le nom d'Octave de toutes les façons qu'il put imaginer. Octave,

cependant s'efforçait de faire bonne contenance vis-à-vis des autres voyageurs, et il leur dit que peut-être ne les accompagnerait-il que jusqu'à la ville voisine, où on devait changer de voiture, pourvu cependant que son domestique, aussi étourdi qu'on puisse l'être, eût pensé à lui amener sa voiture.

— Je ne sais ce qu'Henry fit encore d'étrange qu'il appuya de ces mots : foi d'Octave d'Hervilly. — Mais Octave ne pouvant plus mettre en doute que ces plaisanteries d'un genre trop disparate avec l'air et les façons qu'il avait remarqués chez le voyageur lors de leur première rencontre ne fussent dirigées contre lui, Octave se pencha à son oreille et lui dit : Monsieur, quand ces messieurs se sépareront de nous, je serais enchanté de faire encore un bout de chemin avec vous.

— Monsieur, répondit Henry, le plaisir sera pour moi.

On arriva à l'endroit où s'arrêtait la voiture; un domestique en riche livrée entra dans le bureau du voiturier, et dit : La voiture de M. le baron de Horrberg est à la porte! Octave se dit : J'en étais sûr, c'est un rêve, et je vais m'éveiller tout à l'heure.—Henry lui dit à haute voix : Ma foi, monsieur le baron, vous me donnerez bien une place dans votre voiture. Les autres voyageurs attendaient pour voir de quelle façon M. le baron allait repousser une semblable familiarité; mais Octave était interdit et avait fait machinalement quelques pas vers la porte. — Henry le prit par le bras : Allons, monsieur, montons, dit-il; puisque vous êtes M. de Horrberg, cette voiture est à vous.

Octave, hors d'état de penser ni d'agir, se laissa entraîner jusqu'à la portière. — La voiture était riche et simple à la fois, et les chevaux de la plus grande beauté. Henry monta, en disant : Je monte le premier, nous sommes chez vous. — Un moment Octave eut envie de prendre la fuite. — Henry lui dit : Montez donc, monsieur, si c'est sérieusement que vous voulez voyager un peu avec moi.

— Ah! oui, monsieur, c'est sérieusement, et je monte, dit Octave, en grinçant des dents.

Henry salua les autres voyageurs en disant : Messieurs, au plaisir de vous revoir ; j'en serai toujours enchanté, foi d'Octave d'Hervilly ; Octave d'Hervilly vous a peut-être paru un peu écervelé, un peu fou ; mais une autre fois, vous serez plus contents de lui.

Octave salua sans parler. Les chevaux partirent.

— Maintenant, monsieur, dit Octave, nous allons parler sérieusement; le nom d'Hervilly ne vous appartient pas.

— Pardon, monsieur, il m'appartient jusqu'à ce qu'un possesseur plus légitime vienne le réclamer lui-même; je l'ai trouvé, c'est un nom abandonné, un nom hors de service que quelqu'un aura perdu ou jeté, et je l'ai ramassé.

— Monsieur, en supposant que quelqu'un ait cru devoir le quitter un moment, cela ne vous donnait pas le droit de vous en affubler.

— Pardon, monsieur, je me trouvais pour le moment un homme sans nom : j'ai trouvé un nom sans homme, je l'ai pris.

— Cessons de plaisanter, vous savez que ce

nom m'appartient, vous savez que je me nomme Octave d'Hervilly.

— Je le sais, monsieur, mais je ne le crois pas depuis que je vous ai entendu dire le contraire et prendre un autre nom.

— Eh bien, monsieur, je reprends mon nom pour vous demander compte des insultes dont vous l'avez rendu l'objet depuis hier.

— Vous reprenez votre nom, monsieur, je vous le rends avec plaisir, parce qu'alors vous me rendrez le mien.

— Que voulez-vous dire ?

— Que je suis le baron de Horrberg.

Octave resta un moment accablé, puis il dit :

— Monsieur, ma situation est horriblement ridicule. — Je ne puis vivre avec un pareil affront, vous me rendrez raison...

— Monsieur, si vous ne pouvez vivre, il serait plus conforme à l'usage de vous *suicider vous-même,* mais je vous avouerai que je partage l'envie que vous paraissez éprouver d'avoir une affaire avec moi. — Vous vous êtes permis sur mon compte des propos que je n'avais pas l'intention de tolérer, même avant le hasard qui m'a mis à même d'exercer contre vous un commencement de vengeance; d'autres causes...

— Je sais, mademoiselle...

— Taisez-vous, monsieur, ne prononçons pas son nom, puisque aussi bien nous n'avons pas besoin de prétexte pour nous battre, sans la mettre en jeu.

— Vous avez raison, je suis insulté, j'ai le choix des armes, nos armes seront des pistolets.

— Volontiers.

— Nous les tirerons à dix pas.

— A cinq, si vous voulez.

— Eh bien, monsieur! à cinq, et je vous traite de lâche si vous revenez sur votre parole.

— Monsieur, l'homme qui rougit de son nom et prend celui d'un autre n'a le droit de traiter personne de lâche.

— Ah, monsieur! c'en est trop... et si vous osiez...

— Quoi, monsieur? je crois pouvoir tout oser vis-à-vis de vous.

— Eh bien!... si vous n'êtes pas un lâche, si vous ne voulez pas que je vous fasse la plus grave des insultes... nous ne chargerons qu'un pistolet... le hasard nous donnera à chacun le nôtre, vous placerez le vôtre sur ma poitrine,

moi le mien sur votre cœur, et nous tirerons; l'osez-vous?

— Oui, monsieur, puisque vous avez plus de confiance dans le hasard que dans la fermeté de votre bras, je ne veux pas abuser de mes avantages, j'accepte.

— Où, monsieur?

— Près d'ici, si vous voulez; entre ces saules que vous voyez là-bas, est un espace caché qui servira de champ clos à tous deux et de tombeau à l'un de nous.

— L'endroit le plus proche me conviendra; avez-vous des armes?

— Oui, j'ai dans les poches de cette voiture des pistolets de voyage, ils sont à côté de vous; voulez-vous me faire le plaisir de me les donner?

— Les voici; sont-ils chargés?

— Oui.

— Il faut en décharger un.

— C'est très-facile ; ce sont des pistolets à balle forcée, vous n'avez qu'à en dévisser un.

Octave dévisse le canon d'un des pistolets et jette sur la route la balle et la poudre. — Henry met les deux pistolets dans son chapeau et place un foulard par-dessus, puis tous deux restent silencieux en attendant qu'ils arrivent aux saules, dont on voit déjà distinctement le feuillage bleuâtre. — Tous deux sont occupés de sérieuses pensées. Octave, dont tous les défauts viennent d'une incroyable vanité, se sent un peu écrasé par la supériorité de son adversaire. — Il sait que les torts, du moins les premiers, sont de son côté : s'il n'était qu'offensé sans être ridicule, il ferait noblement l'aveu de ses torts ; plusieurs fois dans sa

vie déjà il a donné des preuves non-seulement de courage, mais de témérité, qui lui permettraient cette démarche, sans que son honneur pût en souffrir ; mais le rôle qu'il a joué est si ridicule, qu'il hait mortellement Henry, qui en a été le spectateur. — Henry se reproche d'avoir accepté ce genre de combat et d'avoir ainsi abandonné au hasard une vie que l'espoir de posséder Angélique lui fait paraître si heureuse. — Il eût mieux fait, certes, s'il n'eût pas cédé à un mouvement irréfléchi, de refuser d'accepter le hasard seul pour juge de son bon droit, sans y joindre son courage et son adresse éprouvée. — Certes, s'il ne s'agissait que de l'échange de leur nom, il reviendrait sur cette parole trop prompte ; mais il aime mieux mourir que de céder, non-seulement en courage, mais même en folle témérité à l'homme qui

ose lui disputer Angélique; sans cela, peut-être, trouverait-il qu'il a un peu trop abusé d'une sottise que la vanité a fait faire à Octave.

La voiture est près des saules; Henry fait arrêter et ordonne au cocher d'aller attendre en haut de la côte. — Écoute, dit-il, nous allons à cette ferme qui est là-bas, derrière les saules; si j'étais forcé d'y rester, si monsieur revenait sans moi, tu le conduirais à la ville de *** à une lieue d'Horrberg.

Octave se sentit presque touché de ce soin de loyal chevalier que prenait Henry d'assurer la retraite de son ennemi, si le sort lui était contraire, mais sa colère s'accrut de cette nouvelle preuve de supériorité. — Dieu seul peut savoir ce qui se passa dans le cœur des deux jeunes gens lorsqu'ils entrèrent dans l'enceinte des saules. — Un doux et riant soleil pénétrait

à travers le feuillage, et colorait de vie, de joie et d'amour toute cette belle nature qu'un des deux ne devait jamais revoir. — Chacun des deux se croyait aussi obligé d'aller en avant, que si déjà les deux détentes des pistolets eussent été lâchées. — Henry présenta son chapeau à Octave, qui mit la main dedans et tira l'un des deux pistolets. Henry prit l'autre. — L'orgueil les empêcha l'un et l'autre de chercher à voir quel était celui qu'il avait dans la main. — Monsieur, dit Henry, êtes-vous prêt?

— Monsieur, dit Octave, je vous attends.

Alors, tous deux, pâles mais calmes, se placèrent vis-à-vis l'un de l'autre, se tendirent la main libre, et de l'autre main chacun appuya son pistolet sur la poitrine de son ennemi.

Il faudrait que je n'eusse de ma vie lu un seul roman pour dire un mot de plus, et ne pas finir là ce second feuilleton.

TROISIÈME FEUILLETON.

III.

Il est huit heures du soir, le jour baisse. A la lueur d'une lampe que l'on vient d'allumer, Angélique et sa tante Eudoxie sont dans le salon de la maison de M. de Riessain. — Angélique brode au métier; la tante Eudoxie tient un livre qu'elle lit à haute voix :

« Lasthénie poursuivit le fantôme, traversa « derrière lui toute la longue galerie et le vit « entrer dans la tour du Nord. — Elle eut un « moment d'hésitation ; mais après s'être re- « commandée à Dieu, elle marcha en avant et « parvint dans l'appartement du moine, où « personne n'était entré depuis plus de vingt « ans. — Tout était resté dans l'état où on l'a- « vait laissé depuis la fatale nuit où le moine y « avait couché et où on n'avait plus trouvé que « son corps sans sa tête. — Le fantôme s'ar- « rêta, et d'une voix sombre et sépulcrale dit: « Arrête et ne trouble pas le séjour de ceux « qui ne sont plus... »

— Ma foi, ma tante, dit Angélique, fasse le ciel que je ne me trouve jamais dans une pareille situation ! je sens que je serais loin d'avoir la bravoure de Lasthénie. — A tel point

que je ne sais si je n'ai pas un peu peur, rien que d'entendre le récit de ses aventures, la nuit et à la lueur d'une lampe. Les fauteuils, depuis quelques instants, me paraissent prendre des formes suspectes, et les longs plis de ces rideaux ont un certain air de linceul qui ne laisse pas de m'inquiéter; si vous étiez bonne pour moi, nous laisserions là le livre pour ce soir et nous parlerions d'autre chose.

— Pourvu, répondit la tante Eudoxie, que ce fût de bouquet de chèvrefeuille et de ton inconnu, n'est-ce pas? Depuis que tu as un roman à toi, dont tu es toi-même l'héroïne, je comprends que tu prennes peu d'intérêt à Lasthénie et à ses infortunes.

— Écoutez, ma tante, il faut tout dire: c'est que le caractère de Lasthénie ne me plaît pas tout à fait. — Sous prétexte d'un respect exa-

géré pour la dernière volonté de sa mère, elle consent à épouser le farouche Saldorf, sans s'inquiéter de percer le cœur du tendre et fidèle Oscar, qui lui a donné tant de preuves de constance et de dévouement. — Il est évident que si la mère de Lasthénie avait connu Saldorf tel qu'il était, elle se serait bien gardée d'enjoindre à sa fille de lui donner sa main.— Trompée jusqu'à la fin par son hypocrisie, elle n'a vu en lui qu'un appui pour sa fille et un époux tendre et vertueux. — Certes, si elle eût vécu et eût connu seulement la moitié des crimes dont s'était souillé Saldorf, non-seulement elle eût relevé sa fille de sa promesse, mais elle-même se fût opposée de tout son pouvoir à une union qui devait faire le malheur de Lasthénie.

— Hélas! ma pauvre Angélique, reprit la

tante Eudoxie, j'ai bien peur que tu ne tardes pas toi-même à savoir combien il est difficile de résister longtemps à la volonté et aux obsessions d'une famille.

— Ma tante, ma bonne tante Eudoxie, vous m'avez promis de ne pas m'abandonner.

— Oui, je te l'ai promis, et je te le promets encore, parce que je sais que le cœur a ses droits et qu'ils sont de tous, les plus respectables, parce que je sais que l'autorité des parents doit avoir des bornes. — Mais, ma chère Angélique, tu n'ignores pas que je n'ai aucun pouvoir sur l'esprit de ton père, le plus opiniâtre des hommes; tu sais de quels sarcasmes il poursuit mes idées, et que c'est à peine si je puis obtenir qu'il réponde à mes questions. — Je crains bien de ne pouvoir que mêler mes larmes aux tiennes... si cependant tu as ja-

mais lieu de verser des larmes, car enfin, tu ne peux aimer ton inconnu, et M. d'Hervilly est fort bien. — Rien que son nom d'Octave, qui est tout romanesque, me donnerait pour lui une indulgence que sa figure et ses manières ne tarderaient peut-être pas à changer en un sentiment plus tendre, si (ajouta la tante en soupirant) si j'avais dix-huit ans et s'il me présentait son hommage.

— Quoi ! ma tante, s'écria Angélique, quoi ! c'est vous qui me tenez un pareil langage ! Quoi ! vous n'êtes pas révoltée de la conduite d'un homme qui a demandé et accepté ma main, sans s'inquiéter le moins du monde de la possession de mon cœur ! qui a traité votre malheureuse nièce comme une esclave qu'on achète et du consentement de laquelle on n'a pas à se soucier ! Non, ma tante, non, je ne

m'accommoderai jamais de pareils sentiments! Qu'ils sont donc éloignés de la flamme respectueuse de l'inconnu qui n'a encore osé exprimer son amour que par des fleurs et son empressement silencieux à prévenir mes moindres désirs. — Mais voyez-vous, ma tante, je ne puis me figurer que mon père, toujours si bon et si indulgent pour moi, reste insensible à mes larmes et à mes prières. — Vous avez déjà vu qu'il m'a accordé un délai de trois mois. Si vous aviez vu avec quelle tendresse il m'a embrassée lorsqu'il est parti ce matin pour ce voyage qui doit à peine durer quelques jours!

— Et il ne t'a pas dit où il allait?

— Non, ma tante.

A ce moment, Théodorine, la femme de chambre, vient annoncer qu'un *monsieur* de-

mande l'honneur de souhaiter le bonsoir à ces dames. — On lui demande quel est ce *monsieur*. — Elle croit l'avoir déjà vu. — Quel est son nom? Elle le lui a demandé, il est vrai, mais en venant elle l'a oublié. — Elle va retourner auprès de lui pour le lui redemander, lorsque l'on ouvre la porte du salon et l'on voit paraître Octave d'Hervilly.

Il s'excuse de se présenter ainsi devant ces dames. En attendant le retour de Théodorine, il a voulu aller au jardin; il s'est trompé de porte et s'est trouvé tout à coup dans le salon. Sans cette erreur, il eût attendu la permission qu'il avait sollicitée, et malgré l'autorisation que lui a donnée M. de Riessain de venir chez lui, même en son absence, malgré l'ordre même positif qu'il a bien voulu lui laisser en partant de regarder cette maison comme

la sienne, il est prêt à se retirer si ces dames ne sont pas disposées à lui accorder la permission de passer quelques instants auprès d'elles. — Angélique fait une simple révérence, parce que c'est à sa tante qu'appartient de répondre.

La tante Eudoxie croit devoir obéir à la volonté de son frère en recevant de son mieux M. d'Hervilly, quoiqu'elle soit un peu souffrante et qu'elle craigne d'être forcée d'abréger la soirée et de se retirer de bonne heure. Octave s'assied, adresse à Angélique quelques lieux communs de galanterie vulgaire, auxquels elle répond avec un dédain marqué. Octave, après avoir fait tous ses efforts pour soutenir la conversation, se prépare à prendre congé. — Il ne va pas cependant rentrer encore chez lui. — La nuit est superbe; la lune est pure, le ciel sans nuages; il va errer dans la campagne. —

En effet, dit la tante, il n'est rien de charmant co mme une belle nuit, et elle avoue que chaque soir elle se promène dans le parc avec sa nièce. — Hier même, elle ose à peine le dire, elles se sont oubliées jusqu'à onze heures. — Octave se retire en demandant une permission qui lui a déjà été donnée par M. de Riessain à son départ, mais il ne la veut tenir que d'Angélique et de sa tante : sera-t-il autorisé à venir prendre quelquefois de leurs nouvelles ? Angélique s'incline pour toute réponse. — Quand il est parti, elle affirme à sa tante qu'elle a vu faire à M. d'Hervilly un geste qu'elle imite et qui est en tout semblable à celui du tyran des mélodrames, quand il fait signe *à parte* qu'il abattra ses ennemis. — La tante n'a point vu ce geste, mais c'est au moyen d'une glace qu'Angélique l'a aperçu, et seulement alors qu'Oc-

tave, après les avoir saluées, leur tournait le dos pour gagner la porte du salon; après quoi il s'était retourné pour leur adresser un nouveau salut et un sourire où elle avait vu tout plein d'affectation et de perfidie. — Ce soir-là, Angélique n'osa pas aller, comme la veille, se promener dans le parc avec sa tante. — Depuis quelques jours seulement qu'elles habitaient la maison, elles ne connaissaient pas assez les jardins, qui étaient fort grands, pour y éprouver une sécurité complète: c'est comme cette grande maison, dit Eudoxie.

— Je n'aime pas beaucoup que mon frère nous y laisse seules, mais pour avoir moins peur, nous ferons sagement, quelqu'un de ces jours, de la visiter des caves aux greniers; toute l'aile droite et le milieu nous sont inconnus. — Et quelques visites empêchèrent le len-

demain la réalisation de ce projet. Le soir, Octave se présenta; mais on lui fit dire que ces dames étaient fatiguées et ne recevaient pas ce soir-là.— Elles profitèrent de leur solitude pour se promener dans le parc; c'était en effet un grand et beau spectacle que les lueurs pâles de la lune pénétrant à travers les voûtes des arbres.— Au milieu du silence un rossignol éleva la voix et fit entendre ses chants mélodieux.— Angélique et Eudoxie écoutent avec recueillement et se laissent aller aux douces rêveries que cette belle nuit excite dans leur âme, lorsque tout à coup des hommes masqués, sortant de l'épaisseur des arbres, se jettent sur elles, leur enveloppent la tête d'un voile destiné à étouffer leurs cris, et les enlèvent dans leurs bras. — La tante Eudoxie, à laquelle celui qui la porte affirme qu'on ne lui fera aucun mal,

pourvu qu'elle s'abstienne de tout bruit, reste muette et abattue. — Angélique, malgré les recommandations qui lui sont faites de garder le silence, essaye de faire entendre sa voix et appelle à son secours, et son père, tout absent qu'elle le sait, et les domestiques de la maison, trop éloignés pour entendre sa voix étouffée.

Aussitôt qu'elles furent enfermées dans la voiture, les chevaux partirent au grand trot. — En se prêtant un secours mutuel, Angélique et Eudoxie ne tardèrent pas à se débarrasser des voiles qui leur enveloppaient la tête et les empêchaient de parler. — Mon Dieu ! ma tante que nous arrive-t-il et que va-t-il nous arriver ? dit Angélique. — Quel bonheur que vous soyez avec moi ! Que pensera mon père ? — Où nous mène-t-on et que veut-on faire de nous ?

— Heureusement, ma nièce, répondit Eudoxie, que je n'en sais pas plus que vous sur tous les sujets de vos questions, sans cela j'aurais oublié la première quand vous me faisiez la dernière, tant vous les exprimez avec précipitation. —Mais vous-même, n'avez-vous fait aucune remarque qui vous puisse faire au moins soupçonner quel est l'auteur de cet acte de violence?

— Je n'ai pas besoin de me livrer à des conjectures et à des soupçons, ma tante, pour des choses que je sais aussi parfaitement. — L'auteur de notre enlèvement est M. Octave d'Hervilly.

— Le croyez-vous, ma nièce? et quel intérêt aurait-il à compromettre ainsi un résultat sur lequel il n'a aucune crainte à avoir? Sûr du consentement de votre père, assez fat, se-

lon ce que j'en ai pu juger, pour ne pas tout à fait désespérer du vôtre, il faudrait qu'il eût à un degré peu ordinaire la manie d'enlever les filles, pour s'aviser d'en enlever une qu'il aurait pu emmener légalement en attendant seulement deux mois. — Mon avis est plutôt que l'auteur du rapt est votre inconnu, l'homme aux fleurs de chèvrefeuille!

— Lui, ma tante! Vous n'y pensez pas : un homme si timide, si respectueux. Non, non, l'odieux d'Hervilly n'a pas eu de peine à voir la répugnance que j'éprouve pour la chaîne que l'on veut m'imposer; il connaît l'indulgence et la tendresse de mon père pour moi; il sait que la sévérité de ce tendre père ne tiendrait pas contre mes prières et mon désespoir, et il a eu recours à la violence. Où sommes-nous? Voici plus d'une heure que nous marchons, les che-

vaux semblent voler, on ne voit que des arbres, toujours des arbres. — Si nous traversions une ville, j'espère que nos cris feraient arrêter la voiture.

— Ne criez pas si vite, ma nièce, car je maintiens que nous sommes en la puissance de l'inconnu aux bouquets. Votre prochain mariage avec M. d'Hervilly lui aura montré qu'il n'était plus temps de prétendre à vous par les voies ordinaires, et il aura employé des moyens un peu brusques, il est vrai, mais pour lesquels il espère obtenir son pardon.

Les réflexions de la tante jetaient du doute dans l'esprit d'Angélique, qui ne savait comment elle devait apprécier ce qui se passait. — En effet, la colère qu'elle devait naturellement concevoir de cet enlèvement pouvait être modifiée par cela qu'il aurait été commis par

l'un ou par l'autre des deux hommes que seuls elle pouvait soupçonner; parce que, toute condamnable que fût cette manière d'agir, ce n'était rien auprès d'un crime plus grand qu'avait commis Octave d'Hervilly : ce crime était qu'il déplaisait à Angélique. — C'est en effet ce qu'aux yeux d'une femme un homme peut faire de pis que de lui déplaire. — Je défie l'homme qui déplaît à une femme de l'étonner par aucun forfait, et d'imaginer quelque chose d'assez horrible pour qu'elle hésite à l'en croire capable. — Tous les autres crimes se confondent dans le crime de déplaire, qui suffit pour les tous absorber.

Au bout de quatre heures de marche, la voiture parut quitter la grande route et prendre un chemin de traverse. En effet, elle ne tarda pas à s'arrêter devant une petite maison aux

alentours de laquelle l'œil n'en pouvait découvrir aucune autre. Là on les aida à descendre de voiture, et un des hommes masqués les avertit qu'elles passeraient là le reste de la nuit. Elles essayèrent de faire quelques questions à cet homme, qui paraissait être le chef des autres ; mais il ne leur fit aucune réponse, et donna ses ordres pour que de nouveaux chevaux fussent attelés à la pointe du jour.

— Vous entendez, mesdames, ajouta-t-il, qu'il faut être prêtes de bonne heure. — Certes, je ne vous menacerai pas, comme fait le commun des voituriers, de passer outre et de vous laisser en chemin ; mais je vous jure que si vous n'êtes pas prêtes à partir à l'heure indiquée, je vous mets dans la voiture, quel que soit le négligé de votre toilette.

— Mais enfin, dites-nous où nous sommes et où nous allons.

— Madame, les ordres que j'ai reçus ne m'enjoignent nullement de vous faire de semblables confidences ; on m'a dit de m'arrêter le moins possible et d'aller vite.

— Mais...

— Madame, comme ma réponse ne pourrait jamais être qu'un refus de vous répondre, trouvez bon que je ne vous en fasse plus aucune.

A peine Angélique et sa tante furent-elles dans la chambre où elles devaient passer la nuit, que Théodorine y entra pour leur demander si elles avaient besoin de ses services et si elles voulaient prendre quelque chose.

— Eh quoi! vous ici, Théodorine? s'écrièrent à la fois la nièce et la tante. — Où

sommes-nous? que se passe-t-il? et quel est l'auteur de notre enlèvement?

— Mesdames, je n'en sais pas plus que vous à ce sujet; mais hâtez-vous de demander ce dont vous pouvez avoir besoin, j'ai tout lieu de croire qu'ensuite on ne me refusera pas de passer la nuit dans votre chambre.

— Nous n'avons besoin de rien, sinon de vous avoir près de nous pour diminuer s'il est possible nos justes frayeurs.

Théodorine sortit et revint quelques instants après d'un air tout joyeux dire qu'on lui permettait de ne pas les quitter. — Aussi bien, a dit celui qui paraît être le chef, vous pourrez dire à ces dames qu'elles feront bien de dormir tranquilles et de ne perdre leur temps à aucune tentative d'évasion, parce que nous avons demain une longue étape à faire, et il n'est pas

sûr qu'elles soient aussi bien couchées ; ensuite parce que ce serait parfaitement inutile. — Et en effet, mesdames, il m'a fait voir la maison fermée par d'énormes verroux et toutes les issues garnies de grilles et de barres de fer, gardées en outre par des sentinelles.

— Eh quoi ! s'écria Angélique, nous nous éloignerons encore demain toute la journée; mais où sera donc le terme de ce voyage?

— Ils ne paraissent pas penser qu'ils arriveront demain.

— Mais dites-nous maintenant, Théodorine, comment vous vous trouvez ici avec nous?

— Rien n'est plus simple, madame ; à peine étiez-vous sorties toutes deux de la maison pour aller vous promener dans le parc, qu'un homme inconnu vint me dire que l'une de vous

deux s'était subitement trouvée indisposée, et qu'on l'avait envoyé me chercher. — Je voulus appeler quelques autres domestiques; mais il m'en empêcha en me disant que vous aviez recommandé de ne parler qu'à moi seule. — Je le suivis donc, après m'être munie d'un flacon de sels. — Mais à peine étions-nous dans le parc que mon guide, qui m'avait paru d'abord vieux et cassé, circonstance qui m'avait fort enhardie à l'accompagner, se redressa, et m'ordonna de le suivre sans parler, sous peine de la vie. — Nous arrivâmes bientôt auprès d'une voiture derrière laquelle était un siége où l'on me fit monter avec mon compagnon. — Ce n'est qu'en route que j'appris que vous étiez dans la voiture, et qu'à ma terreur vint se mêler l'espoir de vous être utile et de ne pas vous quitter.

— Ah ! ma tante ! dit Angélique, c'est absolument comme Euphrasie.

— Qu'est-ce qu'Euphrasie, mademoiselle?

— Euphrasie était une servante fidèle et dévouée comme toi, ma bonne Théodorine : c'était la suivante de Floreska, n'est-ce pas, ma tante ?

Une bonne partie de la nuit, déjà fort avancée, se passa à chercher à tirer des conséquences des moindres circonstances de cette singulière aventure, à deviner quel pouvait être l'auteur de cet enlèvement, quel pouvait être le terme de ce voyage.—Angélique pensait que l'inconnu aux bouquets devait la délivrer de ce péril; mais ne voyant pas trop comment il pourrait savoir le péril, et découvrir l'endroit où la dame de ses pensées avait besoin de son appui, elle cherchait à se rappeler, pour rani-

mer sa confiance, par quels heureux hasards Oswald découvre le souterrain où l'infâme Nérisko a renfermé Floreska; mais ce que ces hasards ont de frappant prouve qu'ils pouvaient ne pas arriver; heureusement que le sommeil vint mettre un terme à ses perplexités.

Le lendemain, on se remit en route de bonne heure, on s'arrêta au milieu de la journée pour faire un repas et se reposer quelques heures, on changea de chevaux et on repartit. Eudoxie et sa nièce avaient compté sur cette halte pour se faire mettre en liberté; elles étaient décidées à implorer la protection de l'aubergiste, à réclamer l'intervention de l'autorité du lieu. — Mais ce jour-là, comme la veille, on s'arrêta dans un endroit désert, à une maison isolée dans laquelle il ne se trouvait personne, ou du moins Angélique et sa tante

ne virent que les hommes qui les accompagnaient, qui avaient en route ôté leurs masques, mais qu'elles ne se souvenaient pas d'avoir jamais vus. Le lendemain seulement, celui qui paraissait conduire l'entreprise dit à Angélique : Nous arriverons ce soir.

— Où arriverons-nous ? demanda mademoiselle de Riessain.

— Mais au but de notre voyage, mademoiselle.

— A quelle distance sommes-nous de l'endroit d'où vous nous avez emmenées ?

— Mademoiselle, il m'est défendu de répondre à vos questions ; mais rien ne vous empêche de calculer la distance par le temps pendant lequel nous avons marché.

— Il me semble que nous avons été bien vite.

— Aussi vite que possible, mademoiselle, tels sont les ordres que j'ai reçus.

Il faisait nuit déjà depuis plus de trois heures lorsque la voiture s'arrêta devant une grille; un des conducteurs sonna du cor; on parut du dedans demander un mot d'ordre, et la grille s'ouvrit pour laisser entrer la voiture et se referma derrière elle. C'était une sorte de château, entouré de grands arbres, d'un aspect sombre et sévère. — On introduisit la sœur et la fille de M. de Riessain dans un appartement convenablement meublé. — Là, il leur fut annoncé que Théodorine les servirait, qu'il était inutile de tenter aucune évasion, et à l'appui de ce conseil on leur montra d'énormes barreaux aux fenêtres, placées fort au-dessus du sol. — Eudoxie demanda s'il leur était enfin permis de savoir chez qui elles étaient. — Il lui fut ré-

pondu que le maître du château aurait dès le lendemain l'honneur de se présenter devant elles. — Elles virent avec plaisir que d'excellents verroux leur permettaient de fermer leur appartement au dedans, comme elles entendirent avec moins de plaisir que des verroux au moins aussi forts les fermaient au dehors. Quand elles furent seules, Angélique se prit à pleurer. — Hélas! ma tante, dit-elle, entre quelles mains sommes-nous tombées, et que va-t-il arriver de nous? — En trois jours de marche nous devons être à une distance où on ne retrouvera pas facilement notre trace.

— A moins, dit Eudoxie, comme je persévère à le croire, que nous ne soyons chez l'inconnu, avec lequel je pense il serait facile de s'entendre.

— Oh ! non, ma tante, il n'est que trop certain que M. d'Hervilly, pensant que mon père ne lui donnerait pas ma main malgré moi, et ne pouvant se méprendre sur le sentiment qu'il m'inspirait, a eu recours à des moyens qui ne me surprennent pas de sa part, car il faut lui rendre justice sur ce point, sa physionomie n'est pas trompeuse et n'annonce ni noblesse ni désintéressement.

Quoique chacune s'efforçât de trouver des arguments pour soutenir son opinion, quoique ni l'une ni l'autre ne parût changer de sentiments, il n'en est pas moins vrai que la tante et la nièce retombèrent dans une grande incertitude. Leur surprise fut grande à toutes deux lorsque le lendemain, en s'éveillant, elles trouvèrent dans leur chambre des vête-

ments aussi parfaitement à leur taille que s'ils eussent été faits pour elles.

Elles avaient en effet depuis trois jours découvert un des désagréments de la profession de demoiselle errante et d'héroïne persécutée, en n'ayant ni vêtements ni linge de rechange, désagrément sur lequel les livres ne donnent aucun détail ; et quand elles se rappelaient que Floreska, dans une circonstance analogue, avait voyagé ainsi, non pas pendant trois jours mais pendant la moitié d'un mois ; que l'auteur, qui raconte ces quinze jours heure par heure, ne fait pas mention une seule fois qu'elle ait changé de robe ni de rien autre chose, elles durent se croire heureuses, et elles découvrirent dans les détails d'un enlèvement une foule d'inconvénients auxquels elles ne pouvaient assez se féliciter d'avoir échappé, grâce à la dis-

crétion de leurs conducteurs et à la compagnie qui leur avait été donnée de leur femme de chambre, tandis que Floreska était seule au milieu de ses ravisseurs. — Le résultat de leurs réflexions à ce sujet fut que cette héroïne, au terme de son voyage, devait être au moins aussi sale que malheureuse. Une seule chose déplut à la tante dans cette prévenance, mais lui déplut beaucoup, et au point qu'elle préféra garder une partie des vêtements qu'elle portait lors de leur enlèvement, à la nécessité de revêtir ceux qu'on avait déposés auprès d'elle. En effet, tandis qu'Angélique trouvait des habillements du meilleur goût, de la dernière mode et de la plus grande fraîcheur, ceux de la tante, faits, il est vrai, d'étoffes riches et cossues, étaient taillés sur le patron des modes du siècle précédent. — Cet incident fut cause

que toutes deux changèrent d'avis sur l'auteur de leur enlèvement. Angélique pensa que cette attention délicate ne pouvait venir que de l'inconnu aux bouquets, et la tante Eudoxie, s'emparant de l'avis abandonné par sa nièce, soutint que la mascarade de mauvais goût à laquelle on semblait vouloir la contraindre ne pouvait être venue à l'idée que de cet Octave, qu'elle avait d'abord, elle ne saurait dire comment ni pourquoi, trouvé assez bien, mais qui, au demeurant, est un rustre et un homme capable de tout. Pour Angélique, ses doutes sur le maître du château ne laissent pas de prolonger sa toilette. — Tantôt elle pense que c'est l'odieux d'Hervilly qui va paraître à ses yeux, un homme fourbe et déloyal qui l'a enlevée à la tendresse d'un père, et elle trouve que ses bandeaux de cheveux un peu rebelles, un peu froissés dans

la voiture, sont bien assez lisses pour les regards d'un criminel châtelain. — Elle ne veut pas relever par la parure de *funestes attraits*, qui sont, sinon la cause, du moins le prétexte de l'indigne traitement dont elle est victime. — Mais bientôt elle pense que celui qui va paraître à ses yeux est peut-être l'inconnu, qui, voyant le consentement d'un *père barbare* donner celle qu'il aime à un *odieux rival*, s'est laissé emporter à une action condamnable, il est vrai, mais que l'excès de son amour et de son désespoir finira sans doute par faire excuser ; et alors elle ne voit aucune raison de lui paraître laide. — Ses hésitations se terminent par ceci : que dans tous les cas il n'y a pas de raison d'être *à faire peur*, et que son indignation et le dédain profond qu'exprimera sa physionomie en présence de M. d'Hervilly,

suffiront pour lui donner une attitude conforme à sa situation.

On annonça M. Octave d'Hervilly, qui faisait demander si ces dames voulaient lui faire l'honneur de le recevoir. — Entrez, monsieur, entrez, dit Angélique en ouvrant elle-même la porte ; entrez, monsieur, et ne joignez pas le sarcasme et la dérision à vos infâmes procédés. — Il sied bien de demander la permission de me parler, à l'homme qui n'a demandé celle de personne pour s'introduire chez mon père comme un voleur, et pour m'enlever avec violence de sa maison. — Entrez, monsieur, pour entendre l'expression du juste ressentiment et du profond mépris que m'inspirent vos actions.

— Mademoiselle, dit humblement Octave en entrant, permettez-moi d'essayer de justi-

fier une démarche dont l'amour le plus ardent est la cause, et ne vous étonnez pas du respect que je ne cesserai jamais de vous témoigner dans toutes les occasions où son excès ne m'exposerait pas à vous perdre. — Votre père ne m'avait pas caché que vous aviez fait quelques objections à l'union à laquelle il m'avait permis d'aspirer. — Il vous avait accordé un délai de trois mois. — Mais à moi, il m'avait dit que, à l'expiration de ce délai, il vous en accorderait peut-être un autre. — Malgré sa résolution irrévocable, malgré la parole qu'il m'a donnée, et qu'il m'a renouvelée avec d'horribles serments, en s'écriant que vous seriez morte à moi plutôt que vivante à un autre, s'il le fallait pour dégager sa parole ; malgré ses assurances réitérées, ma tête s'est égarée à l'idée de perdre ou de voir se reculer indéfiniment un bon-

heur pour lequel je donnerais ma vie ; je n'ai plus été maître de mes inquiétudes, j'ai voulu forcer votre père et vous à hâter ma félicité. — Et, le croiriez-vous, mademoiselle? ce matin encore j'étais un peu embarrassé et presque repentant de l'audace que j'avais eue ; mais en vous voyant, même irritée contre moi, en vous voyant si belle et si charmante, il m'est impossible d'éprouver le moindre regret, et j'avoue que je recommencerais si la chose était encore à faire.

— Je vous ai écouté patiemment, monsieur, je vous demanderai une attention égale pour ma réponse. Le moyen que vous avez choisi pour arriver à votre but était le plus certain pour le manquer. Jamais je ne pardonnerai cet attentat à ma liberté, jamais je ne serai la femme d'un homme qui a voulu me devoir à

d'autres volontés que les miennes. — Finissez ce langage hypocrite, vous n'avez aucun droit de me retenir ici prisonnière. J'exige donc que les portes de cette maison soient ouvertes à l'instant même à ma tante, à moi et à notre servante.

— Hélas! mademoiselle, reprit tristement Octave, vous me demandez précisément la seule chose peut-être que je doive vous refuser.

— Et, quelles sont vos intentions, monsieur?

— Vous retenir ici, mademoiselle, jusqu'à ce que vous reveniez à de meilleures pensées, jusqu'à ce que vous soyez résignée au bonheur que je mettrai mon étude à vous présenter, jusqu'à ce que vous consentiez à être ma femme.

— Est-ce tout, monsieur?

— Cessez, mademoiselle, ce ton ironique, il

ne me fera pas me départir du respect que je vous dois, mais il ne me fera, pas plus qu'aucune autre considération, rien changer à ma résolution immuable. Vous ne sortirez d'ici que baronne d'Hervilly.

— Il faudrait pour cela deux choses, monsieur : d'abord que je consentisse à vous épouser, et ensuite que vous eussiez vous-même des droits au titre que vous m'offrez si généreusement.

— Au nom du ciel, mademoiselle, trouvez un homme qui pour l'amour de vous consente à me répéter l'insulte qui sort en ce moment de votre bouche.

— Ne vous gênez pas, monsieur, il n'est pas dangereux de faire des rodomontades avec des femmes ; mais cette conversation est inutile.

— Je le répète, monsieur, je vous ordonne de

nous faire ouvrir à l'instant même les portes de cette prison.

— Je n'en ferai rien, mademoiselle ; cependant, si madame votre tante et votre femme de chambre ne veulent pas continuer à partager votre captivité, si vous consentez à leur départ...

Angélique se jeta effrayée dans les bras de sa tante. — Non, non, monsieur, ma tante ne me quittera pas, n'est-ce pas, ma tante ? Mais nous pouvons nous passer de notre servante, et cette pauvre fille...

— Vos ordres seront exécutés, mademoiselle, mais j'exigerai d'elle le serment de ne pas dévoiler à M. de Riessain l'endroit où j'attends votre consentement à mon bonheur.

— C'est bien, monsieur ; nous attendrons,

nous, que mon père et la justice du pays aient découvert votre criminelle retraite.

— Eh bien, mademoiselle, quand cela arrivera, ce dont je doute fort, vu les distances et les difficultés, monsieur votre père vous jugera suffisamment compromise par un séjour d'un an ou deux dans mon château, pour me supplier de vous donner mon nom et ma main.

— Assez, monsieur, assez ! — Je n'ai plus, moi, que quelques paroles à vous dire : chaque instant qui prolonge ma captivité augmente ma haine contre vous et met à vos vœux une impossibilité de plus ; ce n'est que malgré moi que je vous verrai jusqu'au jour, plus prochain que vous ne l'espérez, de ma délivrance. — Adieu, monsieur.

Et d'un geste magnifique et presque théâtral

elle congédia Octave, qui sortit en la saluant respectueusement.

— Ma nièce, dit la tante Eudoxie, tu as été trop loin, on peut blesser le cœur d'un homme, il ne vous en aime souvent que davantage. — *Aime bien qui est bien châtié.* Mais tu as blessé sa vanité en contestant ses droits, hélas ! bien contestables, au titre de baron. — J'ai vu briller dans ses yeux à ce moment un éclair de haine ; jamais héroïne persécutée n'a eu plus de dignité que tu n'en as montré dans cette entrevue ; mais tu as manqué de prudence, nous sommes à la discrétion de notre ennemi. — Coupable d'une violence, il ne peut être arrêté dans cette voie que par l'espoir ; si tu réussis à le désespérer tout à fait... Je ne veux pas effrayer ta jeune imagination du tableau des excès auxquels un homme aussi

épris peut se laisser entraîner. S'il croit t'avoir offensée sans retour, il ne s'inquiètera guère de t'offenser un peu plus au bénéfice de sa passion. — Je pense que tu dois un peu le ménager. — J'ai gardé le silence pour deux causes : d'abord, parce que je ne pouvais pas me montrer moins sévère que toi, ensuite parce que tu as parlé tout le temps et qu'il m'aurait été difficile de glisser un mot dans votre conversation.

— Qui, moi, ma tante ! pouvez-vous penser que j'autorise par la moindre parole un espoir offensant pour moi ?

L'auteur pourrait prolonger beaucoup cette conversation, car ce n'est qu'une heure après que Théodorine vint en réalité l'interrompre.

— Écoute, Théodorine, tu vas nous quitter, j'ai obtenu qu'on te rendît à la liberté, mais

on va exiger de toi le serment de ne pas trahir le secret infâme de M. d'Hervilly, de cacher à mon père l'endroit où il nous tient enfermées; un semblable serment, arraché par la crainte et la violence, n'engage la conscience en aucune façon ; bien plus, ce serait offenser Dieu que de le tenir et de se rendre, par un faux scrupule, complice d'une méchante action. — Aussitôt que tu seras auprès de mon père...

— Hélas! mademoiselle, c'est certainement ce que je ferais avec empressement, et on me ferait prêter vingt serments de cette manière, que je ne m'en embarrasserais pas plus que d'un ruban fané; mais on m'a avertie de mon départ, et aussi d'une précaution que l'on va prendre contre moi, et qui me mettra dans l'impossibilité de donner aucun renseignement à M. de Riessain; on m'emmènera d'ici à la

nuit, et j'aurai de plus les yeux bandés pour sortir du château. — Quand j'ai appris cela, j'ai positivement refusé de me séparer de vous; on m'a dit que ce serait comme je voudrais, à condition cependant que vous le permettriez. — J'ai juré que j'arracherais le bandeau qu'on me mettrait sur les yeux, et que j'avais d'ailleurs cent moyens de reconnaître mes traces et de faire punir les ravisseurs, ce que je me serais bien gardée de dire si ça avait été vrai. Angélique fut attristée de voir s'évanouir l'espoir qu'elle avait fondé sur le départ de Théodorine.

Cependant, quand vint l'heure du dîner, Octave fit demander si ces dames voulaient descendre dîner à la salle à manger, et si, dans ce cas elles lui permettraient d'avoir l'honneur de dîner avec elles. — Angélique répondit qu'elles étaient prisonnières; qu'elles n'avaient

point d'ordres à donner, si ce n'est celui de leur ouvrir les portes du château; que, du reste, tant qu'elles ne seraient pas contraintes à agir autrement, elles mangeraient dans leur chambre. — Eudoxie se fâcha avec quelque raison de ce que sa nièce répondait toujours pour elles deux, sans lui jamais demander son avis; elle aurait espéré au contraire, en se montrant un peu plus affable pour d'Hervilly, en lui faisant concevoir quelque vague espoir, l'amener à les délivrer, et si son cœur endurci résistait à toutes les choses irrésistibles qu'elle avait à lui dire, il s'ensuivrait toujours un peu de liberté, qu'elles pourraient mettre à profit peut-être pour s'en procurer une entière; et puis il n'y avait aucune raison d'aggraver soi-même sa situation : on était captives, bien; sous la puissance d'un homme

hardi et amoureux, très-bien : mais pourquoi ajouter à cela l'ennui de ne voir aucun visage humain, de n'échanger une parole avec personne? — Le malheur se supporte, mais l'ennui c'est autre chose. — Il fallait prendre encore en considération que tant qu'elles resteraient enfermées dans leurs deux chambres, ne parlant qu'à Théodorine, elles n'avaient aucune chance de changer leur situation, tandis que, en se montrant un peu plus au dehors, quelque domestique peut-être, touché de leur position, ou séduit par les magnifiques promesses qu'elles pourraient faire au nom de M. de Riessain, se déciderait à faciliter leur évasion. — Floreska ne serait jamais sortie du souterrain sans l'assistance du bon Antonio; et où rencontrera-t-elle Antonio ? dans ses promenades au jardin au clair de la lune.

— Au nom du Ciel, ma tante, ne me parlez plus de promenades au clair de la lune.

— Ma chère enfant, ce qui nous arrive n'est qu'un temps d'épreuve, et finira bien, je l'espère ; il faut que la jeunesse se passe à quelque chose, et que le cœur ait son histoire. — Si vous vouliez vous mettre à l'abri de ces événements, auxquels devaient vous préparer votre beauté et l'exquise délicatesse de votre cœur, rien ne vous empêchait de finir votre roman au premier chapitre ; d'épouser tranquillement l'homme que votre père vous destinait ; puis « Vous auriez été heureux et auriez eu beaucoup d'enfants. » Cela dépend encore de vous : renoncez à vouloir que ce soit votre cœur qui choisisse votre époux, consentez à recevoir ici la main de M. d'Hervilly, qui, après tout, est joli homme.

— Ma tante, jamais !

— Alors, ma nièce, ne vous plaignez donc pas tant de ce qui vous arrive, puisqu'il dépend de vous que les choses soient autrement, et ne dites plus de mal du clair de lune. Tenez, regardez-la plutôt à travers nos barreaux : quelles douces lueurs elle répand ! que de charmantes rêveries elle fait naître !

La tante fut interrompue par les sons d'une *guitare* qui se faisait entendre sous leur fenêtre.

QUATRIÈME FEUILLETON.

IV.

— Écoutez, ma tante, dit Angélique, écoutez, c'est une guitare.

— Oui, on tousse, on va chanter.

En effet, une voix contenue, qui craignait évidemment d'être entendue de trop loin, fit

entendre des paroles dont le sens était qu'un amant vraiment épris retrouverait celle qu'il aime au centre de la terre ; que celle qu'aimait le chanteur ne pourrait jamais être perdue pour lui ; qu'il s'exhale d'elle bonheur et amour comme du *chèvrefeuille* de suaves parfums.

— Ma tante, dit Angélique à voix basse en poussant sa tante du coude, entends-tu ?

— Oui, oui, c'est l'homme au chèvrefeuille ; écoutons.

Mais c'est en vain qu'elles prêtèrent l'oreille, on n'entendit plus ni la guitare ni la voix.

— Qui est ce chanteur mystérieux? dit Eudoxie, et comment a-t-il suivi nos traces ? — Ah ! ma nièce, je te le disais bien, tu es trop jolie pour faire un de ces mariages vulgaires et arrangés par les familles, dont la seule pensée me soulève le cœur de dégoût : tu as droit à

un roman bien complet, et le voici on ne peut mieux entamé. — Que de persévérance, que d'amour, que de témérité !

Angélique ne répondit pas : ses idées étaient trop semblables à celles de sa tante pour qu'elle eût envie de les exprimer. — Chez elle, l'admiration était trop près d'un autre sentiment pour qu'elle ne craignît pas de laisser voir le second en montrant le premier. — Le lendemain en se réveillant, elle trouva auprès de son lit un bouquet de chèvrefeuille. — En le prenant à la main pour respirer son parfum, elle vit qu'il cachait un papier plié sur lequel étaient ces mots : « Votre position est mille fois « plus horrible que vous ne le supposez ; mais « un ami dévoué veille sur vous. Il n'est pas « encore temps d'assurer votre fuite. — Pre- « nez l'habitude de vous promener le soir

« dans le jardin, mais sans éveiller les soup-
« çons de votre barbare geôlier. — Quand vous
« aurez un ordre à me donner, écrivez-moi et
« mettez le soir votre lettre dans le creux d'un
« vieux chêne qui est le dix-huitième à droite
« de l'avenue qui part du château. — Ne vous
« inquiétez pas de ma réponse : je saurai tou-
« jours vous la faire parvenir. »

Angélique consulta sa tante, après lui avoir fait part de la lettre de l'inconnu. — La tante Eudoxie fut d'avis qu'on devait répondre ; mais il était plus difficile que ne paraissait le croire l'inconnu de se promener le soir dans le parc ; la permission qu'on en demanderait à M. d'Hervilly ne pourrait que lui être suspecte. — Il faut cependant faire quelque chose pour sortir d'ici, ma nièce, et vous devez commencer à comprendre combien j'a-

vais raison de vous dire que vous deviez ménager notre ennemi.

Lorsque l'on vint, comme de coutume, demander si *ces dames* descendaient dîner à la salle à manger et si elles feraient l'honneur à M. d'Hervilly de lui permettre de dîner avec elles, la tante Eudoxie, se chargeant de la réponse, accepta le dîner en bas et la société de M. d'Hervilly. — Celui-ci se confondit en remercîments et essaya à plusieurs reprises de justifier sa conduite. — Eudoxie eut bien de la peine à détourner ou à couper les réponses dures qu'allait arracher à sa nièce cette humilité ridicule dans leur situation respective. — Elle lui montrait des yeux les fenêtres qui donnaient sur le parc, où elles avaient tant de raisons de se promener. — Angélique avait écrit la lettre qu'elle devait déposer dans le chêne

creux. — « Qui que vous soyez, disait cette « lettre, mais à coup sûr homme généreux, « ne laissez pas décourager votre pitié pour « deux malheureuses captives, et recevez « toutes leurs actions de grâce. — Au nom du « Ciel, si cela est en votre puissance, arra- « chez-nous de ce séjour détesté. » — Angélique avait longtemps cherché de concert avec sa tante une formule qui n'eût rien de blessant pour leur ami inconnu, et qui pourtant lui fît comprendre que cette facilité, dont elle avait déjà eu des preuves, qu'il avait à s'introduire dans les appartements les mieux verrouillés, avait quelque chose d'assez embarrassant pour sa pudeur. — Il était en effet difficile de savoir quel moyen il employait pour lui faire parvenir ses bouquets, dont elle avait reçu l'un dans la maison de son père, et le second dans le châ-

teau de M. d'Hervilly, et surtout de deviner si, probablement maître de choisir ses moments, il aurait toujours assez de discrétion et de respect pour en choisir d'opportuns. — Elle ne trouva que la prière de déposer sa réponse dans le creux du chêne où elle mettrait sa lettre, si toutefois elle réussissait à la confier à cet arbre vénérable.

Il faut convenir en effet qu'il devait être plus qu'embarrassant pour Angélique de ne jamais pouvoir être certaine qu'elle était seule dans son appartement.

De son côté, la tante s'efforçait de mettre Octave sur la voie de leur offrir une promenade dans les jardins du château ; mais c'était en vain qu'aux allusions détournées elle avait fait succéder des allusions plus claires et plus directes, c'est en vain qu'elle parla de sa santé

altérée par la privation d'air et d'exercice, qu'elle fit remarquer la pâleur de sa nièce : M. d'Hervilly ne voulut pas comprendre, ou comprit trop bien le but où on en voulait venir, et à force de discours où il suppliait Angélique de combler ses vœux et ceux de son père à elle, en consentant à lui donner sa main, il la contraignit de remonter à son appartement; mais quel ne fut pas son étonnement, lorsque, cherchant pour la relire, dans un tiroir où elle l'avait cachée, la lettre destinée à l'homme au chèvrefeuille, elle ne trouva plus cette lettre et trouva à la place un papier plié de la même façon, et contenant déjà la réponse à son billet. On avait compris et apprécié la charmante pudeur qui engageait Angélique à demander que les lettres qui seraient nécessaires pour travailler à sa délivrance ne fussent plus placées

dans son appartement; mais l'amour que l'on avait pour elle était si plein de respect, que sous ce rapport on défiait même sa pudique sollicitude d'avoir rien à demander qui n'eût été prévu et prévenu. On suppliait Angélique de ne pas mettre, par une délicatesse exagérée, des entraves au zèle de son serviteur. — Ils n'avaient pas trop de toute leur prudence et de toute leur énergie contre les obstacles qui s'opposaient à la fuite d'Angélique. — On promettait de ne plus user de ce moyen de correspondre que lorsque l'urgence des événements le demanderait; si on l'avait fait ce soir encore, c'est que l'on avait prévu ce qui arriverait, à savoir, qu'Angélique ne réussirait pas à faire une promenade dans le parc. — D'Hervilly, du reste, n'avait semblé refuser cette promenade que pour en faire le lendemain le prétexte

d'une fête. — Un moment on avait espéré pouvoir en profiter pour l'accomplissement de l'évasion, mais il avait fallu y renoncer ; on priait Angélique de mettre quelques mots dans le vieux chêne, non pas pour encourager celui qui lui était tout dévoué, non pas pour récompenser celui qui n'avait que la peur d'être égoïste en lui sacrifiant toute sa vie, mais pour permettre d'agir et de dire qu'elle se confiait au zèle et au profond respect de son serviteur.

HENRY.

— Enfin... dit Angélique, il s'appelle Henry... C'est toujours cela que je sais de lui. — Je voudrais bien le voir, pensa-t-elle en elle-même. — Les prévisions de M. Henry ne furent pas trompées ; d'Hervilly, dès le matin du jour suivant, fit demander à ses prisonnières si elles lui feraient l'honneur de dîner avec

lui et de lui permettre de les accompagner dans une promenade au parc. — Angélique était bien embarrassée d'accepter : c'était montrer déjà un ressentiment moins vif de l'injure qu'elle avait reçue, c'était recevoir *un plaisir*, c'était faire espérer qu'elle pardonnerait, c'était accepter la prison. — Cependant cette promenade au jardin, qui serait facilement suivie d'une habitude de promenades, augmentait beaucoup les chances d'évasion. — Elle pria sa tante de répondre et d'accepter pour elle la double invitation de M. d'Hervilly. — Mais lorsque après le dîner Octave lui offrit le bras pour sortir de la maison, elle lui dit assez sèchement que si elle était libre, si elle était vis-à-vis d'un homme qui sût ce qu'il doit aux convenances et aux femmes, elle lui ferait observer que c'était à sa tante qu'il devait faire cette

politesse ; qu'elle ne prenait l'offre de son bras que comme un moyen de s'assurer mieux de sa captive ; qu'à ce titre seulement elle se soumettrait. — Octave se récria sur l'injustice de celle dont il était bien plutôt le captif et l'esclave. — Il parla des *chaînes* que lui donnaient les *beaux* yeux d'Angélique ; et, chose inouïe pour une femme, Angélique trouva sincèrement de mauvais goût la métaphore galante qu'on lui adressait. Octave se crut obligé d'offrir son bras à la tante Eudoxie, qui l'accepta.

Le parc était illuminé en plusieurs endroits, et les allées sombres qui conduisaient à ces endroits augmentaient encore l'éclat des lanternes de couleur suspendues aux arbres comme d'énormes fleurs de feu, rouges, bleues, jaunes ou vertes. — Il vint un moment où des instru-

ments se firent entendre sans qu'il fût possible d'apercevoir les musiciens. — Cette musique féerique plongeait l'âme d'Angélique dans une douce rêverie qui devint encore plus profonde lorsque le silence succéda à cette mystérieuse harmonie. —Au milieu de ce silence, quelques accords se firent entendre, et bientôt une voix d'une remarquable beauté chanta une romance qui parut causer à d'Hervilly autant de surprise que de mécontentement. Cette romance, adressée à une jeune prisonnière, lui disait d'espérer la fin de sa captivité. — D'Hervilly appela un domestique et ordonna de battre le parc et de chercher l'auteur de cet intermède, qui n'était pas sur le programme de la fête. — On obéit, mais en vain, on ne put découvrir personne. Octave proposa alors à Angélique et à sa tante de rentrer dans la maison, où un souper les

attendait. — Angélique répondit qu'elle n'avait point d'appétit.

— Ce souper est un repas, répondit Octave, pour lequel on n'a pas besoin d'avoir faim : c'étaient quelques friandises ; et Angélique répondit avec dureté qu'elle consentait à manger pour ne pas mourir de faim en attendant l'heure de sa délivrance ; mais que son geôlier avait pu remarquer qu'elle ne prenait jamais que le strict nécessaire, et ne touchait jamais à un fruit ni à une pâtisserie. — Elle espérait que chacune de ses actions, ainsi que chacune de ses paroles, serait interprétée comme une protestation contre la violence qui lui était faite.

La tante Eudoxie annonça qu'elle avait *gagné faim* dans la promenade, et qu'elle soupe-rait volontiers. — D'Hervilly la remercia vivement, et demanda à Angélique si elle voudrait

quitter sa tante ; à quoi Eudoxie, répondant la première, dit que si Angélique n'assistait pas au souper, elle remonterait avec elle dans son appartement. — Pendant qu'on prononçait ces paroles, Angélique, qui était enfin parvenue à diriger la promenade de façon à repasser devant le château pour pouvoir compter les chênes de l'avenue, venait de reconnaître le dix-huitième. C'était un arbre gigantesque, qui projetait au loin autour de lui une ombre épaisse ; elle s'approcha de son tronc vénérable pour lui confier les quelques mots que lui demandait M. Henry avec tant d'instances. — Mais que devint-elle lorsqu'elle sentit la main qu'elle glissait dans le creux de l'arbre saisie par une autre main et pressée sous des lèvres brûlantes. — Elle retira brusquement sa main, abandonnant la lettre, mais elle ne put retenir

un léger cri. — D'Hervilly et sa tante, qui avaient fait quelques pas en avant, se retournèrent et demandèrent la cause de ce cri. — J'ai eu peur, dit Angélique; et en effet, lorsque rentrée dans la maison, on put voir son visage, elle était extrêmement pâle. — Elle s'opiniâtra à ne pas vouloir toucher au souper, auquel la tante fit honneur, puis elles remontèrent dans leur chamhre. — Il y eut, quand elles furent seules assises l'une près de l'autre à la lueur d'une bougie, un peu d'aigreur dans leur conversation. — Angélique reprochait à sa tante d'avoir l'air de trop bien prendre son parti de la position.

Eudoxie reprochait à sa nièce de ne pas ménager un homme au pouvoir duquel elles se trouvaient.

— Et pourquoi le ménager, ma tante? n'est-

il pas arrivé du premier pas au comble des mauvais procédés ?

— Hélas ! ma pauvre nièce, plaise au ciel que les événements te conservent cette illusion !

— Mais, ma tante...

— Nous ne serions pas d'accord ; il vaut mieux ne plus parler de cela.

— Mais alors, ma tante, de quoi parlerons-nous si nous ne parlons pas de notre captivité et des moyens...

Angélique ne termina pas sa phrase... elle demeura interdite et glacée... les yeux fixes, la bouche ent'ouverte.

— Des moyens ! demanda la tante, des moyens de nous échapper... c'est justement ce que...

Eudoxie laissa également sa phrase inache-

vée et resta pâle, les yeux écarquillés, et respirant à peine.

Quel malheur que je ne puisse terminer ici ce feuilleton ! — Après tout, c'est ma faute. Quelques détails sur le souper, sur la vaisselle d'argent, m'auraient donné un nombre de lignes à peu près suffisant ; mais au point où nous sommes, il n'y faut même pas songer ; l'usage ne permet même pas que les aventures que je vous raconte vous soient offertes en tranches si minces. Nous continuerons donc ce feuilleton malgré nos justes regrets.

Eudoxie la première poussa sa nièce du coude pour lui faire remarquer l'objet qui lui inspirait une si profonde terreur, et que sa nièce avait vu la première. Mais Angélique avait, en levant par hasard les yeux, aperçu dans un angle de la chambre, un homme assis

qui, le doigt sur la bouche, faisait signe de garder le silence. Eudoxie voulut se lever et retomba sur son fauteuil. — Elle voulut parler, et dit : Mais... mo...o...ssieur. Ce fut tout ce que sa voix put lui fournir. — L'étranger ne répondit que par un signe plus impérieux de se taire.— Les deux femmes, tremblantes, osaient à peine se consulter du regard. — L'étranger se leva. Toutes deux se serrèrent l'une contre l'autre comme deux brebis effrayées. — Il écouta attentivement en appliquant son oreille sur la porte, puis il revint vers elles, et dit à voix basse : silence! Il retourna à la porte et écouta encore quelque temps; puis, un sourire de satisfaction se montra sur son visage, et se rapprochant d'Angélique et de sa tante, il leur dit : — Tout le monde est maintenant couché ; nous sommes seuls. — Je m'appelle Henry ;

vous me pardonnerez mon apparition : elle était indispensable. — Demain, au milieu de la nuit, j'espère vous sauver ; mais il me faudra m'éloigner toute la journée ; vous vous coucherez comme si vous deviez passer la nuit dans vos lits ; quand vous aurez entendu le signal que je viens d'entendre, c'est-à-dire le grincement de la grille du château qui se ferme, vous vous habillerez et vous descendrez jusqu'à la porte du jardin ; vous la trouverez ouverte. — Je serai là. — Adieu. — A vous toute ma vie ! — A vous l'amour le plus tendre !

Il salua avec grâce, ouvrit une armoire, y entra et tira la porte après lui. — Ce n'est qu'après un grand quart d'heure de silence et de stupeur, que les deux femmes osèrent échanger les premiers mots :

— Est-il parti ?

— Je ne sais.

— Est-il dans l'armoire ?

— J'espère que non.

Enfin, Eudoxie, s'armant de courage, finit par ouvrir l'armoire : — elle était vide.

— Quel événement ! faut-il nous fier à lui?

— Mais, ma tante, nous ne pouvons être en plus mauvaises mains qu'entre celles de M. d'Hervilly.

— Peut-être, ma nièce.

— Il a l'air bien honnête, ma tante.

— Tu veux dire qu'il est très-beau ; c'est en effet un charmant cavalier ; mais cela a coutume d'inspirer plus de confiance aux nièces qu'aux tantes.

— Ce n'est pas cela que je veux dire, ma

tante, mais sa persévérance, sa fidélité, les dangers que sans doute il court pour nous, notre horrible situation, tout nous donne le conseil d'accepter ses offres généreuses.

Il est décidé qu'on acceptera et que l'on se mettra sous la sauve-garde du généreux Henri pour fuir cette maison de captivité et de tristesse. — Mais avertira-t-on Théodorine? — Est-il prudent de confier à tant de discrétions un secret d'où dépend le résultat de l'entreprise? car un seul mot peut faire manquer une occasion qui ne se retrouverait peut-être plus. — Et Dieu seul sait comment tout cela finirait, et combien de temps M. d'Hervilly se contenterait de tenir Angélique captive! — Cependant, qui sait le sort qu'il ferait subir à Théodorine, qu'il ne manquerait pas de supposer complice de leur fuite, et serait-ce re-

connaître dignement le dévouement de cette pauvre fille, qui a voulu partager leur captivité, que de l'abandonner aux mains de leur *farouche oppresseur?* — On convient que l'on mettra Théodorine dans la confidence du secret et du départ.

Angélique reste tout le jour étrangement préoccupée; enfin elle a vu celui qui occupait si vivement sa pensée, elle connaît maintenant sa belle et noble figure, sa taille imposante, son geste gracieux. — Elle pardonne presque à Octave, qui est cause qu'elle devra tant de reconnaissance à Henri, à Henri, qui lui aura sauvé l'honneur et la vie, absolument comme *Oswald à Lasthénie.*

Vers le soir, on a consenti à descendre dîner à la salle à manger avec M. d'Hervilly, pour éviter tout soupçon. — Il semble à An-

gélique qu'Octave a par moments un sourire sardonique; mais, ainsi que sa tante, elle est pour son ravisseur d'une obligeance à laquelle elle ne l'a pas accoutumé; toutes deux espèrent lui faire penser qu'elles commencent à s'accoutumer à la prison qu'elles espèrent quitter dans quelques heures. — Il propose une promenade au jardin. On accepte. Angélique répond à ses paroles d'amour sans indignation. — Enfin la tante Eudoxie est fatiguée; on va se coucher; jamais on n'a ressenti un si profond sommeil. Les voici dans leur chambre; elles tombent dans les bras l'une de l'autre; encore deux ou trois heures, et elles laissent derrière elles ces murs odieux. — Mais tout à coup la tante change de couleur, elle a laissé en bas son éventail; elle veut son éventail; elle ne partira pas sans son éventail.

— Mais, ma tante, c'est nous perdre, d'effectuer ainsi un déménagement sous les yeux de M. d'Hervilly.

La tante Eudoxie est sourde à toutes les observations de sa nièce. — Si Angélique savait de quelle main lui vient cet éventail !...

Angélique redouble de prières pour que sa tante ne redescende pas; peut-être ne faut-il qu'un mot, qu'un geste pour éveiller les soupçons d'Octave; elle n'a pas été très-contente de la manière dont il leur a dit en les quittant : à demain, mesdames. — Cela avait l'air d'une ironie et d'un sarcasme.

Peu importe ! la tante Eudoxie descend et remonte bientôt avec son éventail. — Théodorine vient s'acquitter de ses devoirs auprès de ses maîtresses; seulement alors on lui communique le plan d'évasion et l'espoir de liberté. —

Elle sait à quel signal elle doit se tenir prête à partir. — Eudoxie et sa nièce se couchent et éteignent leurs lumières. — Eudoxie, après quelques instants d'une conversation vague, entame l'histoire de l'éventail.

Pour cette fois, voici un éventail qui ne passera pas sans avoir acquitté les droits; un éventail qui ne partira pas sans avoir payé sa rançon. C'était un éventail en satin blanc avec des paillettes d'or. Dessus étaient peints des bergers, mais quels bergers! des arbres, mais quels arbres! des moutons, mais quels moutons! La bergère a un œil de poudre sur les cheveux! un corsage de satin rose avec des nœuds verts, une jupe pareille bouffant par dessus d'énormes paniers et galamment relevée par des nœuds verts comme le corsage; elle a aux pieds de petits souliers à hauts talons, à la

main une houlette ornée de rubans ; elle est assise sur de l'herbe bleue et sous des arbres lilas ; le berger a un habit de satin bleu, des culottes de soie rose, des bas d'une blancheur éblouissante et des souliers à talons rouges ; il est tout boursoufflé de rubans ; il joue de la flûte couché aux pieds de la bergère, qui effeuille une paquerette. — Çà et là paissent des moutons blancs, près d'un berger en bas de soie; des nœuds roses et verts ornent leurs cols ; le chien n'est pas un de ces énormes chiens noirs, hérissés, à l'œil fauve, c'est un petit épagneul blanc et orange, dont les oreilles traînent à terre. — Le berger et la bergère ont le nez retroussé.

Allons, l'éventail et le lecteur en sont quittes à bon marché. — J'espère que le lecteur reviendra à moi, je n'abuse pas de sa position,

je ne sais pas beaucoup de mes confrères qui lui passeraient un éventail Vatteau à ce prix-là; *le plus fécond de nos romanciers,* qui après tout est un homme d'un grand talent, a fait une fois bâtir une maison avec le prix de la description d'une commode. — Il ne manquait à cette maison qu'un escalier, ce qui ne doit pas être attribué à l'insuffisance de la commode, mais à une distraction de l'auteur, qui, étant son propre architecte, avait oublié d'en placer un dans le plan qu'il avait confié aux maçons, ce n'est pas chose que j'invente ni exagère. — Tous les contemporains savent l'histoire, et je ne la rappelle ici que pour l'usage et l'instruction des générations futures.

La tante Eudoxie commença donc l'histoire de l'éventail.

Histoire de l'éventail de la tante Eudoxie.

— Avez-vous remarqué, ma nièce, cet hiver, un homme déjà d'un certain âge, appelé M. de Briquesolles, et qui a conservé toute la plus fine fleur de l'élégance et de la galanterie?

Angélique ne répondant pas, la tante continua : Il ne vous semble pas possible, Angélique, que vous deviez jamais devenir telle que je suis aujourd'hui. — Vous croyez qu'il y a des gens vieux et des gens jeunes, que ce sont deux races différentes, comme les blancs et les nègres; vous ne pensez guère que ceux qui sont vieux ont été jeunes comme vous et que vous deviendrez vieille comme eux; si par hasard vous vous avisez de remarquer qu'on *devient vieux*, vous regardez cela comme une de

ces maladies qui arrivent à quelques personnes et que vous vous flattez d'éviter. — J'ai été jeune, ma nièce, et qui plus est, remarquablement jolie. — Si cet hiver nous revoyons M. de Briquesolles, je le prierai de vous montrer un portrait, seule faveur qu'ait reçue de moi l'amour le plus tendre, le plus constant, le plus respectueux. Tenez, vous connaissez quelqu'un qui ressemble beaucoup à ce que j'étais alors. Avez-vous examiné la figure de mademoiselle Flavie Desroches?... Hein !... je vous demande, ma nièce, si vous vous rappelez la figure de Flavie Desroches?... Répondez-moi donc, Angélique... Angélique !...

Seulement alors la tante Eudoxie put s'apercevoir que sa nièce s'était prudemment endormie cinq minutes avant le commencement de l'histoire. La tante murmura un peu, mais elle

ne tarda pas à succomber elle-même au sommeil et à s'endormir profondément.

Pendant ce temps, Henri attendait au jardin le signal convenu ; il était armé et couvert d'un large manteau. Auprès de lui était l'*honnête Antonio*, qui, *servant malgré lui un maître criminel*, s'était prêté à l'évasion des captives.— Il était d'ordinaire dépositaire des clefs *du souterrain*. Il devait guider les fugitifs dans cette marche aventureuse, leur ouvrir les portes et ensuite les accompagner, car il n'y aurait pas moyen de détourner les soupçons, et il n'oserait affronter la colère redoutable de M. d'Hervilly.

La nuit était déjà assez avancée, il était près de deux heures du matin, lorsqu'on entendit enfin le signal. — Mais les prisonnières ne paraissaient pas. — Qu'est-il arrivé? Ont-elles

eu quelques soupçons sur la bonne foi de leur libérateur? Quelque obstacle imprévu est-il venu s'opposer à leur fuite? Une demi-heure se passe sans qu'aucun bruit se fasse entendre. — Henry commence à désespérer de les voir venir, lorsque des pas suspendus et un frôlement de robes se font entendre. — La porte entr'ouverte laisse passer d'abord Théodorine, puis Angélique, puis enfin la tante Eudoxie. — La tante Eudoxie est habillée en hussard.

Il est impossible que je vous dise aujourd'hui pourquoi la tante Eudoxie était habillée en hussard. — Ce sera pour le feuilleton suivant.

CINQUIÈME FEUILLETON.

V.

Où l'on ne dit pas encore pourquoi la tante Eudoxie est habillée en hussard.

— Ah ! vous voilà, enfin, dit Henri à voix basse ; j'étais plongé dans une mortelle inquiétude. C'est singulier comme le danger de ce qu'on aime rend lâche et pusillanime ! Mais pourquoi madame est-elle habillée en hussard ?

— Chut ! dit Angélique, nous ne le savons pas tout à fait ; nous pensions que cela venait de vous ; mais nous vous dirons plus tard tout le peu que nous savons. Ma tante est furieuse : ayez l'air de ne pas vous apercevoir de son costume.

— Il n'est rien que je ne sois capable de faire pour vous obéir, reprit Henri, et je vous obéirai, quoiqu'il soit difficile de ne pas s'apercevoir qu'une femme est habillée en hussard.

— Tiens, dit Antonio, c'est précisément le régiment dans lequel j'ai servi.

— Tais-toi, bavard, interrompit Henri. — Enfin, belle Angélique, le ciel semble nous favoriser ; cette nuit obscure, ce silence profond, tout protége notre fuite ; tout...

Ici la tante Eudoxie fit avec un peu d'aigreur la juste remarque que l'on perdait beaucoup de

temps en conversation et que l'on avait l'air de ces comparses d'opéra qui chantent : *Partons, courons, volons!* — pendant un quart d'heure sans bouger d'un pas. — Henry offrit son bras à Angélique, qui ne pensa pas cette fois à lui faire observer, comme elle l'avait fait en pareille circonstance à M. d'Hervilly, que c'était à sa tante qu'il devait offrir cette politesse et cet appui. — La tante demanda, en désignant Antonio, quel était cet homme.

— C'est, répondit Henry, le jardinier du château, que j'ai mis dans nos intérêts et sans lequel nons n'aurions pu même tenter notre entreprise, car il ne faut pas songer à sortir par la grille du château, gardée jour et nuit par une sentinelle. Un souterrain depuis longtemps abandonné, dont Antonio a les clefs, nous con-

duira hors des domaines de monsieur... je veux dire... de l'infâme d'Hervilly.

La petite troupe se mit en marche sous la conduite d'Antonio, que suivaient Angélique et Henry; Théodorine et la tante faisaient l'arrière-garde. — Après avoir marché quelque temps par des allées sombres, on arriva à un massif de buissons. Antonio prit une hache qui y était cachée d'avance, et fit *dans les arbrisseaux* une ouverture suffisante pour démasquer la porte du souterrain, qu'il ouvrit avec une énorme clef.

— Y sommes-nous tous? demanda-t-il, je ne vois pas le hussard. — Ah! pardon, voici ce brave militaire. — Brave militaire passez, devant moi, il faut que je ferme la porte derrière nous.

La porte fermée, Antonio alluma une lan-

terne qui, tout en jetant à quelques pas une faible lueur, semblait augmenter l'obscurité de la partie du souterrain où la lumière ne pouvait pénétrer.

— Écoute, Antonio, dit Henri d'une voix solennelle, nous sommes à ta discrétion ; si tu nous sers fidèlement, tu ne seras pas mon domestique, mais mon ami; je ne te parle pas d'argent, non que je veuille prendre, pour ne pas t'en donner, le prétexte que ta belle action est trop au-dessus de ce vil métal, mais parce que la moitié de ce que je possède sera à toi; mais si tu nous trahissais, si tu nous avais attirés dans un piége, si ton apparente complicité avec nous cachait une perfidie, tu vois ce poignard, il servirait à ta punition immédiate dans ce monde et hâterait la punition dans

l'autre, où il t'enverrait à l'instant où je soupçonnerais ta lâche trahison.

— Seigneur, dit Antonio, mes actions répondront pour moi, marchons ; le jour ne peut tarder à paraître, ne perdons pas un temps précieux en menaces qui ne m'intimideraient pas.

Angélique fut épouvantée du regard féroce dont Antonio accompagna ces paroles.—Avez-vous remarqué ce regard? dit-elle à voix basse à Henri.

— Non, vous aurez été trompée par cette lueur incertaine dont le combat avec les ténèbres prête à tous les objets des formes fantastiques. — Cependant je donnerais beaucoup pour être hors d'ici, ou du moins pour vous savoir loin de cette demeure détestée, dussé-je, pour prix de votre délivrance, y res-

ter exposé au ressentiment de l'*infâme* d'Hervilly.

Peut-être quelque lecteur trouvera-t-il qu'Henri se sert un peu souvent de cette épithète d'infâme en parlant de d'Hervilly.—Nous le justifierons sous deux rapports. — Il n'est pas de plus grand crime aux yeux d'un amant que de vouloir lui enlever l'*objet de sa flamme*. — Voilà pour la dureté du mot. — Pour ce qui est de sa fréquence, les plus grands auteurs de l'antiquité nous ont donné cet exemple que, une fois qu'ils ont trouvé pour un de leurs héros une de ces épithètes qui peignent l'homme tout entier, elle s'applique tellement à ce héros qu'elle ne s'en peut plus détacher et lui devient une sorte de prénom. — Pour Virgile, Enée est toujours le *pieux Enée*, pour Homère, les *Grecs* sont *bien bottés*, *Achille* s'appelle

Achille aux pieds légers, Agamemnon *est le roi des hommes, Junon* ne paraît guère qu'avec la gracieuse épithète de *déesse aux yeux de bœuf.*

— Arrêtez, dit Antonio, nous sommes près de la porte qui donne issue au delà des murs du parc. — En effet, on ne tarda pas à trouver le passage intercepté. — Antonio se mit à chercher parmi toutes les clefs de son trousseau quelle était celle qui s'adaptait à cette serrure.

— Chut! dit la tante, j'entends du bruit.

—Que dites-vous, brave militaire? demanda Antonio.

— En effet, reprit Henri, j'entends au loin, sous ces voûtes, un bruit singulier, comme si l'on avait ouvert la porte qui nous a donné passage. — Hâte-toi, Antonio.

— C'est ce que je fais, mais voilà déjà trois

clefs que j'essaie et qui n'entrent pas dans cette maudite serrure.

— On est entré, on est à notre poursuite ! dépêche-toi !

— Pourvu que j'aie la clef dans ce trousseau ! — Ah ! en voici une qui entre. Mais bah ! elle ne tourne pas !

— Oh ! mon Dieu ! nous sommes perdus, dit Euxodie, j'entends des pas précités.

— Je vais aller voir ce que c'est dit Antonio.

— Non, non, dit Henri, tu resteras près de nous; si tu nous as trahis, je veux t'avoir à portée de mon poignard. — Ouvre cette porte, ouvre-là à l'instant même.

— Je le voudrais, mais cette clef ne tourne pas, et je ne puis la retirer pour en essayer d'autres.

Mais on marche, on avance, une lueur se fait apercevoir à l'extrémité du souterrain! enfonce la porte avec ta hache.

— Ma hache, je l'ai laissée à quelques pas d'ici. — Je vais la chercher.

— Ah! traître! s'écrie Henry.

Il frappe Antonio, qui tombe par terre, puis lui-même essaie en vain de faire tourner la clef dans la serrure; il se rue sur la porte pour l'enfoncer; elle résiste à tous ses efforts.

— Angélique, dit-il, nous sommes perdus; mais si je n'ai pu vous sauver, vous allez me voir mourir pour vous venger. — La punition du traître Antonio ne suffit pas à mon courroux.

— Henry, dit Angélique, notre situation excusera ce qu'il y a de hardi dans mes paroles; mais quand on n'a peut être qu'un instant

à se voir, la bouche ne doit pas déguiser les sentiments du cœur.—N'exposez pas vos jours, vivez pour Angélique, vivez pour elle, elle qui ne vivra que pour vous.

A ce moment, des pas plus rapprochés se font entendre avec des bruits de voix confuses ; des torches allumées éclairent tout à coup le souterrain. Angélique a cru un moment reconnaître la voix de son père ; elle pense qu'il a découvert sa retraite, que c'est lui qui vient à son secours. Elle l'appelle, mais à la lueur des torches, elle reconnaît Octave d'Hervilly, suivi de trois ou quatre hommes à épaisses moustaches et à longues barbes noires. — Octave appelle Antonio, mais Henry qui, le sabre à la main, s'est jeté au-devant des trois femmes, y compris la tante Eudoxie habillée en hussard, s'écrie : *Farouche d'Hervilly* ! si c'est pour le

récompenser de sa trahison que tu appelles Antonio, je t'en ai épargné le souci, je l'ai récompensé selon ses mérites, il ne te demandera rien de plus.

— Ciel ! le baron de Horrberg, s'écrie d'Hervilly.

Et il met lui-même le sabre à la main. — Les deux ennemis se précipitent l'un sur l'autre et se livrent un furieux combat. — Octave recule et semble faiblir, lorsque ses lâches acolytes se précipitent tous ensemble sur Henry, le désarment, le terrassent et le *chargent de fers*, mais, provisoirement, avec *des cordes* qu'ils ont apportées. — Les trois femmes, plus mortes que vives, se laissent tirer du souterrain sans résistance. — Mais, à la vue du hussard, Octave s'écrie : Désarmez ce militaire.

— Seigneur, nous ne lui voyons pas d'armes.

— Fouillez-le scrupuleusement, il en a peut-être de cachées sous ses vêtements.

Comme les satellites d'Octave vont porter des mains hardies sur la tante Eudoxie, elle réclame avec force les droits du sexe et de la pudeur.

— Quoi! c'est vous? s'écrie d'Hervilly; mais alors, pourquoi diable êtes-vous habillée en hussard?

Une fois hors du souterrain, comme le jour commençait à paraître, on éteignit les torches, et d'Hervilly dit à Angélique et à sa tante : Tudieu, mes petites brebis, vous jouez ce jeu-là avec moi! C'est ainsi que vous abusez de la liberté trop grande que j'ai la sottise de vous laisser! Merci de la leçon, j'en profiterai. N'a-

viez-vous pas peur de vous enrhumer en sortant si matin ? Nous songerons à la récompense de cette perfidie. — Que l'on reconduise ces dames à leur appartement. — Pour monsieur, qu'on l'enferme, les fers aux pieds et aux mains, dans les souterrains de la tour; qu'on s'occupe ensuite de rendre d'une manière convenable les derniers devoirs au fidèle Antonio.

— Angélique, s'écria Henry, qui sait si nous nous reverrons en ce monde! Vous aurez ma dernière pensée.

— Henry, répond-elle, je me plais à le dire devant notre tyran, je vous aime, et je ne serai jamais qu'à vous.

D'Hervilly mit fin à ces tendresses par un horrible juron et par un signe impérieux. — On entraîna les trois femmes vers leur appartement et Henry du côté opposé. — Angélique, d'un

regard noble et imposant, fit reculer un homme masqué qui voulait lui fermer le passage, et donna la main à Henry, qui, malgré les cordes qui le liaient, la porta à ses lèvres avec passion.

— Angélique, dit-il, un nouveau courage m'anime, nous verrons des jours plus heureux. Cette faveur vient de décupler mes forces ; je vous arracherai des mains de l'infâme d'Hervilly !

Les sicaires d'Octave redoublent alors d'efforts et exécutent les ordres de leur maître.

Angélique et sa tante sont renfermées dans leur appartement ; on ne leur propose pas cette fois de descendre dîner ; on les sert dans leur chambre. Théodorine leur apprend qu'on a doublé les sentinelles et triplé les verrous, qu'elle a reçu de terribles menaces, et que ce n'est qu'à force de prières qu'elle a obtenu de

rester auprès d'elles. — Voici du reste, ce qu'elle a entendu décider à l'égard de ses maîtresses. Pour aujourd'hui, en attendant qu'on ait pris de nouvelles précautions, elles seront enfermées dans leur appartement; mais, à prendre du lendemain, elles auront pour prison toute l'aile du château qu'elles habitent.— Il se fait de grands préparatifs pour le jugement de l'inconnu que tout le monde appelle maintenant baron de Horrberg. — Octave le hait, mais n'ose le faire périr sans observer au moins quelques formes de justice. — Il a fait mander deux petits seigneurs du voisinage qui sont, assure-t-on, sous sa dépendance pour des affaires d'intérêt, et se réunissant à eux, ils composeront un simulacre de tribunal devant lequel on fera comparaître le baron de Horrberg, que les gens de la maison considèrent comme condamné

d'avance. Il est sévèrement défendu d'approcher de la salle du tribunal.

Restées seules, Angélique et Eudoxie s'entretiennent des événements de la journée.

— Quelle horrible scène, ma nièce, dit Eudoxie, qui a retrouvé et repris ses vêtements. Cet homme, cet Antonio, tué sous nos yeux ! — Et cet épouvantable combat !

— Ah ! ma tante, qu'il est brave !

— J'ai vu bien des fois de pareils combats au théâtre, dans les mélodrames ; certes, je ne pensais pas alors que j'en verrais jamais un au sérieux. — Je trouvais au théâtre peu naturels ces coups donnés et reçus en mesure, et tout ce grand fracas sans blessures ; mais j'avais tort, et les combats du théâtre sont mieux imités que je ne l'avais supposé ; nous en avons

vu la reproduction exacte dans ce duel affreux où le généreux de Horrberg a succombé.

— Ma tante, il n'a succombé qu'au nombre et à la trahison.

— Je voudrais toujours bien savoir comment il se fait que j'aie été forcée de m'habiller en hussard.

— Ma tante, est-ce que vous pensez que M. d'Hervilly osera le faire mourir?

— D'Hervilly est capable de tout.

— Ma tante, s'il le faut absolument, si c'est le seul moyen de lui sauver la vie, de reconnaître le généreux dévouement avec lequel il s'est sacrifié pour moi, je saurai à mon tour me sacrifier pour le sauver : ma main accordée à l'odieux d'Hervilly sera le prix de sa rançon.

— C'est ainsi, ma nièce, qu'Oswald fut sauvé

par Lasthénie; mais cet horrible sacrifice ne s'acheva pas et fut interrompu par la mort du tyran.

— Mais, ma tante, s'il ne survenait rien, si je me trouvais tout à fait la femme de M. d'Hervilly?

— Hélas! ma nièce, tout à fait est le mot; car d'Hervilly ne me paraît pas homme à laisser sa vengeance incomplète; à peine serez-vous un peu sa femme, que vous le serez tout à fait.

— Ma tante, c'est un homme bien né, vous avez entendu qu'on l'appelle le baron de Horrberg. Oh! celui-là, c'est un vrai baron!

— Comment le savez-vous, ma nièce?

— Ah! ma tante, en douteriez-vous? Il a l'air si grand et si noble! mais comment serons-nous au courant de ce qui se passera de-

vant ce prétendu tribunal ?— Quels que soient les juges qu'ait choisis M. d'Hervilly, je ne crois pas qu'il puisse rencontrer deux hommes assez iniques pour trouver un crime dans la généreuse conduite de M. de Horrberg. — Qu'a-t-il fait, sinon d'exposer sa vie pour délivrer d'une injuste captivité deux femmes sans secours et sans protection? Le seul coupable est M. d'Hervilly.

La soirée se passe ; le sommeil ne tarde pas à s'emparer de nos deux héroïnes après une journée si remplie de fatigues et d'émotions, et d'ailleurs commencée de la veille. Le lendemain, on leur sert à déjeuner et à dîner dans leur chambre ; le soir, la tante et la nièce échangent quelques reproches.

— Ma tante, si vous vous étiez décidée plus promptement à vous habiller, M. de Horrberg

aurait eu le temps d'ouvrir ou d'enfoncer la porte.

— Dites plutôt que si vous n'aviez pas fait tant d'instances pour me faire mettre ce costume de hussard qui s'était trouvé, je voudrais bien savoir comment, substitué à mes vêtements...

— Mais, ma tante, vous ne pouviez venir toute nue.

— Mais, ma nièce, nous serions restées et nous n'aurions pas aggravé notre situation comme elle l'est à présent. Vous voyez bien que vous vous trompiez quand vous me disiez que c'était sans doute un déguisement que votre chevalier m'avait procuré par une délicate attention; il a été le premier étonné de me voir habillée en hussard; Octave lui-

même ne connaissait rien de cet accoutrement.

— Ah ! ma tante, il se passe autour de nous d'étranges choses depuis que nous sommes revenues auprès de mon père ; les romanciers ne nous disent pas tout dans leurs histoires, il y a une foule de détails qui suffiraient pour dégoûter des romans. — Et d'ailleurs tout ce qui finit si bien dans leurs récits pourrait finir autrement dans la réalité. — Par exemple, si pour racheter la vie de M. de Horrberg, j'allais finir par me trouver pour tout de bon la femme de M. d'Hervilly; mais ce qui me surprend le plus, au milieu des prodiges dont nous sommes sans cesse environnées, c'est que mon père n'ait pas encore réussi à retrouver nos traces. — Mais où sommes-nous? quelle est la distance qui nous sépare? Je suis épouvantée quand je songe à tout ce que nous avons dû

faire de chemin pour arriver ici. — Comment tout cela va-t-il finir?

— Ma nièce, il est un Dieu pour les amants, grâce auquel les choses qui paraissent les plus funestes finissent presque toujours bien, à l'exception de quelques cas fort rares, comme par exemple Werther... et Clarisse Harlowe... et quelques autres que j'oublie sans doute. Les malheurs de l'amour ne sont que des épreuves, et le destin vous les a réservées moins rudes qu'à une autre, puisque jusqu'ici vous n'avez rien à reprocher à votre amant, et que, ensuite, vous avez avec vous une seconde mère qui partage vos chagrins et vos inquiétudes, et approuve vos feux, tandis que presque toutes les beautés dont nous avons lu l'histoire, quand elles avaient des tantes, les avaient pour ennemies, ou du moins ne trouvaient en elles que

le blâme et l'indifférence. Je me suis une fois dans ma vie trouvée dans une circonstance plus embarrassante que vous ne pouvez l'imaginer, et que, je l'espère sincèrement, vous n'éprouverez pas vous-même. — Cela se rattache à cet éventail que vous savez... Vous avez sans doute remarqué cet hiver un homme déjà d'un certain âge, appelé M. de Briquesolles, et qui a conservé toute la plus fine fleur de l'élégance et de la galanterie.

— Mesdames, mesdames, dit Théodorine, qui entra tout à coup, on est réuni dans la salle où l'on doit juger le jeune baron.

Angélique devint pâle.

— Il y a, continua Théodorine, une porte de cette salle qui donne sur le corridor qui conduit à la salle à manger; on a défendu sévèrement à tout le monde d'approcher de cette

porte, d'écouter rien de ce qui se dira dans la salle et de chercher à rien voir par le trou de la serrure ni autrement. Cela a excité ma curiosité. J'ai appliqué mon œil contre cette serrure; on voit dans la salle comme si on y était, et je défie quelqu'un de dire un mot si bas qu'on ne l'entende parfaitement. J'ai pensé que vous voudriez sans doute savoir comment va finir l'affaire de ce pauvre jeune homme. — Ceux des domestiques avec lesquels j'ai des rapports pour votre service disent que c'est un homme perdu.

— Ma tante, allons-y bien vite.

On quitte la chambre, et les trois femmes se groupent autour de la serrure. — Angélique regarde la première et dit à voix basse : Il n'y a encore personne. La salle est tendue de noir; il y a trois siéges... sans doute pour les juges...

Ah! on entre... ce sont deux hommes... des soldats... Quel uniforme est-ce là?... Mon Dieu! en quel lieu de la terre sommes-nous?

— Laisse-moi voir, Angélique. En effet, on dirait presque les Grecs... Voici les juges... Ils ont de mauvaises figures.

— Voyons, ma tante... Il y en a un, le plus gros, qui semble assez honnête... mais l'autre... M. d'Hervilly n'osera jamais... J'entends marcher... Ah! ma tante, c'est lui!... Dieu du ciel! il a des chaînes aux mains! Mais qu'il est noble et imposant!... Prisonnier, il semble que ce soit lui qui soit le maître et le vainqueur. — Voici que la lampe suspendue au plafond éclaire son visage. — Comme il est calme, ma tante, comme il est beau!

Toutes trois écoutèrent en silence et ne perdirent pas un mot de ce qui se disait dans la

salle du tribunal. — Angélique s'était emparée du trou de la serrure.

— Baron de Horrberg, dit M. d'Hervilly, vous vous êtes introduit frauduleusement dans mon château; vous avez essayé de corrompre mes gens; vous avez poignardé un homme à moi; vous m'avez attaqué le sabre à la main. — Certes, j'ai pour disposer de votre sort tous les droits, joints à celui du vainqueur. — Cependant, j'ai voulu que la plus stricte justice décidât entre nous. — Je me suis adjoint deux seigneurs de mon voisinage devant lesquels vous allez répondre de vos tentatives coupables. Vous êtes accusé...

— Octave d'Hervilly, s'écria Henry d'une voix forte, c'est au contraire moi qui vous accuse, et si ces deux messieurs ne sont pas de vils sicaires soudoyés par vous, si un cœur no-

ble et généreux bat dans leur poitrine, ils jugeront entre nous. — Ne me parlez pas de votre prétendu droit du vainqueur; je n'ai cédé qu'au nombre, et si vous n'aviez eu la lâcheté inouïe de faire intervenir vos méprisables satellites dans le combat engagé entre nous, vous auriez expié vos forfaits. Vous avez enlevé, malgré elle, une fille belle et vertueuse, appartenant à une honorable famille ; vous avez osé la tenir en prison et prétendre l'obliger par d'odieux procédés à vous accorder sa main, dont vous êtes indigne, j'ai voulu la sauver; j'ai cru trouver un honnête homme parmi vos gens ; c'était un traître qui, de concert avec vous, m'a fait tomber dans un piége. —Je l'ai puni justement, comme je vous aurais châtié si vous aviez osé demeurer seul contre moi le sabre à la main.

— Mesdames, dit Théodorine, comme il le traite ! Il faut vraiment que ce M. d'Hervilly soit encore bien bon enfant pour se laisser dire tant de vilaines choses.

— Tel est, dit la tante Eudoxie, l'ascendant irrésistible de l'héroïsme et de la vertu sur le crime et la lâcheté. — Si tu avais lu nos bons auteurs, dont les ouvrages sont un miroir fidèle de la nature, tu en aurais vu mille exemples.—Tu as été au théâtre, tu as vu représenter des tragédies : il n'en est pas une où le héros captif, enchaîné, ne débite au tyran vainqueur ses cent cinquante à deux cents vers d'invectives et de malédictions, et jamais le tyran ne s'avise de l'interrompre, tandis que le héros, grand et calme, ne manque ni à la mesure ni à la rime, et fait succéder deux injures masculines à deux injures féminines, alternative-

ment, sans jamais se tromper. — Tout tyran, quelque barbare et féroce que le représente le poète, recule devant une seule chose, et cette chose.... c'est de ne pas répondre au héros par une phrase qui rime avec les justes reproches de sa victime. — Ces dialogues, qui ont paru à quelques esprits atrabilaires et envieux manquer de vérité, sont au contraire calqués sur la nature, et nous venons d'en avoir une preuve dans le noble discours qu'a prononcé le brave et infortuné de Horrberg.

Depuis longtemps déjà Angélique et Théodorine n'écoutaient plus la tante Eudoxie, et suivaient avec anxiété les détails de ce qui se passait dans la pièce voisine. Octave d'Hervilly avait à son tour pris la parole, et avait dit :

—Baron de Horrberg, vous abusez peut-être un peu des droits du vaincu et de l'accusé;

mais nous ne nous départirons pas de la modération qui convient au vainqueur et au juge. Je vous ai dit quelle accusation pèse sur vous ; vous serez jugé conformément aux lois. Pourquoi vous êtes-vous introduit dans mon château ?

— Pour délivrer de malheureuses captives que vous y retenez injustement prisonnières.

— Pourquoi avez-vous poignardé Antonio ?

— Pour punir sa trahison et servir d'exemple à ceux qui lui ressemblent.

— Pourquoi vous êtes-vous précipité sur moi le sabre à la main ?

— Pour expier vos crimes dans votre sang.

— Pourquoi la tante Eudoxie était-elle habillée en hussard ?

— Je n'en sais rien.

— Que feriez-vous si vous étiez à ma place et si j'étais à la vôtre?

— Il n'est pas possible à l'homme vertueux de sentir comme le criminel et l'oppresseur.

— Trêve de fanfaronnades, votre conduite n'est pas aussi désintéressée que vous voudriez le faire croire; vous aimez mademoiselle de Riessain?

— De toutes les forces de mon âme.

— *Et vous êtes payé de retour?*

Henry ne fit pas de réponse. Octave renouvela sous une autre forme la question qui avait précédé celles relatives à Angélique.

— Si vous aviez été vainqueur et si j'étais en votre puissance, comment me traiteriez-vous?

— Sans l'intervention de vos sicaires, un de nous deux serait resté à la place où nous

nous sommes rencontrés, et nous n'aurions pas eu à soulever de pareilles questions, ni à faire des parodies de justice et de tribunal.

Octave et ses deux assesseurs se consultèrent entre eux, puis M. d'Hervilly dit à haute voix :

— Baron de Horrberg, en réparation du crime d'assassinat sur la personne d'Antonio et de tentative de meurtre sur nous-même, vous êtes condamné à une détention perpétuelle dans les souterrains du château. — Rendez grâce à la clémence qui vous fait grâce de la vie.

— Que l'on me reconduise aux souterrains, dit froidement Henry de Horrberg.

Sur un signe d'Octave, on le fit sortir de la salle. Il me semble, ajouta ensuite M. d'Hervilly, en désignant de la main la porte derrière

laquelle étaient cachées la tante Eudoxie, Angélique et Théodorine, il me semble avoir entendu je ne sais quel bruit derrière cette porte. — Que l'on s'assure si personne n'a eu l'audace de chercher à écouter nos solennelles délibérations.

Quelqu'un sortit de la salle pour exécuter l'ordre de M. d'Hervilly : mais les trois femmes s'étaient enfuies comme des oiseaux et avaient regagné leur appartement.

— Ah! ma tante, s'écria Angélique en se jetant dans les bras d'Eudoxie, une détention perpétuelle dans les souterrains!

— Il n'y a de perpétuel que la mort, ma chère Angélique ; Dieu et l'amour protégeront M. de Horrberg ; d'ailleurs, d'un moment à l'autre, votre père peut finir par découvrir notre prison, et M. de Horrberg partagera notre

délivrance, comme il partage notre captivité.

— Ah! ma tante, c'est à lui que j'aimerais devoir ma liberté.

— Je comprends, ma nièce, que l'on aime devoir quand on est sûr de pouvoir si bien payer.

— Ma tante, comme mon cœur s'est serré quand il a fait hautement l'aveu de son sentiment pour moi! — Que d'amour dans sa voix, que de noblesse ensuite et que de discrétion dans son silence! Ma tante, n'est-ce pas que je dois l'aimer?

— Attendiez-vous mon approbation?

Nous laisserons la tante et la nièce continuer une conversation qui les intéresse sans doute plus que nous, pour voir un peu ce qui se passe dans l'autre aile du château, où nous n'avons pas encore pénétré. Plusieurs person-

nes sont réunies autour d'une table servie. La salle à manger est richement meublée, quatre grands buffets en bois de chêne sculpté garnissent les murailles. Sur ces buffets sont entassés la vaisselle d'argent, les cristaux de Bohême de diverses couleurs, les porcelaines de la Chine et du Japon, ainsi que les porcelaines de Saxe et de Vieux-Sèvres. — Trois domestiques, la serviette sur le bras et des gants blancs aux mains, sont placés derrière les trois convives, prêts à obéir au moindre mot, au moindre signe, au moindre désir. Il n'y a pas moins de quatre verres devant chaque convive : leur forme et leur couleur indiquent quels vins doivent briller ou petiller entre leurs parois de cristal. — Les trois personnes assises autour de la table...

Eh quoi! avez-vous donc déjà fini la des-

cription de cette salle à manger? — N'allez-vous pas reprendre une à une ces riches porcelaines, nous détailler les bons hommes étranges qui couvrent celles de la Chine?

— Non, c'est tout; et si je me suis laissé aller à ces quelques lignes, c'est qu'il est nécessaire que ces magnificences me servent à remplacer une douzaine d'assiettes de terre de pipe que l'on a cassées chez moi.

L'un des trois convives est Octave d'Hervilly, un autre est Henry de Horrberg, le troisième, celui qui est placé entre les deux autres et semble faire les honneurs du dîner, est M. de Riessain, père d'Angélique.

Henry demande en ce moment du vin du Rhin à un des seigneurs qui l'ont jugé il y a une heure, et qui est debout derrière sa chaise. — L'autre seigneur n'est pas là parce qu'il fait

en ce moment frire des beignets avec Théodorine, à laquelle M. de Riessain les a fort recommandés. Antonio découpe un faisan.

— Quel Antonio?

— Celui que Henry de Horrberg a poignardé dans le souterrain.

Nous terminerons ici ce cinquième feuilleton.

SIXIÈME FEUILLETON.

VI.

Pour jeter quelque lumière sur les circonstances de notre récit qui paraîtraient en manquer, nous sommes obligé de le reprendre à un moment où il a été suspendu par les exigences de la forme du feuilleton : c'est au moment où Henry et Octave avaient chacun un

pistolet appuyé sur la poitrine de l'autre. Octave tira le premier. — Le pistolet fit entendre un petit son sec qui ne fut suivi d'aucune détonation. Henry ôta le sien et dit :

— Monsieur, je suis enchanté de me trouver dans une situation qui me permette de dire que ce duel est aussi absurde que cruel, et que je ne veux pas y donner suite.

— Tirez, monsieur, tirez ! dit Octave ; j'ai tiré sur vous ; je croyais avoir le bon pistolet. Tirez, je l'exige ! Je ne veux pas de grâce !

— Monsieur, dit Henry, c'est à moi-même que je fais grâce des remords que je conserverais toute ma vie si j'assassinais un homme sans armes.

— Monsieur, votre pitié est une nouvelle insulte ; j'espérais avoir le pistolet chargé ; j'ai tiré sur vous, pensant que vous étiez sans ar-

mes, que vous n'aviez entre les mains qu'un pistolet vide et une arme inutile. Si vous ne tirez pas sur moi, nous recommencerons.

—Nous ne recommencerons pas, monsieur, parce que je suis presque honteux d'avoir fait une fois cette extravagance ; nous ne recommencerons pas, parce que vous ne voudrez pas tirer deux coups contre un.

— Que faire alors , monsieur ? Au nom du ciel, tirez sur moi ; je vous le répète, je ne veux pas de grâce.

— Voilà ce qu'il faut faire, monsieur : nous serrer la main, reconnaître nos torts mutuels et ne plus penser à notre fanfaronnade à tous deux.

— Monsieur, ma conduite a été trop ridicule pour que je ne vous haïsse pas, je ne puis con-

sentir à vous devoir la vie. Donnez-moi ce pistolet, je vais me brûler la cervelle.

Henry déchargea son pistolet en l'air et l'offrit ensuite à Octave, qui le jeta loin de lui.

— Monsieur d'Hervilly, dit Henry, parlons sérieusement, vous avez fait une sottise ; mais croyez-vous que, de mon côté, je ne sois pas allé trop loin dans ma petite vengeance ? Vous vous êtes laissé emporter par un mouvement de vanité à prendre un nom qui n'avait fait que réaliser vos intentions, il n'y avait chez vous aucun dessein de nuire ; j'ai donc été plus méchant que vous. — Vous êtes brave, monsieur ; peu de personnes peuvent se rendre un témoignage aussi positif que nous deux. — Un homme qui envisage la mort avec autant de calme que vous n'est pas un homme vulgaire ; je vous offre mon amitié.

Octave et Henry s'embrassèrent ; ils rejoignirent la voiture de Horrberg et passèrent le reste de la nuit à causer ; tous deux s'ouvrirent leur cœur à l'égard d'Angélique. — Octave n'éprouvait qu'une fantaisie qui aurait bien de la peine à lutter contre son horreur profonde du mariage. De Horrberg, au contraire, était sérieusement amoureux. — D'ailleurs, il avait l'aveu du père ; Octave fut enchanté de pouvoir faire à son nouvel ami un sacrifice qui ne lui coûtait pas trop. Il entra alors avec enthousiasme dans le plan du père d'Angélique ; il s'exposera à toute l'animadversion que doit attirer sur lui le tort d'être agréé par la famille et de se présenter avec l'air d'un mariage de raison. — Octave avoue franchement ses défauts à Henry ; il veut paraître ; ses affaires dérangées l'obligent pour

cela à quelques mensonges, il se croit ruiné. — Henry fait examiner les choses par un homme d'affaires intelligent et honnête.

— Hein ?

— Je dis un homme d'affaires, intelligent et honnête.

— Pardon de vous avoir interrompu, j'oubliais votre titre.

— Comment ? que voulez-vous dire ?

— Rien, rien, continuez...

— Je continue, l'homme d'affaires honnête et intelligent découvre qu'Octave n'est pas ruiné, mais qu'il s'occupe activement de le devenir, grâce aux secours d'un autre homme d'affaires moins honnête. — Ce n'est que du désordre, on arrangera cela, et d'Hervilly pourra être ce qu'il s'est efforcé de paraître.

— Ecoute, dit d'Hervilly à Henry, je crains

une chose, c'est que pour résultat de tes soins, maintenant, quand je vais être riche, je ne me contente pas plus qu'auparavant de paraître ce que je serai. — Il me sera bien difficile de ne pas me faire un peu duc ou prince, et il ne faudra pas t'étonner si tu rencontres quelque jour des gens qui me prennent pour le monarque de quelque île déserte. Si, mes affaires arrangées, je puis racheter les deux chevaux que j'avais autrefois, je ne pourrai guère m'empêcher de parler de mes quatre coursiers.

— C'est bien, dit Henry, ne te calomnie pas. — Toujours est-il que le service que tu me rends et la bonne grâce que tu y mets sont tels que je te défie de les exagérer, pas plus que ton courage obstiné en face de la mort.

Les deux jeunes gens eurent une conférence avec M. de Riessain ; ils le trouvèrent furieux

contre sa sœur ; chaque jour il découvrait d'elle quelque nouvelle extravagance. — Ils firent ensemble le plan d'un roman qu'on infligerait à Angélique et à la tante Eudoxie. Henry de Horrberg s'efforça en vain d'adoucir les détails de l'épreuve : M. de Riessain fut aussi inflexible pour les détails de *son roman* qu'il l'avait été pour l'ensemble du plan. — Octave d'ailleurs l'appuyait et était d'une fécondité inépuisable. Il fut donc résolu d'abord que M. d'Hervilly ne négligerait rien pour se rendre odieux, quoiqu'on eût tout lieu de penser que la manière dont M. de Riessain le présenterait à sa fille ne laisserait rien à désirer. — Puis on décida qu'on procéderait à un enlèvement, mais M. de Riessain pensa qu'il serait convenable que sa fille ne quittât pas sa maison et fût toujours sous ses yeux. Cette fois Henry ne fit pas d'objec-

tions. Théodorine, attachée dès longtemps à la maison et nourrissant une haine envenimée contre la tante Eudoxie, fut mise dans la confidence. — C'est elle qui se chargea de placer les bouquets et les lettres de M. de Horrberg. — L'enlèvement se fit de la manière la plus simple; on voyagea trois jours dans un espace de deux lieues. — On revenait la nuit jusqu'à quelque ferme qui en dépendait. — Pendant ce temps on prépara les chambres dans l'aile que ces dames ne connaissaient pas encore.

Quelques couches de couleur rendirent la maison méconnaissable pour des personnes qui ne l'avaient habitée que quelques jours; et Angélique, accompagnée de sa tante et de Théodorine, rentra par une porte dans la maison de son père d'où elle était sortie par une autre porte. L'évasion avait été faite dans une cave;

la porte qu'on n'avait pu ouvrir était une fausse porte clouée sur le mur qui formait l'extrémité de la cave. — Antonio était tombé frappé d'un poignard de bois ; le combat entre Octave et Henri s'était fait avec des sabres de théâtre, et comme on le voit faire dans les théâtres de mélodrame. Octave allait quelquefois trop loin et chargeait un peu les couleurs du tableau. Le costume de hussard substitué aux vêtements de la tante était une vengeance de Théodorine, qui n'avait mis personne dans le secret. La même Théodorine s'était chargée de faire voir à ses maîtresses, par le trou de la serrure, la scène du jugement, qui n'était jouée que pour elles. — C'est après cette scène que nous retrouvons à table, et le chevalier victime de sa vaillance, et le farouche oppresseur, avec le père de l'héroïne innocente et persécutée, qui avait

failli reconnaître sa voix dans le souterrain.

— A ton tour, Henry, dit Octave, tu as failli me faire perdre mon sérieux. Où diable as-tu été prendre les tirades magnifiques que tu m'as adressées tandis que je siégeais sur mon tribunal? — Tu avais, du reste, l'air parfaitement majestueux, et tu as dû produire beaucoup d'effet.

— Mon cher père, dit Henry à M. de Riessain, de grâce, arrêtons là ce badinage, je ne veux pas tromper plus longtemps Angélique; vous verrez que cela finira mal, et que, au jour des explications, elle ne me pardonnera pas la part que je prends à cette mystification.

— Elle vous pardonnera, Henry, quand elle saura que c'est la condition que j'ai mise à votre union, et je vous laisse parfaitement libre d'exagérer à votre gré ma dureté à cet égard;

mais, croyez-moi, il va du bonheur de ma fille dans l'avenir et du vôtre peut-être, que nous détruisions dans son esprit les sottes semences que ma sœur y a jetées ; il faut qu'elle ne demande pas à la vie autre chose que ce qu'il y a dedans, qu'elle ne rejette pas un bonheur réel pour courir après des rêves ou porter dans le cœur le deuil de chimères ridicules. Il faut que la leçon soit complète.

— Allons, Amadis, dit Octave, voilà vingt fois que vous faites inutilement la même prière à M. de Riessain ; il faut vous résigner et continuer votre rôle. Sérieusement, où en sommes-nous ? Te voilà claquemuré dans les souterrains de la tour pour le restant de ta vie ; très-bien. Mais nous ne pouvons pas en rester là. D'abord, nous allons t'arranger un petit cachot tout à fait dans le style de la chose. J'ai

vraiment peur de la scène de l'ermite ; jamais mademoiselle de Riessain n'en croira un mot.

— Seule, dit M. de Riessain, son bon sens se révolterait, mais ma chère sœur est là pour empêcher toutes les hésitations de l'incrédulité.

— C'est égal, monsieur de Riessain, je n'ai pas été content de votre début ; la guitare sous les fenêtres est un vieux moyen. Il eût mieux valu qu'Henry sauvât mademoiselle de Riessain de l'eau ou du feu ; ou encore qu'il arrêtât des chevaux emportés, prêts à précipiter sa voiture au fond d'un précipice de huit cent mille toises de profondeur. Mais vous paraissez inflexible et vous reculez devant la moindre chose ; je voulais qu'Henry eût le bras en écharpe après notre fameux combat. Mais vous avez craint tous deux pour la sensibilité de ma belle captive. C'est égal, un héros de ro-

man qui ne paraît pas au moins une fois avec le bras en écharpe est bien peu de chose à mes yeux ! Je voulais, sur votre refus, prendre l'écharpe à mon compte, d'autant que de Horrberg, qui fait médiocrement l'escrime du sabre de théâtre, m'avait tapé sur les doigts ; mais autre obstacle : vous avez craint que je ne me rendisse plus intéressant que le héros. Si Henry m'en croit, il ne finira pas le roman sans se montrer avec un bras en écharpe. C'est demain que nous emménageons Henry dans son souterrain. Je suis curieux de voir par quelles humiliations mademoiselle de Riessain me fera payer le don de sa main, quand elle consentira à m'épouser pour prix de ta liberté. J'ai presque envie de te faire épouser la tante pour assurer ma tranquillité.

— Ah ! oui, Henry, dit M. de Riessain, nous

verrons comment ma sœur se résignera à suivre les volontés du farouche d'Hervilly en vous accordant sa vieille main !

— Ah ! dit Henry, comment Angélique me pardonnera-t-elle !

— Je compte beaucoup, reprit Octave, sur l'assaut du château par Henry échappé de son souterrain, au moment où mademoiselle de Riessain sera prête à marcher à l'autel en victime résignée, avec le barbare oppresseur que je suis. — Comme ce sera le dénouement, Henry pourra bien entrer avec de la musique, la *Marche des Tartares*, par exemple. — Ah ! Henry, ah ! monsieur de Riessain, j'exige qu'Henry entre sur l'air de la *Marche des Tartares ;* sinon je ne me laisse pas à mon tour *charger de chaînes. — Allons, mes belles, suivez-nous,* ce sera d'un effet ravissant.... *Sachez que les*

Tartares ne sont, ne sont barbares qu'avec leurs ennemis. — Henry voudra bien ne pas taper sur les doigts dans ce nouveau combat. —Alors l'ermite, levant son capuchon, fera apparaître le père Riessain, qui bénira les amans, et on me montrera alors sous mon véritable jour, l'homme aimable, peu tyrannique, et dévoué à Henry ainsi qu'à tout ce qu'il aime.

Les deux jeunes gens se serrèrent la main, et accompagnés de M. de Riessain, on alla visiter le cachot de Henry. — M. de Horrberg, en quittant la table, parla bas à Antonio, qui allait décidément beaucoup mieux : c'était pour lui recommander de faire porter à mademoiselle de Riessain, comme de la part du tyran, les plus beaux fruits pour le dessert de son dîner. Puis on descendit dans une cave que l'on

était en train de démeubler de tonneaux et de bouteilles.

— Cela sent horriblement le vin ici, dit M. de Riessain, et trahit trop grossièrement son avénement récent à la dignité de cachot. — Il faut brûler des herbes qui chassent cette odeur de parvenu.

—Il y a là trop de paille, dit Octave, c'est un cachot de Sybarite, tu n'inspireras pas ici la moindre pitié. — Ce n'est pas ainsi que sont couchés les prisonniers de roman et de mélodrame : mettez-moi là de sept à douze brins de paille. — Voici la pierre pour reposer ta tête et y attacher la chaîne que tu auras au pied.— Où est la cruche d'eau ? — La voici, bien.— Et le pain bis ? — Il faut qu'il soit entamé. Sans cela on ne voit pas qu'il est bis. —Et puis, c'est plus

triste de reconnaître que le prisonnier en a déjà mangé...

—C'est vous décidément qui serez l'ermite, monsieur de Riessain? demanda de Horrberg. Ne craignez-vous pas qu'on ne reconnaisse votre voix?

— Nullement; la reconnaîtriez-vous vous-même quand je parle ainsi?

Et M. de Riessain prononça quelques phrases mêlées de mots italiens avec un accent très-ultramontain.

— Non, il n'y a pas de danger.

—Tenez, dit Octave, voici encore une chose qui vous fera reculer tous les deux, et qui cependant entre nécessairement dans le plan de M. de Riessain, qui est de faire éprouver à sa fille tous les petits ennuis des grandes situations. Il faudrait, pour bien faire, que ce cachot

fût infect; que Henry, prisonnier depuis plusieurs jours, eût la barbe longue, les cheveux crépus et pleins de paille, et fût horriblement sale.

— J'accorde, dit Henry, la barbe longue et trois brins de paille dans les cheveux, le reste est rejeté...

— J'en étais sûr, continua d'Hervilly. Il serait bon également que ce souterrain fût rempli de puces.

— Ah! d'Hervilly!

— Je m'attendais bien qu'on me répondrait par un «*Ah! d'Hervilly!*» Voilà ce que c'est que ces gens si résolus! quand il s'agit de l'exécution, les moindres choses les font reculer honteusement. Notre roman sera tout à fait incomplet. Vous laisserez à côté de celui-ci un roman tout entier à faire, et mademoiselle de

Riessain, aidée de la tante Eudoxie, ne manquera pas de vouloir l'exécuter.

— Allons, allons, dit de Horrberg, un cachot obscur, une pierre pour reposer ma tête, huit brins de paille pour lit, un pain noir et une cruche d'eau pour nourriture, en voilà assez pour exciter la pitié ; je renoncerais aux bénéfices d'une sensibilité assez dure à s'émouvoir pour demander autre chose.

On quitta le cachot et on remonta prendre du punch.

SEPTIÈME FEUILLETON.

—

VII.

Pendant ce temps, une autre scène se passait dans la cuisine, scène à laquelle il faut que nous assistions sous peine de ne pas comprendre le reste du récit. Théodorine aperçut aux oreilles de la cuisinière des pendeloques qui attirèrent son attention.

— Eh! où diable, ma mie Adrienne, lui demanda-t-elle, avez-vous trouvé ces boucles d'oreilles?

— Je ne les ai pas trouvées, répondit Adrienne, elles m'ont été données par un beau garçon.

— Par votre amoureux, dit Théodorine avec un air précieux et dégoûté.

— Non, répondit simplement Adrienne; par M. le baron de Horrberg.

—Attendez-moi là un moment, dit Théodorine; et elle monta à sa chambre chercher les boucles d'oreilles qu'elle avait elle-même reçues deux jours auparavant de la main d'Henry; elle les apporta, et les comparant à celles d'Adrienne, elle vit qu'elles étaient absolument semblables. Elle se retira fort mécontente. Voilà, se dit-elle à elle-même, des cadeaux

distribués avec beaucoup de justice et d'intelligence, vraiment! Eh quoi! j'entre dans le complot de ces messieurs; je prends dans leur comédie un rôle qui est sans contredit le plus important de la pièce, et sans lequel il leur eût fallu renoncer à leur projet; on me fait un présent... convenable en lui-même, des boucles d'oreilles avec des pierres rouges et vertes, de belles boucles d'oreilles, c'est vrai; mais on en va donner de précisément pareilles à une souillon qui ne leur a servi à rien. Sans compter que je ne les mettrai pas. Je pensais que M. de Horrberg avait plus de goût, et aurait remarqué que je n'ai pas tout à fait le même air que ce torchon d'Adrienne; que je n'ai ni les mains aussi rouges, ni le nez aussi écrasé, ni la taille aussi épaisse, ni le pied aussi grand; je pensais qu'il faisait quelque différence entre une

personne distinguée, à laquelle la fortune seule a eu le tort de ne pas donner sa place, et une mauvaise laveuse de vaisselle. Certes, que l'on me donne de belles boucles d'oreilles, je ne les dépare pas, du moins j'ose le croire. J'ai l'oreille petite et bien faite, et il faut n'avoir pas d'yeux pour accrocher de pareils joyaux aux deux côtelettes que la nature a collées aux tempes de cette pataude d'Adrienne. Non certes, je ne mettrai pas les mêmes boucles d'oreilles qu'elle ! La nature ne m'a pas faite assez semblable à cette fille pour que je m'habille comme elle. Allons donc ! on nous prendrait pour les deux sœurs ! Je veux bien qu'on soit amoureux, mais cela ne doit rendre ni aveugle ni imbécile.

Et mademoiselle Théodorine se retira dans sa chambre, en proie à un vif ressentiment.

Néanmoins, le lendemain, tout en se réservant de faire comprendre dans l'occasion à M. de Horrberg le juste sujet de plainte qu'elle avait contre lui, ce qui, sans doute, amènerait une réparation, elle continua à remplir le rôle qu'elle avait accepté, et qui, s'il lui coûtait un peu vis-à-vis d'Angélique qui était douce et généreuse, lui donnait des occasions fréquentes de se venger des caprices et des hauteurs de la tante Eudoxie. Les deux prisonnières attendaient avec impatience les instants où leur service appelait Théodorine dans leur appartement. C'était par elle seule qu'elles pouvaient avoir quelque connaissance de ce qui se passait dans la maison. Et d'ailleurs, depuis le temps qu'elles étaient renfermées ensemble, elles s'étaient dit tout ce qu'elles se pouvaient dire, sauf l'histoire de l'éventail de la tante Eudoxie,

que quelque circonstance venait toujours arrêter à son début ou faire oublier. Elles commençaient à passer une partie de leur journée dans le silence, Eudoxie lisant quelques romans qu'elles avaient trouvés dans leur appartement, et Angélique songeant à Henry et le mêlant aux regrets de son père et à ses désirs de liberté. Théodorine venait donc apporter quelque diversion à ce tête-à-tête trop prolongé, et on espérait toujours qu'elle aurait une nouvelle qui donnerait quelque espoir de liberté, ou que M. de Horrberg trouverait moyen de lui faire remettre une lettre. Cette fois encore il n'en était rien, et elle n'annonça qu'une visite que M. d'Hervilly demandait la permission de faire à ces dames. Elles répondirent avec hauteur qu'elles n'acceptaient pas ces semblants de politesse, qu'un geôlier pouvait entrer chez ses

prisonnières sans demander de permission, et qu'il se trompait fort s'il espérait qu'on le regarderait jamais autrement que comme un perfide ravisseur et un brutal geôlier.

D'Hervilly néanmoins commença par remercier la tante Eudoxie et Angélique de la permission qu'elles avaient bien voulu lui accorder ; mais son ton était beaucoup plus brusque qu'avant la malheureuse tentative d'évasion, et il y avait dans ses formules respectueuses quelque chose d'ironique qu'elles n'y avaient pas remarqué auparavant. Elles le prièrent de leur expliquer le but de sa visite, si toutefois elle en avait un autre que de lui faire contempler à loisir les ennuis et les larmes que causait l'injuste captivité qu'il faisait subir à ses malheureuses victimes.

— Écoutez-moi, belle Angélique, dit Oc-

tave, je vous aime, et j'ai décidé que vous m'appartiendriez. J'ai l'aveu de votre père, et si vous étiez une fille plus soumise, si vous n'aviez pas annoncé un refus que j'ai l'amour-propre de croire sans cause raisonnable, si j'avais pensé votre père doué d'assez de fermeté pour se faire obéir, je ne me serais pas décidé aux moyens un peu violents que j'ai employés. Mais vous comprenez qu'après m'être porté à de telles extrémités, je ne reculerai pas. Ce ne serait que faire ajouter le nom de niais aux charmantes dénominations que vous m'accordez déjà moins justement.

— Monsieur, dit la tante, vous vous trompez, il en est encore temps, rendez-nous à la tendresse inquiète de mon frère, et tout sera oublié. Jamais un reproche, jamais une malédiction ne s'échapperont de notre bouche.

— Pardon, madame, reprit d'Hervilly, s'il ne s'agissait que de vous, plein de confiance dans votre promesse, je vous donnerais une nouvelle preuve de respect et d'obéissance ; mais je suis amoureux, madame, et il ne me suffirait pas du pardon de votre nièce, ce n'est pas à un amour qui inspire ce que j'ai fait, qu'il faut demander de pareils sacrifices. Mademoiselle de Riessain ne sortira d'ici qu'après avoir changé de nom ; je l'ai décidé, comme j'ai décidé que je l'amènerais ici, et le second projet s'accomplira comme le premier.

— Vous vous trompez, monsieur, repartit Angélique, le premier projet a réussi, parce qu'il ne fallait pour l'accomplir que de l'audace criminelle, de la méchanceté et de la brutalité, toutes choses que vous avez trouvées en vous-même; mais pour que vous deveniez mon

époux, il faut mon consentement ; et quelque hardi que je vous suppose, je ne pense pas que vous le soyez assez pour l'espérer.

— Le temps change bien des résolutions, mademoiselle, et l'ennui aussi. D'ailleurs même, en supposant la continuité de vos rigueurs, ce que je me surprends parfois à croire impossible, ma situation actuelle est préférable à celle que me ferait la générosité que madame votre tante réclamait de moi tout à l'heure. Ici je vous vois, je vous parle, je vous entends, quand je le veux. Ici surtout, si vous n'êtes pas à moi, vous ne serez pas à un autre. C'est déjà la moitié de la possession.

— Monsieur d'Hervilly, dit Angélique, je pense que votre intention de me voir devenir votre épouse ne subsistera pas après l'aveu que je vais vous faire : j'ai disposé de mon

cœur, j'aime M. Henry de Horrberg; il le sait; oseriez-vous donner votre nom à une femme qui ne peut vous donner, ni son estime, ni son amour?

— Je sais que mademoiselle de Riessain, une fois ma femme, ne trahirait pas ses devoirs.

— Vous vous trompez, monsieur, je n'accepterais pas des devoirs imposés par la violence.

— Peu importe, mademoiselle; mais mon rival n'est plus à craindre; sa folle entreprise l'a mis entre mes mains, et la meilleure chance qu'il puisse courir est de passer le reste de sa vie dans les souterrains de mon château.

— Ah ! monsieur, croyez-vous que Dieu se rende complice de vos crimes en n'y mettant pas un terme prochain?

— Mademoiselle, Dieu a à s'occuper de la

marche du ciel et des planètes, et je ne me fais pas l'honneur de croire qu'il daigne porter le moindre intérêt aux actions d'une pauvre créature comme moi. Renoncez donc à ce moyen médiocre de m'intimider. Parlons sérieusement : Si vous aimez M. de Horrberg, vous avez un moyen de le rendre à la liberté, c'est de me donner le titre de votre époux. Une fois sûr de mon bonheur, je lui ouvre les portes du château. Mon sabre a dû lui apprendre déjà à ne pas venir chasser sur mes terres.

— Votre sabre, monsieur, et celui de trois ou quatre de vos satellites.

— Je ne veux pas vous humilier, mademoiselle, dans la personne de celui que votre cœur a choisi. Croyez donc à ce sujet ce que vous voudrez. Mais je ne comprends pas que, sous prétexte que vous aimez M. de Horrberg,

vous le condamniez à passer sa vie dans un cachot, car c'est vous qui l'y condamnez, mademoiselle ; un mot de vous, et il est libre.

— Je comprends moins encore, monsieur, qu'un homme soit assez lâche pour vouloir obtenir de force la main d'une femme dont le cœur s'est donné à un autre.

— A moins, mademoiselle, que me décidant à mériter quelques-unes des invectives qu'il vous plaît d'attacher à mon nom, je ne cesse d'être niaisement le jouet des caprices d'une jeune fille, et je ne supprime l'obstacle qui s'oppose à mes vœux et à ceux de son père.

— Ah ! monsieur, si mon père vous connaissait, s'il savait de quels crimes vous vous êtes rendu coupable !

— Je continue ma phrase, mademoiselle, à l'endroit où vous avez cru devoir l'interrompre

par une injure à laquelle je vous avais avertie que je n'étais nullement sensible. Je vous disais que si vous me forciez à perdre un reste de patience, la mort de M. Horrberg, qui a attenté à ma vie comme un assassin après s'être introduit chez moi comme un voleur, la mort de M. de Horrberg, mort que les lois excuseraient, me délivrera...

— Vous ne l'oseriez pas, monsieur ! Un tel forfait...

— Vous ne savez pas encore tout ce que je puis oser pour vous posséder, mademoiselle. Vous avez pâli, ce trouble où vous ont jetée mes paroles irrite ma soif de vengeance contre mon odieux rival, et me dit en même temps que vous céderez à ma menace quand vous la croirez réelle : ou vous ne l'aimez pas, et il ne sera pas longtemps un obstacle à mes désirs ; ou

vous l'aimez, et vous ne reculerez devant aucun sacrifice pour lui racheter la liberté, et peut-être la vie. Il faut cesser de feindre : c'est le seul choix qui vous reste.

— Monsieur le baron de Horrberg a reçu mes serments, lui seul peut m'en délier. Croyez-vous qu'il le fît, même au prix de sa vie?

— Si vous étiez bien convaincue, mademoiselle, du sort qui lui est réservé, si je pouvais vous persuader, pendant qu'il en est temps encore, qu'il mourra ou qu'il traînera dans les souterrains du château une existence qui lui fera chaque jour désirer la mort, si vous connaissiez ces souterrains... vous ne vous amuseriez pas à aller proposer à un homme un sacrifice qu'il ne peut accepter sans lâcheté, quelque envie qu'il puisse avoir de le faire; vous le

sauveriez sans le consulter, pour l'obliger à accepter votre dévouement. Je vous donne jusqu'à après-demain pour prendre une résolution, mademoiselle, après quoi, si la chose n'est pas faite, c'est moi qui en prendrai une. Vous verrez M. de Horrberg, j'espère que sa vue excitera chez vous quelque pitié, et que je n'aurai pas besoin de jouer plus longtemps le rôle singulier de vous implorer pour mon rival.

A ces mots, il salua et se retira.

— Je le verrai, je vais le voir, disait sans cesse Angélique.

— Prenez garde, ma nièce, que ceci ne soit un piége de notre geôlier et un moyen de vous enfermer vous-même dans les cachots où vous voulez descendre.

— Ah! ma tante, je ne demande pas mieux que de partager un cachot avec Henry; il y a

des moments où je voudrais être réunie avec lui dans une tombe.

— C'est fort bien, ma nièce, mais comme je vous accompagnerai sans doute dans cette visite, à moins que vous n'en jugiez autrement, je n'ai pas les mêmes moyens que vous d'embellir un cachot. Croyez-moi, le bienfait d'un ennemi cache une perfidie.

—Ah! ma tante, ma bonne tante, s'écria Angélique en embrassant la tante Eudoxie, vous ne refuserez pas de m'accompagner, n'est-ce pas? Vous savez bien que je ne laisserai pas mourir par le fer ou le désespoir l'homme qui ne s'est jeté dans le danger que pour me sauver. Je tâcherai de gagner du temps. Chaque jour peut amener ou mon père, ou quelque hasard heureux qui nous délivre.

— Il en est temps, ma nièce, car je vous

déclare que j'ai maintenant plus qu'assez des enlèvements ; on met ici de la chicorée dans le café, et mon café au lait du matin est détestable ; il faut que cela finisse.

— Hélas, ma tante, cela finira bientôt, car lorsque je serai au bout des délais que je vais tâcher d'obtenir, s'il n'arrive rien de nouveau, je me sacrifierai pour sauver Henry.

Théodorine entra alors et vint annoncer à Angélique qu'on allait la conduire auprès d'Henry. Les visites au cachot ne sont pas prévues dans le code de la toilette, néanmoins Angélique crut devoir réparer quelques négligences que le chagrin lui avait fait commettre, et elle suivit, avec la tante Eudoxie, un homme vêtu comme les geôliers de mélodrames, avec une casquette de renard sur la tête, et un énorme et retentissant trousseau de clefs à la

ceinture. On traversa plusieurs caves à la lueur d'une torche, puis on s'arrêta devant une porte fermée avec deux formidables verrous et un cadenas monstrueux. Le geôlier les ouvrit lentement, et Angélique aperçut Henry de Horrberg étendu sur quelques brins de paille, le coude appuyé sur une pierre à laquelle était scellée une chaîne attachée par l'autre extrémité à l'une de ses jambes. La cruche, le pain noir, tout avait été exécuté à la lettre. C'était un magnifique décor de troisième acte. A cet aspect, Angélique ne put retenir ses larmes, et Henry faillit lui dire la vérité, mais un ermite, debout dans un coin de la prison, lui fit un signe impérieux de se taire ; il saisit les mains d'Angélique et les couvrit de baisers.

— Lâche d'Hervilly ! s'écria-t-il, je brave tes cachots et tes fers ! Je suis prêt à payer de

ma vie ce seul instant de félicité, et je mourrai heureux et fier, et persuadé que tu porteras envie à mon sort.

— Henry, dit Angélique, quel horrible séjour ! et c'est moi qui vous y ai plongé en acceptant imprudemment votre dévouement généreux. Comment ne me maudissez-vous pas, ainsi que le jour funeste où vous m'avez vue pour la première fois ?

— Chère Angélique, s'écria de Horrberg, après le bonheur d'être heureux avec vous, il n'est qu'un sort à désirer, c'est de souffrir et de mourir pour vous. Je sais quel sort m'est réservé ; je sais que chaque instant peut amener le bourreau. Le ciel m'est témoin que je ne regrettais que de vous donner ma vie inutilement et de n'avoir pu avant de mourir vous arracher à la captivité. Je mourrai résigné,

je mourrai heureux, puisque je vous revois, puisque vous m'aimez!

— Oui, Henry, je vous aime, dit à voix basse mademoiselle de Riessain ; je vous aime, et, quoi qu'il arrive, quoi que m'impose plus tard mon devoir, quoi qu'il me faille sacrifier, mon cœur sera toujours à vous. Si nous devons être séparés sur la terre... nous nous retrouverons au ciel.

— Angélique, dit de Horrberg, je ne comprends que trop le sens de vos paroles; on a mis à ma vie un prix infâme! Angélique, si vous accomplissez ce funeste sacrifice, vous serez mille fois plus barbare que mes persécuteurs. Ils ne peuvent que me tuer, et vous feriez de ma vie un éternel supplice ! Angélique, ne vous laissez pas aveugler par une fausse pitié. Aimez-moi, soyez à moi jusqu'au mo-

ment où l'on tranchera le fil de mes jours. Je mourrai content. Ensuite pleurez-moi et restez-moi fidèle jusqu'au jour où je vous retrouverai là-haut. Voilà ce que l'amour, voilà ce que la pitié exigent de vous. Donnez-moi votre main, Angélique, chère Angélique; et vous, mon père, dit-il en s'adressant à l'ermite, qui restait debout et silencieux dans son coin, et que les arrivantes n'avaient pas aperçu, vous, mon père, qui êtes venu m'apporter des consolations, bénissez notre union bien courte sans doute, sur cette terre, mais éternelle dans les cieux.

— Ah! ma tante, dit Angélique, vous entendez ce qu'il me demande.

— C'est le vœu d'un mourant, sans doute, reprit Henry.

— Oui... je le sais, vous mourrez si je cède

à vos vœux et lorsque je puis vous sauver!

— Ne le croyez pas, Angélique, je vous jure sur ce que j'ai de plus sacré, sur mon âme et sur mon amour, que le moment qui suivra votre union détestable avec M. d'Hervilly sera celui de ma mort.

— Que faire, ma tante, mon Dieu?

Henry s'était jeté aux genoux d'Angélique et les tenait embrassés. Elle céda et dit :

—Eh bien, Henry, je consens à recevoir avec vous la bénédiction de ce saint ermite. C'est vous condamner à mourir, mais je ne vous survivrai pas; je serai votre femme!... C'est notre bonheur dans le ciel que nous allons consacrer.

Tous deux alors s'agenouillèrent en se tenant par la main. L'ermite alors :

— Eh quoi! dit-il, pensez-vous que je con-

sacrerai ainsi ce suicide et ce meurtre?... Croyez-vous...

— Grand Dieu ! s'écria Théodorine, on vient. Fuyons avant qu'on nous y invite ; peut-être obtiendrons-nous la permission de revenir, surtout si mademoiselle se montre un peu ébranlée et si on peut supposer qu'une seconde visite achèvera de la décider au sacrifice qu'on exige d'elle.

On entendait les pas du geôlier. Henry baisa avec ardeur la main d'Angélique, et les trois femmes, se retirant, rencontrèrent, en effet, dans le souterrain le geôlier, qui venait les avertir qu'il était temps de laisser le prisonnier à ses réflexions. Une fois hors du souterrain, Théodorine resta quelque temps en arrière et rejoignit ensuite ses maîtresses en disant à voix basse à Angélique :

— Mademoiselle, il faut absolument que je vous parle. Faites semblant de vous coucher, je laisserai ouverte la petite porte qui est dans la ruelle de votre lit, et quand votre tante dormira, vous viendrez me trouver dans la première pièce de l'appartement.

— Mais, Théodorine, si ma tante se réveille ?

— Elle vous adressera quelques mots, puis, voyant que vous ne répondez pas, elle supposera que vous dormez, et elle tâchera d'en faire autant. Ne manquez pas de venir, c'est tout à fait nécessaire.

HUITIÈME FEUILLETON.

—

VIII.

— Ma foi, monsieur de Riessain, dit Henry, resté seul dans la cave avec l'ermite, si vous n'aviez pas été là, je me jetais aux genoux d'Angélique, je lui avouais tout, et je tâchais d'obtenir mon pardon.

— C'est alors le mien que vous n'auriez pas

obtenu, mon cher de Horrberg, et quelque amitié que j'aie pour vous, je vous aurais tenu la parole que j'ai donnée à vous et à moi-même, de ne vous accorder la main d'Angélique (comme nous disons depuis que nous sommes entrés en plein roman) qu'après que nous aurons conduit l'épreuve jusqu'à la fin. Mais nous continuerons aussi bien ce dialogue en dînant. En jouant le rôle d'ermite, il me semble que j'ai fait un long jeûne, et je me sens un terrible appétit.

— Aidez-moi alors, pieux ermite, à me débarrasser de mes chaînes. Eh! Antonio va voir si ces dames sont rentrées dans leur appartement et si nous ne courons aucun danger d'être aperçus en traversant la cour.

Antonio fut quelque temps sans revenir, pendant lequel M. de Riessain détacha la chaîne

qui retenait Henry par un pied ; puis ils essayèrent de sortir de la cave, mais on avait éteint la torche destinée à la visite d'Angélique, et Antonio avait emporté la lanterne ; l'ermite et le prisonnier, en tâtonnant les murs, cherchaient une issue, lorsque Antonio revint, sa lanterne à la main. Il ne savait pas comment la chose s'était faite, mais la porte de la première cave, celle qui donnait sur la cour, s'était refermée ; il avait cherché à l'ouvrir en dedans, mais tous ses efforts avaient été inutiles. A cette nouvelle, M. de Riessain et Henry l'appelèrent, l'un maladroit, l'autre imbécile, et se dirigèrent vers cette porte, persuadés qu'elle cèderait aux premiers efforts. Les premiers efforts et les suivants ne réussirent pas mieux que les jurons et les malédictions. Aux jurons et aux malédictions, on fit succéder des coups

de poing et des coups de pied dans la porte, et des cris pour se faire entendre du dehors ; mais on n'entendit pas et personne ne vint. Tous trois appuyèrent leur dos sur la porte et s'efforcèrent de l'enfoncer. La porte ne se montra nullement disposée à céder. Quand on eut recommencé trois ou quatre fois les mêmes tentatives avec le même insuccès, on pensa à tenir conseil.

— Nous voilà prisonniers pour tout de bon, dit Henry.

— Mais c'est que je meurs de faim, dit M. de Riessain.

— Nous avons mon pain noir et ma cruche d'eau...

— Joli dîner !...

— C'est un triste dîner si vous le comparez à celui qui nous attendait sur terre, je ne le

conteste pas, mais c'est un festin, comparé à rien.

— Allons donc, mon cher, je ne veux pas déshonorer et perdre le magnifique appétit que je possède à manger de pareilles choses ; il est impossible qu'on ne nous entende pas ou que nous ne finissions pas par enfoncer la porte. — On recommença les cris, les coups, puis les efforts, et il fallut enfin reconnaître que tout cela était et serait parfaitement inutile.

Henry se résigna le premier et rompit un morceau de son pain, qu'il grignota d'abord du bout des dents, puis qu'il finit par manger avec avidité. — M. de Riessain, après une résistance plus honorable, c'est-à-dire plus longue, imita son exemple. — Antonio eut la desserte de la table, puis on but l'eau à même la cruche.

— Ce serait là, pieux ermite, dit Henry de Horrberg, la véritable occasion de renouveler le miracle des noces de Cana, et j'oserai dire que le changement de l'eau de notre cruche en vin serait un peu mieux placé à l'égard de pauvres diables qui ont dîné avec du pain noir, que pareille métamorphose ne l'a été dans les temps pour des gens déjà gorgés de vin.

— Pour moi, dit M. de Riessain, ce qui me fâche, ce n'est pas précisément d'avoir mangé du pain noir, cela n'a que peu ou point de goût, cela n'est ni bon ni mauvais, mais ce qui me cause un chagrin réel, c'est que nous avons là-haut un faisan, et que je n'aurai plus faim quand arrivera pour nous l'heure de la liberté.

— Mais comment se fait-il que nous soyons ainsi enfermés? Il y a des moments où je me

demande s'il n'a pas pris par hasard fantaisie à Octave de continuer notre comédie au sérieux, de nous retenir pour de bons prisonniers, et de faire payer à mademoiselle de Riessain notre délivrance.

Ce n'est que deux heures après que l'on commença à s'inquiéter dans la maison de l'absence prolongée de M. de Riessain et de M. de Horrberg. Octave avait dîné avec les dames, et conséquemment n'avait pas remarqué leur absence ; ce fut lui-même cependant qui vint délivrer les prisonniers. Lorsque après avoir quitté ses convives il retourna dans l'autre partie du château où il croyait trouver ses deux complices, alors seulement il apprit qu'on ne les avait pas vus reparaître depuis le milieu de la journée. Octave attendit quelque temps, puis se décida enfin à aller aux souterrains ; mais il

vit la clef de la première cave à la porte et tournée de manière à la fermer; cette porte ne pouvait s'être fermée elle-même; donc ils étaient sortis. Octave retourna les attendre dans la maison et prit un livre. Heureusement que ce livre se trouva par hasard être un ouvrage d'un des plus illustres philosophes de ce temps-ci. Ce qui fit que M. d'Hervilly ne tarda pas à s'ennuyer et à penser derechef à ses amis. Il retourna aux souterrains, entr'ouvrit la porte et appela, pour l'acquit de sa conscience. Il fut fort étonné lorsqu'on lui répondit.

Déjà Henry avait dit à M. de Riessain : — Si vous avez trop faim, vous me mangerez pour me conserver mon futur beau-père, mais nous commencerons par manger Antonio, qui ne manque pas d'embonpoint.

Henry avoua à d'Hervilly les soupçons qu'il commençait à concevoir.

— J'y ai pensé plusieurs fois, répondit Octave, mais j'ai résisté à la tentation. Je ne suis pas coupable de votre incarcération. Vous devez avoir faim?

— Hélas! non, dit M. de Riessain en traversant la cour, nous avons mangé le pain noir du prisonnier.

— Et, ajouta de Horrberg, nous avons été jusqu'à regretter ta fatale idée de l'entamer; le morceau coupé nous a vraiment fait faute.

Néanmoins, en présence de la table bien servie, les captifs retrouvèrent à leur appétit un peu de complaisance; mais si le pain noir fit du tort au faisan, l'eau de la cruche n'en fit aucun à quelques bouteilles qui furent vidées tandis qu'on s'entretenait de ce qu'on ferait le lende-

main et qu'on préparait le chapitre suivant, en entremêlant ce sujet de diverses questions et exclamations : mais comment diable étiez-vous enfermés là dedans ? Cela rappelle ce que disait un journal d'un soldat dont on avait trouvé le corps noyé, coupé en morceaux et cousu dans un sac. Le journal, en racontant cet horrible événement, faisait remarquer avec naïveté que ces diverses circonstances faisaient présumer que ce n'était pas le résultat d'un suicide.

Pendant ce temps les prisonnières se couchaient. Angélique, préoccupée de la confidence que lui avait annoncée Théodorine, feignit de dormir pour engager sa tante à l'imiter. Quand elle la crut bien endormie, elle se glissa sans bruit en bas de son lit, s'échappa par la porte de la ruelle, et alla rejoindre Théodorine, qui l'attendait dans la première pièce. Quelque

légère que fût Angélique, le frôlement de son vêtement réveilla à moitié la tante Eudoxie, qui cependant ne s'aperçut pas du départ de sa nièce, et commença en ces termes l'histoire de son éventail, déjà plusieurs fois interrompue :

« M. de Briquesolles était alors un des hommes les mieux faits et les plus spirituels ; j'étais, de mon côté, du moins on me le disait, jolie, gracieuse, enjouée ; je jouais agréablement du clavecin, en un mot j'étais fort remarquée dans le monde et passablement entourée. »

Et la tante Eudoxie continua son histoire. Il vint un moment où, après avoir raconté comme quoi sa mère surprit M. de Briquesolles à ses genoux, elle demanda au lit de sa nièce : « Qu'eusses-tu fait à ma place ? » Le lit ne ré-

pondit pas. La tante attendit quelques secondes et continua : « Tu aurais comme moi été fort embarrassée, etc. »

Un peu après, arrivée au moment où M. de Briquesolles, ayant absolument besoin de lui écrire, feint de ramasser dans sa loge, à ses pieds, un éventail qu'il venait d'acheter, et le lui présente comme si elle venait de le laisser tomber ; « Et, dit la tante Eudoxie, que crois-tu que je trouvai dans les plis de l'éventail ? »

Eudoxie attendit encore une réponse, et n'en recevant pas, prit le parti de se répondre elle-même : « Une lettre, vas-tu me dire ? Eh bien ! non ; mais quelques mots au crayon sur les baguettes d'ivoire de l'éventail. » Et la tante continua le récit de son histoire avec M. de Briquesolles. L'histoire était longue. Je suis du très-petit nombre des écrivains contemporains

qui seraient capables d'en faire le sacrifice... c'est un hommage que je dois me rendre et que j'étendrais un peu plus sans deux raisons qui m'en empêchent. La première est que je semblerais à quelques esprits mal faits m'indemniser par un nombre de lignes égal du sacrifice de l'histoire de la tante Eudoxie ; la seconde raison est que je n'ai pas encore irrévocablement décidé que je ne vous la raconterais pas quelque jour.

La tante était à la fin lorsque Angélique, tout émue des choses extraordinaires qu'elle venait d'apprendre, rentrait dans la chambre sur la pointe des pieds et se dirigeait le plus silencieusement possible vers son lit, lorsque Eudoxie lui dit : « Et voilà, ma nièce, d'où me vient cet éventail ; vous ne serez pas étonnée

maintenant de me voir ne pas me décider facilement à m'en séparer. »

C'est tout ce qu'Angélique sut jamais de l'histoire de l'éventail de la tante Eudoxie. Mais pendant tout le reste de sa vie elle fut forcée de faire semblant de comprendre toutes les allusions qu'il plut à sa tante de faire à cette histoire, telles que : Angélique, cela doit te rappeler M. de*** ; Angélique, c'est absolument comme l'histoire de l'éventail ; Angélique, c'est aussi embarrassant que le jour où ma mère surprit M. de***, tu sais, etc., etc., etc.

Pour ce qui est des confidences que fit Théodorine pendant que la tante Eudoxie racontait à sa nièce absente l'histoire de son éventail, nous ne pensons devoir vous les communiquer qu'un peu plus tard.

Dès le matin, Angélique fit savoir à M. d'Her-

villy qu'elle désirait lui parler ; il ne tarda pas à se rendre à ses ordres.

— Monsieur, dit-elle, je me suis décidée ; je ne vous aime pas, vous le savez ; j'en aime un autre, vous ne l'ignorez pas. Vous voulez m'épouser ; c'est à vous à savoir si c'est prudent. Vous mettez cette union pour prix de la liberté et de la vie de l'homme que j'aime; ce qui me décide à lui sacrifier mon bonheur, c'est que j'espère bien lui sacrifier aussi le vôtre. Je ne vous cacherai pas que vous ne me paraissez pas avoir le sens commun ; si je ne vous épouse pas, que vous fait que M. de Horrberg soit vivant et libre ? Si je vous épouse, ne craignez-vous pas que sa vie et sa liberté ne soient pour vous une cause sans cesse renaissante d'anxiétés et de soupçons ? Mais c'est vous qui l'avez décidé ainsi ; c'est

bien, je ne ferai pas la moindre objection. Je serai votre femme ; mais pour que je sois votre femme, il faut que vous soyez mon mari. Si je suis à vous, vous serez à moi ; nous règlerons tous nos comptes quand il en sera temps.

— Mademoiselle, dit Octave un peu embarrassé, daignez excuser ma surprise ; je ne m'attendais pas à un pareil bonheur, car le bonheur que m'annonce votre décision est tout ce que j'en veux croire ; j'ai confiance en vous, mademoiselle ; l'homme que vous aurez accepté pour votre époux peut confier sans crainte son honneur au vôtre.

— Gardez cette confiance, monsieur, et efforcez-vous d'arranger la difficulté que voici : Que je vous promette de vous épouser lorsque M. de Horrberg sera libre, ou que vous me

promettiez de lui rendre la liberté aussitôt que je serai votre femme, c'est absolument la même situation, c'est-à-dire qu'il faut que l'un de nous deux se confie aveuglément à la bonne foi de l'autre. Je vous déclare, sans hésiter, que je n'ai aucune confiance en vous, et que, à votre place, je n'en aurais aucune en moi. La violence que vous avez employée contre moi justifie d'avance toutes les ruses que je pourrais employer pour la déjouer. Cette même violence doit vous montrer à mes yeux capable de toutes les trahisons. Que ferons-nous?

— Mademoiselle, je me fierai à vous, et l'instant que vous fixerez pour notre union sera celui où le souterrain et le château seront ouverts à M. de Horrberg. Vous ne prononcerez le serment qui doit assurer mon bonheur qu'après que je vous aurai donné la preuve que

M. Henry de Horrberg est libre et hors du château. Charmante Angélique, ne mettez pas un terme trop éloigné aux tortures que vos hésitations me font souffrir.

— Oh ! mon Dieu ! monsieur, ce sera pour quand vous voudrez. Autant je considère comme un acte sérieux et solennel un mariage avec l'homme que l'on a librement choisi, autant je traite légèrement une union comme la nôtre. Mais qu'avez-vous, monsieur d'Hervilly ? vous paraissez interdit et embarrassé !

— Moi, mademoiselle ? Au contraire... c'est la joie... c'est la surprise... c'est le ravissement... Je m'attendais si peu... j'étais si loin d'espérer...

— Si vous le voulez, monsieur, nous nous marierons après-demain.

— Ah ! mademoiselle, j'étais loin d'espérer

une si grande, et surtout une si prompte félicité. Permettez-moi d'aller tout préparer pour la cérémonie.

— Encore un instant, monsieur, j'ai une demande à vous faire : il faut que je revoie encore une fois M. de Horrberg.

— Mademoiselle...

— Que je le voie aujourd'hui même dans son cachot. J'y ai rencontré un ermite. Vous ne m'aviez pas dit qu'il y avait des ermites dans ce pays-ci. Je désire que ce soit cet ermite qui nous marie.

— Vos désirs sont des lois pour moi, mademoiselle.

Octave se retire et va rejoindre Henry, qui déjeune avec M. de Riessain.

— Allons, allons, Henry, au cachot, mon brave homme. — Et vous, bon ermite, prépa-

rez vos airs les plus vénérables. En voici bien d'une autre ! mademoiselle Angélique veut m'épouser absolument, et tout de suite. J'ai eu beaucoup de peine à la faire attendre jusqu'à demain.

— Comment ! Que veux-tu dire ?

— Rien autre que ce que je dis. Elle exige de plus que ce soit le respectable ermite ici présent, qui nous donne la bénédiction nuptiale. Elle va aller faire ses adieux à de Horrberg dans son cachot. Elle m'a, du reste, tenu des discours étranges, auxquels j'étais si peu préparé que je ne savais quoi répondre.

Henry et M. de Riessain font mille questions à d'Hervilly pour comprendre ce qui a pu amener ce brusque revirement dans les idées de mademoiselle Angélique. — D'Hervilly n'en sait pas davantage. — De Horrberg se brûle

en buvant son café trop chaud pour aller reprendre ses fers.

Pendant ce temps-là, la tante Eudoxie, non moins étonnée, veut savoir de sa nièce où elle a pris toutes les choses qu'elle a débitées à Octave.

— Ce pauvre M. d'Hervilly, malgré ses torts à notre égard, me faisait vraiment peine, tant il était confus et embarrassé. C'était comme ce jour que je disais à M. de ***, tu sais... ces choses que je t'ai racontées. Mais je dois te dire que je n'approuve nullement tes principes à l'égard du mariage.

— Ni moi non plus, ma tante.

— Mais alors...

— Je sais ce que vous allez me dire, ma tante, mais, de grâce, épargnez-moi, épargnez-

vous des questions auxquelles je ne pourrais répondre, du moins quant à présent.

Théodorine vient annoncer qu'Angélique peut faire à M. de Horrberg la dernière visite qu'elle a demandée. Toutes trois descendent au souterrain, où elles retrouvent Henri de Horrberg dans la même situation que lors de leur première visite.

— Eh quoi! charmante Angélique, s'écrie-t-il, à quoi dois-je ce bonheur inespéré de vous revoir dans mon cachot?

— Monsieur, dit Angélique, j'ai fait des réflexions : la raison est venue faire évanouir l'ivresse que vos paroles avaient causée à mon cerveau; j'ai changé d'idée, je ne veux pas vous consulter davantage sur un sujet où l'orgueil fixe d'avance votre réponse; vous vivrez, Henry; j'ai voulu vous dire adieu parce que, à

compter de ce jour, nous serons complétement étrangers l'un à l'autre. De nouveaux et d'impérieux devoirs vont nous séparer pour tout le temps que nous avons à passer sur cette terre.

— Eh quoi, mademoiselle...

— Ne m'interrompez pas, ma résolution est immuable ; demain, à minuit, j'épouse M. Octave d'Hervilly. Une heure auparavant, je vous aurai vu sortir libre du château.

— Angélique ! Angélique ! s'écria de Horrberg, pensez-vous que... Eh bien oui !... mais ce fatal sacrifice ne s'accomplira pas ! Je me laisserai mettre dehors du château, mais on m'y reverra quand il en sera temps !

— Adieu, Henry, dit Angélique.

— Je ne vous dis pas adieu, chère Angélique, parce que ma mort seule nous séparera.

Angélique lui tendit sa main, qu'il couvrit de

baisers. Puis elle quitta le souterrain avec Théodorine et la tante Eudoxie.

Octave et Henry couchaient dans deux chambres voisines ; les deux jeunes gens reconduisirent le père d'Angélique après avoir prolongé la soirée dans la salle à manger, où on avait arrangé tous les événements du lendemain, et gagnèrent le corridor où étaient leurs chambres. Ils échangèrent encore quelques paroles et se couchèrent. Au bout de quelques instants, Octave frappa à la cloison et dit : Henry, dors-tu ?

— Certes non, je ne dors pas, et je défierais bien n'importe qui de dormir à ma place !

— Comment ? est-ce qu'il t'arrive quelque chose aussi, à toi ?

— Je ne sais ce qu'il y a dans ce maudit lit,

mais depuis que je m'y suis couché, je suis en proie à d'horribles démangeaisons.

— Et moi, répondit Henry, toujours à travers la cloison, j'ai trouvé dans le mien deux lapins.

— Comment! deux lapins?...

— Oui, et je t'avoue que j'ai eu une terrible peur quand je les ai sentis!

— Pour moi, je vais me lever; il n'y a pas moyen d'y tenir.

— Tu penses bien que je ne suis pas resté dans mon lit avec de pareils compagnons. Qui diable a pu faire cette médiocre plaisanterie?

— Mets-toi à ta fenêtre, Octave, je vais en faire autant, et nous parlerons sans avoir besoin de crier ainsi.

Henry se dirigea vers sa fenêtre, couvert d'une robe de chambre, mais chacun de ses pas produisait une explosion. — Sa chambre

était toute parsemée de boulettes fulminantes. Arrivé à la fenêtre, il fit part à Octave de ce qui lui arrivait encore. Octave en fut d'autant moins étonné qu'il avait traversé un pareil feu d'artifice pour arriver également à sa fenêtre.

— Qu'allons-nous faire ? Si le domestique n'avait pas emporté mes habits, j'irais faire un tour de jardin.

— Moi de même, mais je suis condamné à la même nudité jusqu'à demain matin.

— Mais n'as-tu de soupçon sur personne ?...

— Il faut sonner, on viendra refaire nos lits.

Les deux amis essayent de sonner, mais les cordons de sonnettes sont coupés.

— Je vais m'envelopper dans ma robe de chambre et me coucher sur mon lit.

— Je vais également essayer de m'endormir.

— Qu'as-tu fait des lapins?

— Je les ai lâchés dans le corridor.

— Bonsoir.

— Bonsoir.

NEUVIÈME FEUILLETON.

IX.

Le matin de bonne heure, le domestique chargé de prendre soin des deux jeunes gens rapporta leurs habits dans leurs chambres. Tous deux se lèvent, et la conversation s'engage de nouveau à travers la cloison.

— Dis donc, Henry, il m'arrive une chose bien singulière, je ne peux boutonner ni mon gilet ni ma redingote.

— Est-ce que tu as enflé pendant la nuit?

— Ce n'est pas possible. Mais c'est qu'il s'en faut de plus de six pouces que les boutons n'atteignent les boutonnières. Dis donc... Tu ne me réponds pas, Henry.

Et Octave frappe à coups redoublés sur la cloison.

— Mais morbleu, Octave, tu vas enfoncer la cloison!

— Pourquoi ne me réponds-tu pas?

— Je ne te réponds pas, parce que je suis abruti d'étonnement : mon pantalon, que j'ai quitté hier au soir....

— Eh bien?...

— Eh bien ! il ne me descend plus qu'à moitié de la jambe... Nous sommes ensorcelés.

— C'est bien l'habit et le gilet que j'avais hier.

— Et moi, c'est bien mon pantalon, mais je ne puis le mettre.

— Pas plus que moi mon habit.

— Il faut appeler pour qu'on nous en donne d'autres. Tu es plus vêtu que moi, tu peux aller jusqu'au bout du corridor.

Octave appelle ; le domestique vient ; il est aussi étonné qu'eux des changements survenus dans leurs habits, et sa surprise ne paraît pas jouée ; il va chercher un habit et un gilet pour Octave et un pantalon pour Hénry dans la garde-robe de M. de Riessain ; puis il les laisse s'habiller. Les vêtements de M. de Riessain ne leur vont guère bien, mais il leur est

impossible de mettre leurs bottes ; le domestique rappelé croit cette fois pouvoir donner la moitié d'une explication ; il reconnaît les bottes qu'on leur a données, elles appartiennent à M. de Riessain, qui a le pied singulièrement petit. C'est une erreur facile à réparer, il s'en va et revient après un quart d'heure ; il faut que le diable ait emporté les bottes de ces messieurs, on ne les trouve nulle part dans la maison. Henry et Octave descendent en pantoufles déjeuner avec M. de Riessain ; on se perd en conjectures ; puis on se décide à attendre du hasard et du temps l'explication des choses bizarres qui se sont passées dans la maison. On envoie un homme à cheval chercher à la ville de *** des habits pour M. de Horrberg et pour M. d'Hervilly.

Revenons un peu sur nos pas.

Tandis que la tante Eudoxie racontait à Angélique l'histoire de son éventail, Angélique était auprès de Théodorine.

Théodorine avait été touchée du chagrin réel qu'elle voyait prendre à sa jeune maîtresse, à cause de cette plaisanterie dont on l'avait faite la complice, de plus, elle avait été plus mécontente que je ne le saurais dire en voyant les boucles d'oreilles d'Adrienne. Elle s'était sentie saisie de violents remords pour un crime aussi mal payé, et elle avait pris une résolution qui devait à la fois consoler Angélique et la venger de ce que le baron de Horrberg n'avait pas su faire une distinction convenable entre elle et la cuisinière Adrienne. Quand Angélique fut près d'elle, elle lui prit les mains et dit de la voix la plus piteuse qu'elle put trouver :

— Ah ! mademoiselle, j'ai eu bien des torts

envers vous; serez-vous assez bonne pour me les pardonner?

Angélique demanda à savoir quels étaient ces torts, avant de répondre et de dire si elle les pardonnait; mais, lorsqu'elle vit Théodorine bien décidée à attendre son pardon pour faire sa confession, elle promit tout ce qu'on voulut. Que l'on juge de son étonnement, lorsqu'elle apprit qu'elle n'avait pas quitté la maison de son père, autour de laquelle on avait tourné pendant plusieurs jours; que c'était M. de Riessain lui-même qui conduisait les chevaux; que le cachot d'Henry de Horrberg n'était qu'une des caves de la maison; que le souterrain par lequel elle avait essayé de prendre la fuite n'avait pas d'issue; que le perfide Antonio, qu'elle avait vu tomber sous le poignard du baron de Horrberg, se portait si bien que,

après avoir coupé sa barbe, et à la faveur de l'obscurité, c'était lui qui leur ouvrait la porte du prétendu cachot où gémissait Henry; que le pain noir et la cruche d'eau étaient là pour la décoration; que ces trois messieurs, réunis dans l'autre aile du château, faisaient chaque soir d'excellents repas. D'abord, Angélique refusa de croire aux révélations de sa femme de chambre, puis elle repassa dans sa mémoire diverses circonstances qui vinrent à l'appui. Elle fut indignée de la tromperie d'Henry de Horrberg, et annonça d'abord qu'elle épouserait Octave.

— Mais, mademoiselle, M. d'Hervilly est dans le complot.

— C'est vrai.

— Et M. de Riessain aussi : c'est même votre père qui mène tout; j'ai entendu plusieurs fois

M. de Horrberg le prier d'abréger la plaisanterie, mais M. de Riessain s'y oppose obstinément.

— Et moi, disait Angélique, moi qui, à dîner, n'ai mangé que du pain pour ne pas être mieux nourrie que lui!...

Quand la colère d'Angélique se fut un peu exhalée, elle ne put s'empêcher de sourire en apprenant l'espièglerie de Théodorine, qui avait condamné M. de Horrberg et M. de Riessain à faire réellement leur dîner avec le pain noir et la cruche d'eau.

Angélique s'expliqua alors le singulier effet qu'avait produit sur elle la voix de son père, quoiqu'elle ne l'eût pas reconnu. Il lui semblait que cet ermite ne lui était pas étranger.

— Et, dit-elle, pourquoi ma tante Eudoxie

était-elle, le jour de la fuite, habillée en hussard?

— Ah! mademoiselle, ceci était de mon invention.

— Comment, Théodorine, vous avez osé...

— Mademoiselle m'a promis de me pardonner...

— Mais ma tante...

— Elle avait été la veille si mauvaise pour moi!... Mais je n'ai pu vous voir, vous, mademoiselle, prendre plus longtemps toutes ces plaisanteries au sérieux; je n'ai pu vous voir pleurer, et rester dans le complot: maintenant vous savez tout, qu'allons-nous faire? Je déserte avec armes et bagages, je suis à vos ordres.

— Théodorine, dit tristement Angélique, je vais faire cesser cette ridicule comédie en lais-

sant voir que j'ai cessé d'en être la dupe, et je congédierai à la fois M. d'Hervilly et M. de Horrberg.

— Ah ! mademoiselle, que dites-vous ! monsieur de Horrberg vous aime... Il a des torts, certainement... Adrienne... je veux dire monsieur de Riessain... oui, M. de Riessain l'a forcé à agir ainsi... Ne renoncez pas à votre bonheur, mais faites-lui peur, ayez l'air d'accepter sans répugnance la main de M. Octave, moquons-nous d'eux à notre tour, cela sera très-amusant pour vous de les voir jouer leur comédie.

Théodorine réussit à faire adopter à Angélique ce que précisément Angélique avait envie de faire. Elle aimait Henry, et cet amour plaidait éloquemment pour lui. C'est ce qui amena ses discours singuliers à Octave et sa

visite dans le souterrain, qu'elle voulut revoir, disait-elle à Théodorine, pour s'amuser à ses propres dépens et voir à quel point elle avait été dupe. Puis elle réfléchit que tout cela ne lui présageait rien de bien malheureux ; que la comédie aurait nécessairement pour dénouement son mariage avec M. de Horrberg, et au ressentiment qu'elle avait d'abord épouvé succéda un grand contentement et une propension à la gaieté dont profita Théodorine pour la faire consentir à la persécution qu'elle voulait exercer contre M. de Horrberg et contre Octave, ce qu'elle n'aurait osé faire sans la permission de sa maîtresse. La permission une fois obtenue, elle ne se fit pas faute de la dépasser dans les détails. Cependant, Angélique l'aida à rétrécir le gilet et l'habit d'Octave et à raccourcir le pantalon de Henry. L'échange des bot-

tes et les pois fulminants furent approuvés par Angélique ; mais elle n'apprit que le lendemain que Théodorine avait coupé du crin dans le lit de d'Hervilly et mis des lapins dans celui du baron.

Pour ceux-ci, ils racontèrent en déjeunant à M. de Riessain comment ils avaient passé une fort mauvaise nuit. — M. de Riessain soutint que c'était une plaisanterie d'Octave, qui ne feignait d'en avoir été victime que pour détourner les soupçons.

Faute de trouver une autre explication, Henry partagea l'avis de M. de Riessain, et Octave finit par croire que Henry et le père d'Angélique s'entendaient pour continuer ainsi la mystification qu'ils lui avaient faite de concert. — C'est singulier, disait de temps en temps M. de

Riessain, comme ce vin est mauvais !... j'aimerais autant boire du vinaigre.

On en demanda d'autre, mais il était encore plus acide que le premier. — Une troisième bouteille était de l'eau rougie, une quatrième de l'eau pure.

— Il se passe décidément quelque chose d'extraordinaire dans cette maison !

— Je crois, dit Henry, que nous avons imprudemment évoqué les génies qui président à l'arrangement saugrenu des choses de la vie ; nous nous sommes étourdiment engagés dans le pays des romans, et nous subissons l'influence du climat. Heureusement que nous voici bientôt au dénouement, et qu'il ne peut y avoir beaucoup d'événements dans les quelques pages qui nous restent à feuilleter ; pourvu seule-

ment qu'Angélique me pardonne la part que je prends à tout ceci.

— Vous savez bien, Henry, dit M. de Riessain, que je joue le rôle de père barbare, et qu'il n'y a pas d'inconvénients à me charger de tous les forfaits; d'ailleurs, quand nous avouerons les choses, tout sera réparé. La journée d'aujourd'hui se passera dans le plus grand calme. — Demain, Henry sera délivré. — Tout se préparera dans la petite maison du bois où demeure le garde pour la cérémonie de l'union d'Angélique avec Octave; mais juste au moment fatal, Henry assiégera le château, brisera les portes, franchira le pont-levis; un grand combat au sabre et à la hache aura lieu entre lui et l'*odieux* d'Hervilly; d'Hervilly succombera comme le doit le tyran, vers la fin du quatrième volume. — Octave de Horrberg en-

lèvera Angélique hors de ce château maudit. Alors on mettra le feu à la maison du garde, qui est vieille et ne tient plus guère sur ses pieds, ce qui, au milieu de la nuit, figurera parfaitement l'incendie du château, repaire de d'Hervilly; on voyagera le reste de la nuit; puis, comme il faudra encore des mesures de prudence, on se cachera tout le jour, et l'on se remettra en route la nuit. — Pendant trois jours et trois nuits que durera ce voyage de deux lieues autour du bois, nous aurons le temps de remettre tout ici en ordre, d'enlever les barreaux de bois peints en fer des fenêtres, de changer les tentures des appartements et la couleur extérieure du château; en un mot de changer le repaire en maison honnête, où Henry remettra la belle aux bras d'un père alarmé, qui ne pourra en bonne conscience refuser la main de

sa fille à celui qui l'aura méritée par tant de constance et de dévouement.—Nous recevrons pour plus de sûreté ces dames dans l'aile qu'elles ne connaissent pas; alors on procèdera pour tout de bon au mariage, mais cette fois avec le constant et valeureux chevalier de Horrberg, et ce n'est que quelques jours plus tard que nous raconterons à notre belle captive les trahisons par lesquelles nous l'avons conduite à être heureuse ; nous implorerons notre pardon et nous attendrons des remercîments convenables. Seulement alors nous ferons reparaître le *farouche d'Hervilly* et le *perfide Antonio*, qui rentrera dans ses fonctions de jardinier et abandonnera la carrière du crime pour planter ses dahlias, ce qui devrait déjà être fait depuis une semaine.

—Figurez-vous, M. de Riessain, dit Octave, que de Horrberg n'ose pas revêtir une cotte de

mailles magnifique que j'ai fait venir pour l'assaut et la prise du château.

— Laisse-moi donc tranquille avec ta cotte de mailles ! ce sera tout trahir.

— Nullement, Henry; Octave a raison ; la tante Eudoxie a tellement sous ce rapport troublé les idées d'Angélique, qu'elle serait au contraire étonnée de vous voir habillé autrement pour le combat. — Votre fameux combat au sabre dans le souterrain, qui était à coup sûr plus imprudent, n'a, j'en suis sûr, pas excité le plus léger soupçon. Je demande positivement la cotte de mailles.

— Et vous voulez brûler la petite maison du bois ?

— Ce sera un magnifique tableau final. Il y a trois mois qu'elle devrait être abattue. Antonio aura soin de remplir de fagots et de co-

peaux l'étage inférieur, et une mèche à laquelle on mettra le feu de dehors ne tardera pas à livrer la maison aux flammes.

— Mais, mon cher monsieur de Riessain, est-ce que je prendrai le château d'assaut tout seul?

— Il n'y aurait pas grand inconvénient; la tante Eudoxie vous dira tant que vous voudrez qu'il y a mille exemples qu'un seul chevalier ait fait capituler une garnison et ait emporté de force une forteresse où était détenu *l'objet de sa flamme*. D'ailleurs vos soldats peuvent être encore aux murailles, et vous vous serez précipité pour arrêter ce *fatal hyménée*. Je compte beaucoup sur l'effet des torches. En a-t-on apporté?

— Il y en avait deux ici, il n'y en a plus qu'une.

— Les rats ne peuvent avoir mangé l'autre, on la retrouvera. D'ailleurs une suffit pour l'arrivée d'Henry.

Pendant ce temps la tante Eudoxie accable Angélique de questions, mais Angélique se fait un plaisir de jeter le trouble dans l'esprit de sa tante. Au milieu de l'indignation qu'elle éprouve contre les auteurs de la comédie dans laquelle on lui a fait jouer un rôle ridicule, elle ne peut se dissimuler à elle-même que sa crédulité a beaucoup contribué au succès de la pièce, et il se fait dans sa tête une réaction contre les idées que sa tante y a fait germer. A chaque instant et sous divers prétextes elle a des conférences secrètes avec Théodorine.

— Mais, ma nièce, dit Eudoxie, est-ce donc sans une profonde douleur que vous donnez votre main à d'Hervilly?

— Ma tante, ne faut-il pas que j'agisse ainsi pour rendre la liberté et peut-être sauver la vie à Henry de Horrberg? Et d'ailleurs, croyez-vous que le ciel laissera cet horrible hyménée s'accomplir? Est-ce que Henry libre ne trouvera pas moyen de me sauver? Avez-vous jamais vu un pareil sacrifice ne pas être récompensé dans tout ce que vous m'avez raconté vous-même? Jamais le dévouement de l'héroïne a-t-il été pris au mot par le destin? Non, ma tante, je suis sans aucune inquiétude; quelque péripétie se prépare pour le dénouement.

— Mais, ma nièce, c'est qu'il est déjà bien tard... et...

— Eh quoi! ma tante, s'écrie Angélique, voudriez-vous que ce fût avant le dernier moment qu'Henry vînt m'arracher à mon ravisseur? Où serait alors l'intérêt? Puisqu'il doit y

avoir un roman dans ma vie, je ne veux pas en passer une page pour courir au dénouement comme font certains lecteurs. Je l'attends tranquillement, et ce que je crains seulement, c'est qu'il n'arrive pas d'une manière assez inattendue.

— Ma chère nièce, ma pauvre Angélique, je ne veux pas détruire ta confiance et je regrette de ne pas la partager tout à fait; cependant... comme tu le dis, c'est souvent où tout semble perdu, où il paraît n'y avoir plus d'espoir à conserver, que tout change subitement, que le crime est terrassé et que la vertu et le dévouement reçoivent enfin leur légitime récompense.

— N'ayez aucune inquiétude, ma chère tante, je sais comment tout cela finira; mais il y a d'autres personnes qui croient connaître également le dénouement et qui seront trompées!

mais comme j'ai décidé formellement qu'il n'y aurait pas d'autres romans dans ma vie, je veux que celui-ci suive tout doucement son cours.

Le soir arrive; Théodorine a bien recommandé à Angélique de venir la trouver, vers minuit; mais comme Angélique va pour sortir de la chambre, Eudoxie se réveille et demande à sa nièce où elle va. Angélique balbutie d'abord, et cependant explique tant bien que mal à sa tante comment elle va avec Théodorine mettre la dernière main à la robe qu'elle compte porter le lendemain. Une tante un peu moins endormie n'eût pas accepté une pareille raison, mais Angélique parlait encore, que sa tante était déjà retombée dans un sommeil profond.

Minuit venait de sonner, lorsque Henry fut réveillé par plusieurs coups sur les vitres de

sa fenêtre ; il ouvrit les yeux, et à la clarté de sa veilleuse, il aperçut une grande figure blanche qui s'agitait derrière sa fenêtre. A l'aspect du fantôme, un frisson parcourut tout son corps, et ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Cependant il se leva sur son séant, et rappelant ses sens et se réveillant tout à fait, il vit distinctement la grande figure blanche devant sa fenêtre. Il sauta hors de son lit et l'ouvrit précipitamment. Le fantôme n'y était plus ; il le revit à quelques pas sous les arbres. Il fut sur le point d'appeler Octave, mais il se rappela qu'il avait quelque raison de lui attribuer les mystifications de la nuit précédente, et que ce serait lui faire trop beau jeu que de le rendre témoin et confident du succès de cette nouvelle facétie. Il prit le parti de descendre sans bruit au jardin, de s'assurer si ses sens

ne le trompaient pas, ou, si on avait prétendu se jouer de lui, de faire une peur convenable à la personne qui avait assez bien joué son rôle pour l'effrayer dans le premier moment de son réveil. Arrivé au jardin, il aperçut un spectre qui semblait attendre son arrivée pour s'enfoncer dans l'épaisseur des arbres. Henry se mit bravement à sa poursuite ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que le fantôme se rendait parfois invisible, car lorsqu'il se croyait près de l'atteindre, il le perdait de vue tout à coup, et ensuite, au frôlement du feuillage, il se retournait et le revoyait derrière lui dans l'endroit même où il avait passé. La nuit, le silence, l'impression des bois, ces disparitions qu'il ne pouvait s'expliquer, finirent par persuader à de Horrberg que tout cela n'était pas aussi naturel et aussi plaisant qu'il l'avait imaginé d'a-

bord, et il se mit à poursuivre le fantôme avec une nouvelle ardeur. Encore une fois il le perdit de vue, mais il entendit marcher dans un sentier voisin de celui qu'il suivait. Il s'arrêta et prêta l'oreille, gêné par le bruit des battements de son cœur. Les pas se firent entendre plus distinctement, et il vit une forme humaine, mais cette fois sans linceul. Il se précipita sur cette apparition ; mais...

DIXIÈME FEUILLETON.

X.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à demain la continuation de *l'Histoire invraisemblable*. Cependant, pour satisfaire à la juste impatience des lecteurs, que nous avons dû abandonner à un moment intéressant, et leur épargner les anxiétés de l'incer-

titude, nous leur dirons seulement que la forme humaine aperçue par Henry de Horrberg arriva au point où se réunissaient les deux sentiers. Henry se précipita sur le fantôme ; mais le fantôme, au lieu de s'enfuir, se précipita de son côté sur Henry, et tous deux s'empoignèrent vigoureusement, se colletèrent et roulèrent sur l'herbe, enlacés comme deux serpents.

ONZIÈME FEUILLETON.

XI.

Nous avons laissé Henry de Horrberg se roulant dans un sentier du bois avec le fantôme, qui s'était au moins autant précipité sur lui, que lui, de Horrberg, s'était précipité sur le fantôme. Après une lutte de quelques secondes, Henry eut l'avantage, et mettant les

deux genoux sur l'estomac de son adversaire, le contraignit à une complète immobilité.

— Tenez-vous tranquille, s'écria-t-il alors, ou je vous jure, par le ciel, que je vous étouffe !

— Puisque c'est toi, Henry, dit le fantôme vaincu d'une voix haletante, ne m'écrase pas tout à fait.

— Oh ! c'est toi, Octave ! dit Henry. Et le débarrassant du poids de ses genoux, il l'aida à se relever en se relevant lui-même.

— Ah ! mon gaillard, dit Henry, je m'étais douté que c'était toi. Mais qu'as-tu fait de ton linceul ?

— Comment, de mon linceul ? répondit Octave ; mais je te demanderai plutôt des nouvelles du tien.

— Allons donc ! tu te moques.

— Je ne me moque pas : c'est au contraire

toi qui mets une extrême obstination dans la plaisanterie.

— Tu cours bien, du reste.

— Mais assez bien, puisque j'ai fini par t'attraper.

— M'attraper! dis donc que c'est moi qui t'ai atteint.

— Mais pas du tout.

— Ah çà! comment as-tu fait pour grimper jusqu'à ma fenêtre?

— Voyons, Henry, nous ne nous entendons pas. C'est de mon lit que je t'ai aperçu gambader avec un drap blanc sur la tête et que je me suis mis à ta poursuite; je me doutais si bien que tu étais pour quelque chose dans l'apparition, que je ne t'ai pas voulu appeler, pensant d'abord que tu n'étais pas dans ta chambre ou que du moins cela te réjouirait

trop de me voir prendre ta fantasmagorie au sérieux.

— Mais ce que tu me racontes là, c'est précisément ce que j'ai éprouvé : j'ai vu le spectre à mes vitres, je n'ai pas voulu t'appeler, précisément pour la même raison qui t'a empêché de cogner à la cloison, et je me suis mis... Mais tiens... voici qui nous mettra d'accord... ce n'était ni toi ni moi.

En effet, à travers les arbres on revoyait alors le fantôme avec son linceul, mais il tenait à la main une torche allumée.

— Voici parbleu notre apparition ! Eh bien, Henry, si tu m'en crois, nous allons en avoir le cœur net ; il y a depuis plusieurs jours quelqu'un qui se moque de nous dans cette maison. Cela même peut cacher des desseins dangereux. Ne perds pas le fantôme de vue,

je toi rejoins dans un instant. Octave courut alors vers la maison aussi fort qu'il put courir, tandis que de Horrberg, sans penser à l'attendre et sans comprendre son intention, se remit à la poursuite du spectre, qui fuyait devant lui par les sentiers tortueux du bois. Il vint un moment où Henry était près de l'atteindre ; le fantôme eut quelque crainte, car il jeta au loin sa torche, qui ne tarda pas à s'éteindre. La lune commençait à se lever ; mais quand la lune se lève aussi tard, c'est qu'elle est déjà en décroissance et qu'elle ne montre plus que la moitié de son disque; aussi ne jetait-elle qu'une faible lueur, de temps en temps interceptée par des nuages blancs qui couraient dans la région moyenne de l'air ; et Henry ne perdait guère de vue le linceul blanc que pour le revoir l'instant d'après. Tout en courant ainsi, le fan-

tôme finit par atteindre la maison du garde qui devait être le théâtre de la scène du lendemain. Là le fantôme s'arrêta et dit d'une voix lamentable :

— Arrête !... si tu fais un pas, je disparais.

Henry, essoufflé, haletant, et d'ailleurs espérant obtenir de bonne grâce une explication qu'il n'espérait plus se faire donner de force, depuis qu'il avait pu se convaincre que le fantôme courait mieux que lui, Henry s'écria :

— Que signifie cette mascarade ? quel est votre but et que prétendez-vous faire ? Si c'est une plaisanterie, elle est trop longue et pourra finir pour vous plus mal que, sans doute, vous ne l'avez supposé en la commençant.

On ne répondit pas.

Le fantôme resta debout, immobile devant Henry. Si Octave était là, pensait Henry, il

nous serait facile de le prendre. Si j'avance, il reprendra la fuite, et décidément il court mieux que moi.

A ce moment Octave se fit entendre dans les broussailles ; il arrivait par un autre côté et s'arrêta sur la lisière du bois, à peu près à la même distance que Henry. La maison du garde était plantée dans une clairière. Mon pauvre fantôme, s'écria-t-il, la farce est jouée. Il faut se démasquer ; je crois que tu cours mieux que nous, mais voici qui court mieux que toi.

Et en prononçant ces paroles, il arma un fusil de chasse qu'il était allé chercher dans la maison, et il tint le fantôme en joue.

— Au nom du ciel, Octave, ne tire pas ! s'écria Henry.

— Pas encore, dit Octave, je ne veux pas surprendre le spectre ou la larve qui nous a si

bien joués ce soir ; mais écoute-moi bien, cher fantôme, si tu fais un pas pour t'enfuir, je te jure ma parole d'honneur que je te tire mes deux coups de fusil, si le premier ne suffit pas pour ralentir ta marche.

Le fantôme resta immobile.

— C'est bien, continua Henry, je vois que tu es susceptible d'entendre mes bons conseils et d'en profiter, je vais donc t'en donner un autre...

Pendant ce temps, Henry s'était approché d'Octave et lui disait à voix basse :

— J'espère que tu ne tireras pas...

— Je ne tirerai, dit tout haut Octave, que si le fantôme le veut absolument ; s'il n'a voulu faire qu'une plaisanterie, il ne voudra pas la payer de sa vie ; mais s'il n'obéit pas à l'ordre que je vais lui donner, c'est qu'il a conçu des

desseins plus dangereux, il faut que ce mystère s'éclaircisse. Fantôme mon ami, écoute bien mes paroles : s'il ne s'agit dans ton fait que d'une plaisanterie, ou peut-être de quelque vol de légumes ou de fruits, je t'ordonne de venir à nous à l'instant et de te démasquer; mais si tu refuses de m'obéir, je te promets, sur ma part du ciel, que je verrai bien si tu es un corps en chair et en os comme nous ou réellement une ombre et une apparition ; ainsi donc, viens à nous, et il ne te sera rien fait.

Le fantôme restait immobile. Octave désarma et arma derechef son fusil, et le bruit de la batterie ne le fit même pas tressaillir ; Octave le coucha en joue, il ne fit pas un mouvement. Cette impassibilité étonna les deux amis. En effet, l'auteur d'une plaisanterie n'eût pas encouru un pareil danger. Quelqu'un de

plus mal intentionné aurait essayé de fuir. L'immobilité que garda le fantôme leur causa une émotion singulière ; ils avaient tous deux montré une suffisante incrédulité à l'égard des apparitions. Les personnes qui, à la lecture, se soucient peu de semblables choses, s'alarmeraient pour moins, si, la nuit, à la campagne, elles faisaient par hasard une rencontre pareille. Ce qui se passait sembla à Octave et à Henry dépasser un tant soit peu les limites, non-seulement de l'ordinaire, mais encore du naturel. Octave même se sentit si mal à son aise qu'il voulut à tout prix sortir de cette situation, et que d'une voix émue à la fois et par la colère et par une surprise mêlée d'appréhension, il s'écria :

— Tant pis pour vous, s'il vous arrive malheur ! C'est vous qui l'aurez voulu. Une fois,

deux fois, trois fois, voulez-vous venir à nous?

Et avant qu'Henry qui se précipita sur lui pût l'arrêter, il appuya le doigt sur la détente du fusil, et le coup partit. Le fantôme tomba, et en même temps un éclat de rire strident se fit entendre derrière eux et comme dans l'air. Ils restèrent tous deux stupéfaits et comme anéantis.

— Qu'as-tu fait, Octave? dit Henry, le premier revenu à lui.

— Eh bien! tant pis! dit Octave; je l'ai averti. Puis ils marchèrent sur la place où le fantôme était tombé. La lune en ce moment sortit des nuages, et ils virent le linceul sur l'herbe. Henry se baissa, pâle et frémissant d'horreur à l'idée qu'il allait ramasser un cadavre; mais quand il eut touché ce qui était à terre, il se releva brusquement; il voulut par-

ler, mais ses dents claquaient de terreur, la voix ne pouvait sortir de sa gorge, il se contenta d'étendre la main vers l'objet de sa terreur pour le montrer à Octave. Octave se baissa à son tour.

Le linceul était vide!

Un nouvel éclat de rire satanique se fit entendre dans les arbres, et tous deux restèrent quelques instants sans trouver une seule parole. Cependant, quand ils revinrent de leur profond étonnement, ils fouillèrent exactement la maison du garde-chasse; mais sans y trouver ni personne ni aucune trace qu'on y fût entré; la porte était fermée en dehors. Ils revinrent au linceul, et le virent criblé de trous, toute la charge de plomb avait porté en plein.

— Écoute, Henry, dit Octave, je ne suis pas superstitieux, je n'ai jusqu'ici jamais ajouté

foi aux contes de revenants plus ou moins terribles qui ont pu m'être racontés, mais je t'avoue qu'il m'est impossible d'expliquer ce qui se passe en ce moment.

— Pour moi, reprit Henry, je n'ai jamais redouté les apparitions, sans cependant pour cela nier tout à fait qu'elles fussent possibles; nous sommes dans la vie ordinaire entourés de miracles plus grands que ne le serait l'apparition d'un mort; la création d'un être est un plus grand prodige que sa résurrection; l'habitude seule nous rend insensibles à la première. Je dirai comme toi, je ne vois dans les conditions humaines et ordinaires aucune explication des choses dont nous venons d'être les témoins.

Ils retournèrent encore le drap blanc dans tous les sens, ils allèrent jusqu'à frapper la

terre du pied pour voir s'il n'y avait pas quelque trappe cachée en cet endroit, mais la terre y était dure et recouverte d'un gazon épais comme dans le reste de la clairière, et elle ne rendait, sous les pieds qui la frappaient, qu'un son sourd et mat. Ils prirent le parti de regagner la maison et leurs chambres ; mais le bruit de leurs pas, le mouvement d'un oiseau effrayé par leur passage, qui quittait la branche où il s'était endormi, les faisaient frissonner involontairement. Octave se sentit arrêté par son habit, et quoiqu'il s'apercût bien vite que c'était par une ronce, son cœur, pendant quelque temps, continua à battre plus fort que de coutume. Arrivés au château, ils se retournèrent et plongèrent leurs regards dans le bois qu'ils venaient de quitter, puis ils se décidèrent à remonter se coucher, sans être bien sûrs

de trouver le sommeil dans leur lit. Octave leva les yeux sur la maison, et, la bouche entr'ouverte, respirant à peine, incapable de prononcer une parole, il saisit Henry par le bras, le serrant au point de lui faire mal; il lui montra de l'autre main, à sa fenêtre ouverte... dans sa chambre... le fantôme!... encore vêtu de son blanc linceul!...

Le trouble de Henry ne fut pas moindre que celui de son compagnon. Octave arma le second coup de son fusil; mais tout était disparu. Ils se hâtèrent de remonter l'escalier, et ce n'est pas sans avoir le cœur un peu serré qu'ils ouvrirent la chambre de Henry, où celui-ci voulut absolument entrer le premier. Elle était vide!... mais la fenêtre était ouverte, et il se rappelait parfaitement l'avoir fermée avant de descendre au jardin. Ils restèrent

quelque temps à s'entretenir de cette bizarre apparition, sans en pouvoir trouver une explication, même à moitié plausible. Ils n'avaient sommeil ni l'un ni l'autre, Octave proposa de faire du punch ; à force de fureter dans la maison, ils finirent par trouver les ingrédients nécessaires. Le jour, qui vient de bonne heure en cette saison, les trouva fatigués et un peu pâles ; ils convinrent de ne parler à personne, pas même à M. de Riessain, de ce qu'ils avaient vu. S'ils étaient les jouets d'une plaisanterie, et plusieurs circonstances les empêchaient de donner cette interprétation à leur aventure, ils se vengeraient en ne se plaignant pas et en ne parlant de rien. S'il y avait au contraire quelque chose de surnaturel, ce silence leur ferait éviter les moqueries des gens qui, entendant ce récit au soleil, se poseraient en

braves et en incrédules, et qui peut-être, s'ils avaient été à leur place, et à la clarté de la lune, se seraient bien donné de garde de pousser l'aventure aussi loin qu'eux, et se seraient contentés de se cacher la tête sous la couverture.

DOUZIÈME FEUILLETON.

XI.

Histoire de l'éventail de la tante Eudoxie.

C'est ici que, après de mûres réflexions, j'ai décidé de vous raconter l'histoire de l'éventail de la tante Eudoxie.

Si je n'ai pas transcrit cette histoire pendant que la tante Eudoxie la racontait au traversin d'Angélique, c'est qu'il nous répugne extrême-

ment d'induire en erreur des lecteurs honnêtes qui se confient à notre bonne foi. La tante Eudoxie, sans que nous prétendions l'accuser de mensonge, ne raconta pas cependant les faits avec une suffisante exactitude au traversin de sa nièce, parce qu'elle-même ne les avait jamais bien connus. L'histoire dont elle entretint cet honnête traversin était l'histoire de ce qu'elle avait cru et non pas l'histoire de ce qui était arrivé. D'autre part, il eût été désobligeant pour ce personnage d'accompagner son récit de notes explicatives et le plus souvent de contradictions. Ces considérations nous ont déterminé à raconter les choses nous-même, sans ornement de style, sans périphrases, mais avec toute la naïveté du plus candide historien.

M. de Briquesolles était amoureux d'une femme de la société de la tante Eudoxie ; cette

femme, appelée madame Dorner, avait un mari extrêmement jaloux. Il fallait endormir la vigilance une fois pour toutes. Madame Dorner voulut que M. de Briquesolles s'établît en amoureux déclaré de quelque autre femme, et après avoir passé en revue toute sa société, après avoir rejeté presque toutes les femmes et avoir refusé de leur confier un rôle aussi dangereux, elle finit par choisir Eudoxie, comme la moins capable d'induire M. de Briquesolles en sérieuse infidélité. Il est probable que si Eudoxie avait connu les causes qui lui méritaient les attentions de M. de Briquesolles et surtout ce qui lui valait le choix de madame Dorner, elle aurait été beaucoup moins flattée qu'elle ne le fut de se voir pour adorateur assidu et déclaré un des hommes les plus élégants et les plus recherchés de la société. Elle n'avait pas cepen-

dant été sans remarquer qu'il s'était visiblement occupé de madame Dorner, et elle lui en fit des reproches ; mais M. de Briquesolles, après s'en être défendu, finit par lui persuader que ce n'avait été qu'un moyen de s'approcher d'elle sans éveiller les soupçons. Le goût de M. de Briquesolles fut critiqué, mais à la faveur de ce change donné à l'opinion, personne ne soupçonna son amour pour madame Dorner. Toutefois de nouvelles difficultés vinrent gêner le bonheur des deux amants.

M. Dorner, soit qu'il se fût aperçu de l'échange de quelques regards, soit qu'il eût reçu quelque charitable avertissement, ne cacha pas à sa femme ses soupçons *offensants*, comme elle lui répondit, et accompagna cette manifestation de tout le cortége de mauvaise humeur, de scènes et de bouderies qui sont pour les

Othello bourgeois, la monnaie du poignard du terrible More de Venise. On pensa à recourir à de nouvelles mesures de prudence. On évita de se parler, de se regarder même; on renonça à toute correspondance par écrit. Mais comme les deux amants avaient reconnu qu'ils ne pouvaient plus désormais vivre sans se voir, on chercha des expédients pour convenir des rendez-vous, sans que le jaloux le plus soupçonneux pût seulement supposer la moindre correspondance. On convint de se servir pour cet effet de mademoiselle Eudoxie, et voici comment on s'en servit.

M. de Briquesolles occupait auprès du ministre des fonctions importantes qui ne lui laissaient que peu de liberté. Aussi était-ce lui qui d'ordinaire fixait les rendez-vous, qui étaient à une petite maison qu'il possédait en dehors

de la ville. A chaque rendez-vous on convenait du signal que donnerait Eudoxie pour en annoncer un autre. Et c'était M. de Briquesolles qui usait de l'influence qu'il avait acquise sur le cœur de la malheureuse pour la faire agir conformément à ses désirs. Ainsi, un jour on convenait que l'on se réunirait à la petite maison, le lendemain de la soirée où mademoiselle Eudoxie aurait paru avec des roses jaunes dans les cheveux. M. de Briquesolles n'avait qu'à lui faire présent d'une guirlande de ces fleurs en manifestant le désir de les voir dans ses cheveux. Une autre fois il était dit que le signal serait donné par mademoiselle Eudoxie vêtue d'une magnifique robe rose qu'elle ne mettait que dans les grandes occasions. Par une malheureuse fatalité, Eudoxie s'avise de trouver la soirée de ce jour-là une assez grande occa-

sion et tout à fait digne qu'elle arborât la fameuse robe rose. Or, M. de Briquesolles n'avait pu réussir à se rendre libre pour le lendemain, il lui était même impossible d'assister à la soirée où mademoiselle Eudoxie devait porter les nouvelles du lendemain à sa rivale inconnue. Le hasard fit cependant qu'il entra chez Eudoxie au moment où elle allait partir pour le bal. Il fut effrayé de voir la robe rose. Cette robe rose pouvait amener les conséquences les plus fâcheuses. Madame Dorner se transporterait à la petite maison et n'y rencontrerait personne. M. de Briquesolles décida qu'Eudoxie n'irait pas au bal avec sa robe rose. Il feignit une véhémente indignation, puis un abattement profond. Eh quoi! cette robe qui lui seyait si bien! cette robe qui relevait avec tant d'avantage la noblesse de sa taille et la

grâce de son maintien! cette robe qu'elle n'avait pas mise depuis si longtemps! elle prenait pour la faire reparaître précisément le jour où elle savait que les devoirs de la charge de M. de Briquesolles ne lui permettaient pas de la rencontrer dans le monde. Certes, disait-il, il ne s'attendait pas à ce prix de sa *flamme constante,* il ne croyait pas que *tant d'amour* fût méprisé à ce point; il gémit, il pria, il menaça; il fit tant qu'Eudoxie se déshabilla et se rhabilla et que la robe rose ne parut pas au bal, où elle aurait faussement et dangereusement annoncé à madame Dorner une entrevue qui ne pouvait pas avoir lieu.

A chaque instant c'étaient de nouveaux caprices ou de nouveaux présents de M. de Briquesolles.

Un soir entre autres, madame Dorner,

placée au théâtre dans une loge en face d'Eudoxie, attendait avec anxiété un signal convenu. Si Eudoxie avait son éventail d'ivoire, elle verrait le lendemain M. de Briquesolles qui lui expliquerait les causes d'une absence de quelques jours dont elle avait été horriblement inquiétée. M. de Briquesolles avait vu Eudoxie sortir avec son éventail qu'il lui avait fait prendre en lui parlant de la grâce avec laquelle elle le portait. Il était donc parfaitement tranquille et ne doutait pas un moment qu'Eudoxie ne passât fidèlement sa soirée à jouer de l'éventail. La représentation allait finir lorsqu'il entra au théâtre, en véritable amoureux, dans l'espoir de voir un instant de loin madame Dorner; mais que devint-il lorsqu'après avoir remarqué sur son visage des signes évidents de tristesse, il s'avisa d'examiner Eudoxie, et il

s'aperçut qu'elle n'avait pas d'éventail. Il entra dans sa loge et ne tarda pas à apprendre que l'éventail était perdu, qu'on pensait l'avoir laissé tomber en descendant de voiture. Il comprend tout, il s'élance hors de la loge et hors du théâtre; il court comme un fou, il cherche un marchand d'éventails; il trouve une boutique, il entre, il prend un éventail d'ivoire, mais au moment où il cherche sa bourse, il s'aperçoit qu'il n'a pas d'argent, que sa bourse est perdue ou volée; il tire sa montre de son gousset et la donne à la marchande et s'enfuit; il rentre au théâtre, et pour ne pas cependant effaroucher les personnes qui entourent Eudoxie, il se baisse, fait semblant de trouver l'éventail à ses pieds, le ramasse et le *rend* à Eudoxie en lui disant : Mademoiselle, voici votre éventail que vous avez laissé tom-

ber. Eudoxie, étonnée, confuse, prend l'éventail et y trouve quelques mots insignifiants, tracés au crayon, qu'elle traduit par les expressions un peu timides et voilées du plus tendre amour. C'est l'éventail en question.

A quelque temps de là, la mère d'Eudoxie eut des soupçons de l'intelligence qui existait entre M. de Briquesolles et madame Dorner; elle parla, elle mit la malheureuse femme dans les plus horribles transes; mais M. de Briquesolles se fit surprendre par elle aux genoux d'Eudoxie, ce qui la fit changer d'opinion et lui fit voir qu'elle s'était lourdement trompée en supposant M. de Briquesolles amoureux de madame Dorner; mais cela ne pouvait se passer ainsi; on parla d'épouser. M. de Briquesolles ne pouvait reculer à cause de la famille, mais il profita d'une occasion insignifiante

pour se montrer terriblement jaloux, et pour dire à la perfide un adieu éternel. En ce moment M. Dorner partit pour un voyage pendant lequel il emmena sa femme avec lui. M. de Briquesolles resta assez triste de cette séparation, et fit, pour se distraire, un voyage d'un autre côté. Pour Eudoxie, elle resta avec la pensée que si M. de Briquesolles l'avait moins aimée, elle aurait été sa femme. Elle n'attribua jamais son éloignement qu'à une aveugle jalousie qui n'était, après tout, que le fruit de l'excès de l'amour qu'elle lui avait inspiré. Plus tard, elle le revit dans le monde, mais elle ne fut pas, pour cela, désabusée.

Voilà quelle est l'histoire de l'éventail de la tante Eudoxie.

TREIZIÈME FEUILLETON.

XIII.

Théodorine avait eu peur plus d'une fois en jouant son rôle de fantôme, non pas d'être atteinte par Henry et par Octave, qu'elle avait vus tout d'abord ne pas pouvoir lutter avec elle à la course, mais du rôle même qu'elle jouait, de son linceul et d'elle-même. Néanmoins elle avait surmonté ses terreurs et s'était très-bien

tirée d'affaire. Angélique n'avait pu surmonter cette impression, et n'avait assisté qu'au commencement de la scène, lorsque Théodorine, élevant le linceul au moyen d'un bâton, l'avait appliqué contre les vitres de la fenêtre du baron de Horrberg; mais quand Henry descendit de sa chambre et quand Théodorine passa du jardin dans le bois, elle renonça à la suivre et remonta à son appartement, où elle rentra à pas si légers que la tante Eudoxie ne se réveilla pas. Théodorine s'était d'abord enfuie en se montrant de moments à autres jusqu'à la maison du garde, où elle avait caché sa torche; puis elle était revenue se faire voir derechef aux deux amis. Quand elle était revenue à la maison du garde, après avoir adressé quelques paroles à de Horrberg, elle avait piqué en terre le bâton avec lequel elle se grandissait en soutenant le linceul, et s'était échappée dans l'ombre, presque en rampant, grâce aux vêtements noirs dont elle était vêtue. Elle était

derrière Henry et Octave lorsque celui-ci tira un coup de fusil sur le drap qu'il cribla de chevrotines. Elle se hâta de retourner au château, où, s'équipant derechef en fantôme, elle attendit à la fenêtre de Henry le retour des deux chevaliers un peu ébranlés dans leur témérité.

Quand elle les avait vus se précipiter pour entrer dans la maison, elle n'avait pas eu besoin de se presser beaucoup, vu le peu de chemin qu'elle avait à faire, pour sortir de la chambre, s'échapper par les corridors, qui lui étaient bien connus, et s'aller réfugier dans sa chambre et dans son lit, où, malgré les émotions qu'elle avait ressenties, la fatigue de la course ne tarda pas à l'endormir profondément.

La matinée fut assez pacifique, sauf quelques petits incidents qui ne furent remarqués qu'à cause de leur multiplicité et de l'obstination que semblaient mettre les choses les plus indifférentes à aller de travers depuis deux ou

trois jours. Les mets du déjeuner étaient épicés au point qu'on pouvait à peine les manger. Le café était une espèce de tisane sans goût et sans couleur. Tandis que M. de Riessain maugréait, les deux jeunes gens, chaque fois qu'ils se trouvaient seuls, ne pouvaient s'empêcher de s'entretenir des événements de la nuit précédente et des conjectures qui leur venaient à ce sujet.

— Au moins, disait Octave, notre roman ne finira pas sans un fantôme.

D'un autre côté, la tante Eudoxie crut devoir faire à sa nièce un long discours pour l'encourager dans le douloureux sacrifice qu'elle allait subir. Mais Angélique n'acceptait aucune consolation ; elle était sans inquiétude, disait-elle à sa tante ; le dénoûment approchait ; mais elle ne doutait pas un moment qu'il ne dût être heureux. Il est vrai qu'elle ne sait pas comment il pourra se faire qu'elle n'épouse pas d'Hervilly, mais elle sait qu'elle ne l'épousera

pas, et, avec cette conviction, elle n'est pas fâchée d'avoir à espérer de l'imprévu dans les détails et dans les moyens que le destin emploiera pour récompenser son dévouement et l'unir à celui qu'elle aime. Iphigénie fut enlevée au moment où Calchas lui plongeait le couteau sacré dans le sein et fut remplacée par une biche. Qui sait si d'Hervilly n'épousera pas la tante Eudoxie? La tante Eudoxie, sans le dire tout à fait, laisse soupçonner qu'elle ne reculerait pas devant cet acte de dévouement, pour arracher sa nièce à un hymen que son cœur n'avoue pas. Théodorine a trouvé le moment de raconter à sa maîtresse les détails de l'apparition de la nuit, et avoue que le fantôme est de tous celui qui a eu le plus de peur. Bientôt elle revient officiellement envoyée par le châtelain : Octave veut qu'Angélique puisse juger de sa bonne foi, de son exactitude à remplir ses promesses et de sa confiance dans celles de sa belle prisonnière. On va briser les fers du

baron de Horrberg, et ces dames pourront, à travers une persienne, le voir sortir du château. En effet, un cheval tenu à la main par un palefrenier hennit et piaffe dans la cour. Bientôt Henry de Horrberg paraît à son tour. On lui a rendu son épée. Il s'arrête au milieu de la cour, et, se tournant du côté de la maison, où il ne peut cependant voir d'Hervilly, Angélique et Eudoxie, placés à une fenêtre derrière une jalousie baissée, il s'écrie :

— Octave d'Hervilly, je proteste contre votre conduite infâme et déloyale, je n'accepte la liberté que pour m'occuper d'une liberté plus chère et plus précieuse. Et vous, chère et noble Angélique, si ma voix ne peut parvenir jusqu'à vous, car je ne sais où le farouche propriétaire de ce château vous tient renfermée, recevez mon serment de ne prendre de repos ni jour ni nuit, que je ne vous aie délivrée de cette odieuse captivité !

Il dit, et s'élança sur son cheval avec tant

de grâce et de légèreté qu'Angélique fut presque convaincue que c'était malgré lui, qu'il jouait un rôle dans cette comédie. D'ailleurs il avait un si grand air et une si bonne mine que ses torts, quels qu'ils fussent, en auraient été considérablement atténués. Il jeta une bourse au palefrenier qui tenait son cheval, puis il s'écria encore : Angélique, à toujours ! Octave d'Hervilly, à bientôt ! Il jeta son gant au milieu de la cour en signe de défi, et lançant son cheval au galop, il sortit du château et s'éloigna rapidement.

On referma soigneusement les lourdes portes derrière lui. La tante Eudoxie, s'attendant à un évanouissement de sa nièce, s'apprêtait à lui prodiguer les plus touchants secours, mais en jetant les yeux sur elle, au lieu de la voir pâlir, elle vit au contraire un sourire ironique passer sur ses lèvres.

D'Hervilly se fit apporter le gant du baron de Horrberg, et dit : Insensé, si tu veux cou-

rir au-devant de ton destin, tu n'as qu'à te représenter sous les murs de ce château; ce bras saura châtier ton outrecuidance et punir tes fanfaronnes menaces!

Puis il baisa la main d'Angélique et se retira en disant : Charmante Angélique, je vais tout préparer pour mon bonheur.

— Ah! ma nièce, ma nièce, dit Eudoxie, tu demandais un dénoûment imprévu : tu peux te flatter d'être servie à souhait, si nous devons être délivrées et si tu dois jamais être appelée baronne de Horrberg; n'as-tu pas frémi comme moi en entendant se refermer ces portes massives!

— Je vous assure, ma tante, qu'elles ne résisteront pas à la valeur de mon chevalier.

— Dieu le veuille, ma nièce, mais elles paraissent bien solides. Et quand je pense que c'est dans quelques heures que tu dois prononcer un fatal serment et serrer des nœuds indissolubles...

— Femme de peu de foi, s'écria Angélique, vous êtes faite pour ramper dans la vie ordinaire et prosaïque, soigner de nombreux enfants et écumer votre pot-au-feu, vous qui ne pouvez comprendre ma noble confiance dans la valeur de celui auquel j'ai donné mon âme et dans la puissance invincible du véritable amour! Je serais au centre de la terre, que j'attendrais tranquillement que mon chevalier y pénétrât et vînt m'en délivrer. Non, ma tante, non, vous n'êtes pas née pour vivre dans le beau pays des romans; vous êtes une honnête bourgeoise qui avez lu par hasard quelques livres qui vous ont intéressée, mais qui avez dû vous arrêter et faire une marque à la page quand arrivait l'heure de dîner ou l'heure de dormir. Allez, ma tante, allez; restez ornée de toutes les vertus domestiques, et bornez votre ambition à bien faire une reprise et à confectionner les confitures de groseilles.

La tante Eudoxie fut plus humiliée que je ne

le saurais dire de l'amertume de ces reproches et de l'indignation de sa nièce ; dans sa réponse même, elle se laissa aller à des confidences et à des révélations jusqu'alors profondément enfouies dans sa mémoire et dans son cœur, pour prouver à Angélique qu'elle n'était pas si raisonnable à beaucoup près qu'il plaisait à sa nièce de le supposer et de le dire. Et à cet effet, elle raconta un certain nombre d'extravagantes aventures, de démarches hasardées, d'imprudences plus ou moins heureuses dont elle ne s'était jamais vantée jusqu'alors. Néanmoins, tout en se défendant avec violence des vertus domestiques qu'on lui attribuait, elle se sentait humiliée de la noble confiance d'Angélique et se sentait inférieure à sa nièce ; car elle était loin encore d'oser avouer toutes les lâches concessions que l'ennui de la captivité et la mauvaise qualité du café à la crème l'avaient amenée à faire à la vie réelle et positive, et à la prose des choses vulgaires. Elle s'était déjà de-

mandé à elle-même si en effet Angélique serait bien malheureuse d'être la femme d'Octave d'Hervilly, dont les torts pouvaient à la rigueur avoir pour excuse une passion violente et invincible.

Si le sacrifice d'Angélique devait se consommer, elle n'épouserait pas pour cela, comme la plupart des héroïnes de leur connaissance en étaient menacées, ou un nain ridicule, ou un géant difforme. Octave d'Hervilly était un fort aimable cavalier, et le sacrifice, bien amoindri par cette circonstance, ne serait-il pas payé d'abord par la pensée d'avoir restitué la liberté et peut-être sauvé la vie au baron de Horrberg, ensuite par la joie d'être rendue aux embrassements et à la tendresse du meilleur des pères et d'avoir du café à la crème passable? Je ne cacherai même pas que des pensées plus étranges encore surgissaient sourdement dans l'esprit de la tante, pensées que les étranges discours tenus par Angélique à Octave ne de-

vaient pas faire trop rigoureusement repousser à sa tante ; les serments arrachés par la force, un engagement qu'on ne saurait appeler volontaire, étaient-ils un véritable engagement? étaient-ils des serments sacrés et acceptés par le ciel? De Horrberg vivait, et sa vengeance à l'égard de d'Hervilly, pour être moins sanglante que celle dont il l'avait menacé en sortant du château, pouvait n'être pas moins sûre, pas moins cruelle pour le ravisseur d'Angélique, et en même temps plus agréable au baron de Horrberg et à celle qui ne se serait donnée à son rival que pour le sauver.

Si je trahis ces pensées secrètes de la tante Eudoxie, je prie les lecteurs de ne pas croire que je leur donne la moindre approbation ; loin de là, j'ai pour but, en les révélant, de démontrer jusqu'où les idées engendrées dans les cervelles faibles par la lecture des romans peuvent pousser même les tantes, de tout temps destinées avec privilége à ennuyer les

nièces et les neveux de tous les lieux communs de la morale la plus austère et la plus rebattue. Par moments, la tante Eudoxie ne pouvait attribuer qu'à des idées semblables à celles qu'elle n'eût exprimées pour rien au monde, le calme ou plutôt même la satisfaction qui régnait sur les traits d'Angélique, à mesure qu'on approchait du moment redoutable où elle devait engager sa foi à son ravisseur.

Pendant ce temps, Théodorine se vengeait par mille espièglerie du chagrin que l'on avait fait à sa maîtresse et des boucles d'oreilles qu'on avait données à Adrienne. Quand vint le moment du dîner, M. de Riessain ne fut pas médiocrement surpris de voir de rares et belles gravûres remplacées dans les cadres de la salle à manger par autant d'exemplaires de la complainte de *Pyrame et Thisbé* qu'il y avait de cadres appendus aux murs. Jamais plus infernale cuisine ne fut, du reste, servie à des humains, ce qui avait, aux yeux de Théodorine, l'avan-

tage inappréciable de faire réprimander Adrienne. Le sel et le poivre jetés par poignées dans un potage, une salade assaisonnée avec de l'huile à quinquet, un poulet qui, lorsqu'on le découpa, fut trouvé renfermer dans sa carcasse toutes les plumes qu'il portait autrefois sur le corps, firent demander de sévères explications à la malheureuse Adrienne, qui n'en put trouver d'autre que celle-ci, à savoir : qu'il fallait que la maison fût enchantée, ou plutôt ensorcelée, ce que M. de Riessain et surtout M. d'Hervilly, n'osèrent pas nier tout à fait.

— Allons, allons, dit M. de Riessain, tout cela sera fini dans quelques heures. Il y a des moments où je suis comme Henry : je voudrais demander pardon à ma fille, ne pas la tourmenter davantage et l'embrasser, ce qu'il y a déjà bien longtemps que je n'ai pu faire. Mon Dieu! quel tabac est-ce là? s'écria M. de Riessain en jetant loin de lui sa tabatière.

En effet, c'était du café en poudre qu'on avait substitué à son tabac. Il appela Théodorine et lui demanda une autre tabatière qu'elle fit longtemps attendre et qu'il finit par aller chercher lui-même sur la cheminée de la chambre où il l'avait déposée; mais il lui fut impossible de l'ouvrir, parce qu'on l'avait fermée après en avoir enduit les bords de colle-forte. Théodorine, pendant ce temps, habillait Angélique et la tante Eudoxie. Tout le monde attendait avec impatience l'heure indiquée pour la cérémonie. Enfin l'horloge du château sonna minuit. Les dames descendirent au salon. D'Hervilly les attendait.

— Charmante Angélique, dit-il...

— Je sais, monsieur, ce que vous allez me dire : « Charmante Angélique, j'ai tenu ma promesse; d'Horrberg est libre; j'attends maintenant l'accomplissement de la vôtre, qui doit me rendre le plus heureux des hommes, » ou « qui doit mettre le comble aux vœux de l'a-

mour le plus tendre, etc., etc. » Passons donc ces phrases, que je sais par cœur, monsieur. Où faut-il vous suivre?

— Permettez-moi, cruelle Angélique, de vous guider vers un bâtiment un peu ruiné, il est vrai, mais qui ayant autrefois servi de chapelle, m'a paru devoir être préféré pour la cérémonie qui doit...

— Je sais encore cette phrase-là, M. d'Hervilly.

— C'est que vous me rendez enfin justice et que vous avez fini par reconnaître la vérité de mes sentiments.

— Je n'ai reconnu jusqu'ici que des phrases, monsieur, qui traînent dans les plus mauvais romans.

Tout en échangeant ces paroles, on avait continué à marcher, et on était arrivé à la maison du garde. M. d'Hervilly l'ouvrit et offrit la main aux dames pour gravir un escalier

rustique qui conduisait à une sorte de kiosque qui en formait l'étage supérieur.

— Ah! ma nièce! dit tout bas Eudoxie, il est bien temps qu'il arrive quelque chose.

— Pas encore, ma tante, répondit Angélique également à voix basse; ma situation n'est pas encore suffisamment désespérée; je saurais vraiment le plus mauvais gré à M. de Horrberg de me venir aussitôt arracher à mon tyran.

Arrivé en haut de l'escalier, d'Hervilly demanda à un homme qui le suivait et portait des flambeaux où était le père Anselme. Le père Anselme! dit Angélique; c'est je pense l'ermite que j'ai vu dans le souterrain.

— C'est lui-même, charmante Angélique, vous avez désiré...

— Oui, M. d'Hervilly, cet ermite me plaît infiniment, je n'en ai jamais vu auquel je fusse plus disposée à donner le doux nom de père.

L'homme auquel Octave avait demandé des nouvelles du père Anselme répondit qu'il avait

déjà attendu quelque temps dans la maison du garde, qu'il s'était absenté pour quelques instants et ne tarderait pas à paraître. La vérité est que le père Anselme, après des efforts opiniâtres et cependant infructueux, quoi qu'en dise le poète, était retourné au château pour trouver quelque moyen d'avoir sa tabatière, dont il était privé depuis le dîner, sans compter que la dernière prise qu'il avait respirée était du café. Un bruit de pas traînants annonça son approche; mais, comme il allait monter, on entendit par trois fois retentir le son du cor à la porte du château.

QUATORZIÈME FEUILLETON.

XIII.

— Ah ! dit la tante Eudoxie, en entendant les sons du cor.

— C'est trop tôt, dit Angélique.

— Qu'est-ce à dire ? s'écria d'Hervilly avec l'air du monde le plus étonné.

— M. d'Hervilly, dit Angélique, je puis vous dire ce qui se passe : c'est le baron de Horrberg qui vient assiéger votre château.

— Par le ciel, mademoiselle, ce serait là une entreprise un peu bien téméraire et qui obtiendrait peu de succès, à moins que le but du baron ne soit de se faire enfermer cette fois et pour toujours dans un souterrain de six pieds de long!

— Trève de vaines menaces, monsieur d'Hervilly; il vient presque toujours un moment où le ciel venge l'innocence et punit le crime; généralement, à la fin du cinquième volume. Ce moment est arrivé. Les portes de votre château, quelque épaisses qu'elles soient, ne résisteront pas à la hache du baron de Horrberg, j'en suis convaincue, et bientôt nous le verrons paraître lui-même. Les sons de son cor ont eu pour but de sommer la citadelle de se rendre et de lui ouvrir ses portes.

— On a dû lui répondre convenablement. Tenez, entendez-vous les coups de fusil?

— Eh quoi, sire d'Hervilly, vous ne courez pas protéger vos remparts? Vous restez avec

de faibles femmes loin des coups et du danger?

— Je vous remercie, mademoiselle, de cet intérêt avec autant de sincérité que vous me l'exprimez; mais il n'y a aucun danger qui réclame ma présence. Depuis qu'il a quitté mes souterrains, le baron n'a pu rassembler assez d'hommes pour espérer prendre de force mon château, à moins qu'il ne soit devenu tout à fait insensé.

— Pensez-vous qu'il le fût déjà un peu auparavant, M. d'Hervilly?

— Je crois, charmante Angélique, et ma propre expérience me le prouve, qu'il est bien difficile de rester exposé quelque temps au feu de vos beaux yeux sans perdre un peu la tête. Mais le bruit se rapproche ; permettez-moi de vous quitter un moment...

— Allez, allez, monsieur; mais vos efforts ne pourront empêcher l'accomplissement de l'arrêt du destin. Avez-vous lu l'*Arrêt du destin*? c'est un roman allemand d'un grand

intérêt. L'héroïne s'appelle Rosaure...

Mais Octave n'écouta pas la question d'Angélique.

On entendait au loin des bruits étranges et confus d'armes et de voix. La tante Eudoxie était à moitié morte de peur. Mon Dieu! disait-elle, que va-t-il advenir de tout ceci?

— Il va advenir de tout ceci, ma chère tante, reprit Angélique, que le baron de Horrberg, vainqueur de l'odieux d'Hervilly, va nous rendre à la liberté.

— Plaise au ciel, ma nièce, qu'il en soit ainsi!

— Le ciel a décidé la chose, ma tante ; il n'y a pas le moindre doute sur le résultat que je vous annonce; vous pouvez juger de ma confiance par mon calme, à moi qui suis le gage et le prix de la victoire.

— Et de Horrberg sera récompensé par le don de ta main... si...

— Il n'y a pas de si... ma tante ; les choses

vont se passer précisément comme je viens de vous le dire ; mais pour ce qui est de ma main, « accordée à M. de Horrberg, » c'est une autre affaire et sur laquelle je me propose et me réserve de réfléchir un peu mûrement.

— Eh quoi, ma nièce, ne l'aimes-tu donc pas ?

— M. de Horrberg me plaît ; ma tête et mon cœur plaident pour lui un peu plus que je ne le voudrais peut-être ; mais il aura à me donner quelques explications. — Théodorine, va donc voir un peu ce qui se passe... Je pense que tu ne crains pas les dangers de cet aspect épouvantable et de ce terrible combat.

— Je suis aussi brave que vous, mademoiselle, et je pense que mon courage a la même source que le vôtre.

A ces mots, elle s'enfonça dans l'épaisseur des arbres, mais elle ne tarda pas à revenir sur ses pas. Voici M. d'Hervilly qui arrive vers nous en courant, le sabre à la main. En effet,

quelques instants après, d'Hervilly se précipita au pied de la maison du garde, en disant : Suivez-moi, mesdames, que je vous mette en sûreté. De Horrberg est maître du château, descendez vite et suivez mes pas.

— Pourquoi faire, monsieur d'Hervilly? demanda Angélique. Nous aurions beau vous suivre, M. de Horrberg nous atteindrait toujours et renouvellerait avec vous le fameux combat au sabre du souterrain.

D'Hervilly resta quelques instants stupéfait : ou Angélique se moquait de lui depuis le commencement de la soirée, ou elle avait dans les romans et dans leurs péripéties les plus ordinaires une croyance bien prodigieuse. Cependant il n'hésita pas à jouer son rôle jusqu'au bout. Descendez, mesdames, s'écria-t-il ; suivez-moi de bonne grâce, ou j'emploierai s'il le faut la violence pour vous arracher de ces lieux qui ne présentent plus de sécurité pour vous.

Et il mit le pied sur la première marche de l'escalier ; mais à ce moment, Henry de Horrberg, tenant une torche d'une main et un sabre de l'autre, sortait du fourré et arrivait à la clairière.

—Arrête ! s'écria-t-il, arrête, farouche d'Hervilly ! Tu vas recevoir ici le prix dû à tes crimes et à tes trahisons. Et vous, belle Angélique, secourez-moi de vos vœux dans ce combat !

La tante Eudoxie commença, malgré les assurances ironiques de sa nièce, à prendre peur pour tout de bon. Elle descendit rapidement l'escalier et s'enfuit à travers les arbres du côté du château, malgré les cris d'Angélique, qui lui disait de rester, qu'il n'y avait pas de danger. Angélique, voyant que la tante Eudoxie continuait sa course, envoya Théodorine pour la rassurer et la ramener auprès d'elle. Pendant ce temps Octave était venu se camper en garde devant son rival. Henry avait jeté par terre, où elle achevait de brûler, sa torche

qui l'embarrassait, et d'ailleurs avait joué son rôle et produit son effet. Alors s'engagea entre les deux adversaires le combat connu dans les théâtres de mélodrames sous le nom de combat des quatre coups, exécuté d'une vigoureuse et terrible manière. Mais pour Angélique, qui connaissait d'avance le plan de la scène dans tous ses détails, c'était un spectacle tellement grotesque qu'elle finit par se laisser aller à de violents éclats de rire.

— Courage, braves chevaliers! disait-elle dans les intervalles où ses accès de gaieté lui permettaient de parler. Courage! mais ne vous frappez pas sur les doigts.

Octave et Henry étaient si occupés de mettre de la précision dans leur combat, qui d'ailleurs ne laissait pas de faire passablement de bruit, qu'ils n'entendaient pas les sarcasmes de la belle qui en était l'objet.

Pendant ce temps, la tante, qui avait roulé sur le gazon, avait rencontré par hasard la

mèche destinée à conduire le feu jusqu'au pavillon dont l'incendie devait faire l'illumination finale et le bouquet de la fête. Le feu gagna lentement en suivant la mèche et s'introduisit dans l'amas de copeaux, de menu bois et d'autres matières inflammables qu'on avait réunis dans l'étage inférieur de la maison du garde. Personne ne s'en apercevait. Le combat d'Henry et Octave est à son terme. Celui-ci dit à voix basse à son ennemi :

— Ah çà, en voilà assez, donne-moi le coup mortel.

— Où veux-tu tomber? répliqua Henry également à voix basse et tout en continuant de croiser son fer contre celui d'Octave.

— Où l'herbe est épaisse, je vais rompre jusque-là.

En effet, Octave rompt en mettant plus de mollesse dans sa défense. Arrivé à l'endroit qu'il juge convenable, Henry lui plonge son épée dans le gilet en lui disant :

— Meurs, traître! et puisse ta fin servir d'exemple aux scélérats qui te ressemblent et seraient tentés de t'imiter!

La fumée commence à sortir par les fentes des fenêtres fermées de l'étage inférieur de la maison du garde ; mais la nuit, qui n'est éclairée que par le croissant de la lune plus d'à moitié cachée par les nuages, ne laisse pas apercevoir la fumée.

— Bien, brave chevalier, dit Angélique à de Horrberg ; je n'ai pas un seul instant douté de votre triomphe. Tenez, voici ma tante qui pourra vous le dire.

En effet, Théodorine ramenait Eudoxie qui, voyant la fumée s'échapper du pavillon et la lueur de la flamme se montrer à travers une fissure, jeta un cri d'effroi et tomba sans connaissance dans les bras de Théodorine. Celle-ci s'occupait de lui donner des secours, lorsque apercevant elle-même ce qui se passait, elle jeta à son tour un cri perçant en laissant la

tante tomber sur le gazon, et criant : Le feu ! le feu !

— Baron de Horrberg, dit Angélique, qui ne comprenait rien à cette rumeur et qui, à cause de l'élévation où elle était placée, ne distinguait qu'une partie des paroles qui se prononçaient en bas ; baron de Horrberg, il est bon de percer le cœur de son ennemi : mais il est des égards qu'on se doit entre gentilshommes ; vous auriez pu ne pas lui mettre ainsi les pieds plus haut que la tête. M. d'Hervilly a des torts, c'est un châtelain déloyal, je n'en disconviens pas, mais il aura une affreuse migraine.

— Angélique, au nom du ciel, s'écrie alors de Horrberg, au nom du ciel, fuyez !

— Eh quoi ! sire chevalier, ce n'est pas encore le dénoûment ?

— Je ne plaisante pas ; descendez, descendez vite !

— Permettez-moi de changer quelque chose...

— Descendez, descendez! s'écrie de Horrberg.

— Descendez! s'écrie Théodorine.

— Descendez bien vite! s'écrie la tante Eudoxie, qui a repris ses sens.

D'Hervilly a compris qu'il se passait quelque chose de sérieux; il se relève.

Angélique commence à sa vue un éclat de rire qu'elle ne finit pas, parce qu'elle entend enfin : Le feu! le feu! que crie Théodorine. Mais bientôt elle dit : Ah! messire, j'avais oublié ce chapitre. Vous allez me sauver de l'incendie et venir m'emporter au milieu de trois bottes d'allumettes. Je vous fais grâce du beau trait, je vous considère comme l'ayant accompli. Je descends.

Elle essaye de descendre, mais, à peine a-t-elle fait quelques pas dans l'escalier qu'elle remonte au kiosque, froide et épouvantée. Le

feu longtemps comprimé et qui ne se fait presque pas voir au dehors a consumé une partie du dedans. Le bas de l'escalier est en flammes ; elle veut crier, la voix lui manque ; puis à force d'efforts, elle tire de sa poitrine des sons inarticulés : Au feu ! au secours ! Si vous plaisantez, c'est trop ! j'ai peur ! Mais non, c'est le feu ! c'est le feu ! par où me sauver ? Mon père ! mon père !

Et elle tombe sans mouvement.

— Ah ! s'écrie de Horrberg, elle n'a pas dit : A moi, Henry ! Et il s'élance au milieu de la flamme ; il traverse l'escalier qui lui brûle les cheveux. Il arrive près d'elle. Pendant ce temps, M. de Riessain est au pied de la maison. Il appelle, il crie, il demande des échelles ; il court, il revient ; Eudoxie a perdu connaissance une seconde fois. Théodorine est tombée à genoux, les mains convulsivement serrées. d'Hervilly est allé chercher du secours, des

échelles, du monde. Le jour commence à paraître, mais la flamme a dévoré tous les obstacles et s'élance avec impétuosité.

QUINZIÈME FEUILLETON.

—

XV.

Dans la nuit qui suivit cet événement, Angélique revint d'un long évanouissement et se retrouva dans son lit.

—O mon Dieu ! dit-elle, quel horrible rêve !

Mais en voyant autour d'elle les regards inquiets, les visages pâles, elle demanda : Qu'est-il arrivé ? qui vient de sortir de cette chambre ?

Est-ce que ce n'est pas Henry? Pourquoi y était-il ?

— Ah! ma fille! mon Angélique! s'écria M. de Riessain en la serrant dans ses bras, tu nous as fait peur !

— Mais qui est donc cet étranger?

— C'est le médecin.

— Est-ce que je suis malade?

— Tu étais évanouie, tu avais eu peur.

— Ah! oui, oui, je me rappelle ; c'est le feu. Ah! mon père, mon bon père, quelle cruelle plaisanterie !... c'était trop !... c'était trop pour moi ! j'ai cru que j'étais perdue !...

M. de Riessain veut détromper Angélique, mais le médecin lui fait signe de la laisser dans son erreur. Il serait dangereux de lui causer un nouvel ébranlement de nerfs.

— Il n'y avait pas de danger réel, mademoiselle, mais la plaisanterie était un peu forte, et la peur que vous avez eue, que vous deviez avoir...

— Ah! dit Angélique en souriant, cette scène a été bien jouée ; moi qui connaissais la pièce, j'y ai été trompée. J'espère que les morts se portent bien? Je ne suis pas inquiète de M. d'Hervilly; quelques instants après son trépas, je l'ai vu debout et courant avec la plus grande agilité. C'est égal, j'ai eu bien peur!... Ah! mon père, quel rôle vous m'avez fait jouer, et comme vous vous êtes moqué de moi.

— Tu ne me parles plus d'Henry?

— M. de Horrberg?... Mon père, je pense qu'il n'aurait pas dû accepter un rôle dans une pièce où le mien était ainsi sacrifié.

— Angélique, il a agi malgré lui : c'est moi qui ai exigé...

— Il aurait pu, dans tous les cas, moins bien jouer son rôle, et me laisser deviner ce qui se passait. Et d'ailleurs, mon père, si j'avais la faiblesse de lui pardonner, oublierait-il, lui, tout ce j'ai dit et fait de ridicule?

— Il t'aime... et nous aurons bien de la

peine à lui prouver, si nous y tenons absolument, que cela a été un peu ridicule.

— En êtes-vous sûr, mon père ?

— Je t'en donne ma parole. Nous allons te laisser dormir. Théodorine sera près de toi.

On donne à Angélique une potion calmante qui la plonge dans un profond sommeil ; elle ne se réveille que le lendemain matin, s'habille et descend pour déjeuner. Théodorine, qui a reçu à ce sujet des ordres sévères, ne la détrompe pas. A table sont M. de Riessain, la tante Eudoxie et d'Hervilly. Angélique embrasse son père et sa tante, et saluant gracieusement Octave dit en montrant Antonio, qui sert à table : Je suis enchantée de voir tous les morts à ce déjeuner ; est-ce qu'il n'y a que les vivants que nous ne verrons pas ?

— Henry est absent, répond Octave, et il ne reviendra pas avant quelques jours.

Angélique pense qu'il a pris un singulier moment pour s'absenter. Il est parti à l'in-

stant où elle était malade. Elle affecte de ne pas demander où il est allé, ni quelles sont les causes qui ont nécessité ce départ.

Ce jour-là et le lendemain se passent, la tante Eudoxie et sa nièce visitent librement la maison, excepté un appartement qui, leur dit-on, est en désordre. Angélique veut revoir les *souterrains,* qui sont rentrés dans tous leurs droits de cave.

— Sans ton évanouissement, tu n'aurais pas su de longtemps... j'aurais pu faire dans la maison de tels changements...

— Mais, mon père, je vous ai déjà dit que je n'avais été dupe de votre comédie que jusqu'à la moitié.

Cependant Angélique est triste, d'abord de ne pas voir revenir M. de Horrberg, dont elle ne prononce pas une seule fois le nom; ensuite elle l'avoue à sa tante, elle regrette que tout ce qui s'est passé ne soit pas véritable. Elle sent qu'elle aime Henry, mais elle l'aimerait da-

vantage ou du moins plus volontairement s'il était le vrai héros d'un roman semblable à celui dans lequel elle a cru si bien vivre pendant quelques jours.

Elle veut revoir l'endroit où elle s'était évanouie ; la maison du garde n'est plus qu'un monceau de cendres.

Deux jours se passent encore, et on n'a pas de nouvelles de Henry. Cependant Angélique s'aperçoit d'un grand mouvement dans la maison ; un domestique monte à cheval et va à la ville voisine, en tenant un second cheval à la main. Quelques heures après, il revient, suivant l'autre cheval, qui porte un homme vêtu de noir.

L'homme vêtu de noir reste une demi-heure et s'en va.

Angélique en se promenant le soir avec la tante Eudoxie, dans le jardin, s'aperçoit qu'il y a de la lumière dans l'appartement qu'on leur a dit être en désordre et qu'on les a em-

pêchées de visiter. La soirée est belle, toutes deux restent tard au jardin, et voient toujours la même lumière par une fenêtre.

— Mon Dieu ! dit la tante Eudoxie, est-ce qu'il va se passer encore des choses mystérieuses dans cette maison !

Elles font mille suppositions, détruites tour à tour l'une par l'autre, sans pouvoir même soupçonner ce qu'on leur cache et ce qui se passe dans cet appartement.

Le lendemain, Angélique fait part à son père de sa découverte, mais celui-ci lui explique sans hésiter que cette lumière appartient sans doute aux gens qui mettent un peu d'ordre dans cet appartement, longtemps inhabité. Angélique devient chaque jour plus triste, mais quand son père s'avise de lui parler de son mariage avec Henry, elle répond de façon à ne pas laisser ignorer son mécontentement d'un départ aussi prompt, aussi imprévu, aussi inopportun.

M. de Riessain alors veut excuser Henry, parle de la nécessité de son départ, de l'importance des affaires qui l'ont éloigné. Mais les femmes n'admettent jamais que l'on ait d'autres affaires que l'amour, et elles ont raison. La femme qui aime ne s'occupe plus que de son amour, elle lui appartient tout entière.

L'homme vêtu de noir est revenu plusieurs fois dans la maison, chaque fois il n'est resté qu'un quart d'heure ou deux, puis il remonte dans la voiture qui l'a amené et retourne à la ville. Un jour, cependant, Angélique a entendu dire à son père :

— Maintenant j'en réponds, mais il faut, pendant quelque temps, beaucoup de ménagements. Angélique répète à son père ces paroles qu'elle a entendues et lui demande si cet homme vêtu de noir est un médecin et s'il y a quelque malade dans la maison. M. de Riessain répond que c'est, en effet, un médecin, et qu'il y a un domestique malade.

— Lequel est-ce?

— C'est Antonio.

— Quoi! le *perfide* Antonio?

— Lui-même.

A ce moment, Angélique, qui, tandis que son père lui parle, regarde dans le jardin, y voit passer Antonio?

— Mais, mon père, dit-elle, à quoi pensez-vous? Voilà Antonio dans le jardin.

— C'est sans doute qu'il va mieux.

— Il faut en effet qu'il aille beaucoup mieux, car j'ai vu bien tard de la lumière dans la chambre que sans doute il habite, car c'est là que va le médecin, et il paraissait qu'on le veillait alors.

Le dimanche suivant Angélique et la tante Eudoxie étaient parties pour la messe à une demi-lieue de la maison de M. de Riessain; mais elles voient des paysans courir en foule. Elles demandent ce qui se passe; on leur répond qu'il vient de passer un chien enragé, et

qu'on est à sa poursuite pour le tuer. A ces paroles, Angélique et la tante Eudoxie refusent positivement d'aller plus loin et ordonnent au cocher de regagner la maison. Angélique, plus promptement déshabillée que sa tante, va se promener dans le parc. Par hasard ses pas se dirigent du côté où était la maison du garde. C'est de ce côté qu'elle a pris l'habitude d'aller rêver à Henry ; mais que devient-elle, quand elle voit M. de Riessain et Octave soutenant chacun par un bras un homme dont elle ne voit que le dos et qui paraît souffrant et faible. Quelque excitée que soit sa curiosité, elle va se retirer cependant par discrétion, lorsque les trois promeneurs, arrivés à l'extrémité de l'allée, se retournent et lui font voir dans l'homme malade que l'on soutient ainsi le baron Henry de Horrberg, qu'elle croyait en voyage, qu'elle croit inconstant. Elle reste immobile et stupéfaite. Elle pâlit. Tous trois s'avancent vers elle, M. de Riessain conduit

Henry auprès d'un banc, et l'y asseoit.

— O mon père ! dit-elle, bien vite, dites-moi tout; expliquez-moi ce qui se passe. Vous comprenez bien ce que je veux savoir. Que se passe-t-il ici ?

M. de Riessain se décida alors à lui apprendre la vérité. L'incendie de la maison du garde ne devait pas avoir lieu à ce moment, et elle, Angélique, a failli y périr. On n'avait pas voulu le lui dire jusque-là, parce que le médecin l'avait défendu dans la crainte de lui causer une émotion dangereuse. C'est Henry qui l'a sauvée ; mais cette fois, hélas ! ce n'était pas une scène jouée, c'était une épouvantable réalité. Henry a été blessé si grièvement que d'abord on a craint pour ses jours ; mais maintenant il est sauvé, et sa convalescence paraît devoir être prompte. Il faisait si beau temps qu'on a profité de l'absence d'Angélique pour le faire un peu marcher dans le jardin ; c'est Henry qui n'a pas voulu qu'Angélique le vît jusqu'à

ce qu'il fût rétabli entièrement, et sans le hasard qui a fait que mademoiselle de Riessain les a rencontrés, ce n'est guère qu'une semaine plus tard que de Horrberg serait revenu de son prétendu voyage.

— Henry, dit Angélique, mon pauvre Henry, vous avez donc bien souffert? Comme il est encore pâle! Vous souffrez encore, n'est-ce pas? et c'est pour moi, c'est pour me sauver la vie! Ses pauvres cheveux si soyeux, si bouclés, ont donc été brûlés, qu'ils semblent avoir été coupés? Voyez-vous, mon père, ajouta-t-elle en se tournant vers M. de Riessain, que je n'étais pas si folle de croire à toutes ces belles choses : l'amour, la constance, le dévouement, le courage! Voyez-vous, mon père, que tous mes beaux héros que je rêvais n'étaient pas de ridicules chimères. Puis, rougissant, confuse d'en avoir tant dit, elle se jeta dans les bras de M. de Riessain.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TROISIÈME VOLUME.

Deuxième feuilleton 1
Troisième feuilleton 39
Quatrième feuilleton 87
Cinquième feuilleton 119
Sixième feuilleton 157
Septième feuilleton 177
Huitième feuilleton 203
Neuvième feuilleton 231
Dixième feuilleton 257
Onzième feuilleton 259
Douzième feuilleton 277
Treizième feuilleton 289
Quatorzième feuileton 307
Quinzième et dernier feuilleton 321

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

Librairie de Dumont.

EN VENTE.

	in-8.	fr.	c.
Un Rêve d'Amour, par FRÉDÉRIC SOULIÉ.	1 vol.	7	50
Les Stuarts, par ALEXANDRE DUMAS.	2 vol.	15	»
Le Colporteur et la Croix de l'affût, par ÉLIE BERTHET.	2 vol.	15	»
Praxède, par ALEXANDRE DUMAS.	1 vol.	7	50
Ida, par le vicomte D'ARLINCOURT.	2 vol.	15	»
Nouvelles Impressions de Voyage (*midi de la France*), par ALEXANDRE DUMAS.	3 vol.	22	»
Lucie, par JULES LACROIX.	2 vol.	15	»
Une Année à Florence, par ALEXANDRE DUMAS.	2 vol.	15	»
Manette, par HIPPOLYTE BONNELIER.	2 vol.	15	»
Le Capitaine Pamphile, par ALEXANDRE DUMAS.	2 vol.	15	»
La Fille d'Honneur, par madame DE BAWR, 2e édit.	2 vol.	15	»
Madame de Rieux et la petite Reine, par H. ARNAUD (Mme REYBAUD).	2 vol.	15	»
Excursions sur les bords du Rhin, par ALEXANDRE DUMAS.	3 vol.	22	50
La Comtesse de Choiseul-Praslin, par PAUL-L. JACOB (bibliophile).	2 vol.	15	»
Le Pauvre de Montlhéry, par CHARLES RABOU.	1 vol.	7	50
Scènes de la Ville et de la Campagne, par HENRI MONNIER.	2 vol.	15	»
Les quatre Sœurs, par FRÉDÉRIC SOULIÉ.	4 vol.	30	»
La Marquise de Contades, par A. DELAVERGNE.	1 vol.	7	50
Un Amour dans l'avenir, par MÉRY.	2 vol.	15	»
La Pension bourgeoise, par A. DELAVERGNE.	1 vol.	7	50
Le Chevalier d'Harmental, par ALEXANDRE DUMAS	4 vol.	30	»
Gabrielle et Lucie, par madame CHARLES REYBAUD.	2 vol.	15	»
Un Mirage, par H. DE LATOUCHE.	1 vol.	7	50
Laurence, par madame C. BODIN.	2 vol.	15	»
Aventures de Lyderic, par ALEXANDRE DUMAS.	1 vol.	7	50
Marceline, par madame CAMILLE BODIN.	2 vol.	15	»
Justin et l'Andorre, par ÉLIE BERTHET.	2 vol.	15	»
Robertine, par madame DE BAWR.	1 vol.	7	50
Marie-Louise d'Orléans, par madame SOPHIE GAY.	2 vol.	15	»
L'Honneur d'une Femme, par JULES LACROIX.	2 vol.	15	»
La Duchesse de Mazarin, par ALEX. DE LAVERGNE.	2 vol.	15	»
Le Speronare, par ALEXANDRE DUMAS.	4 vol.	30	»
Les trois Rohan, par ROGER DE BEAUVOIR.	2 vol.	15	»
Le Singe, par P.-L. JACOB (bibliophile).	2 vol.	15	»
Le Capitaine Lambert, par CHARLES RABOU.	2 vol.	15	»
Le Château des Atrides, par JULES LACROIX.	2 vol.	15	»
Bouquets et Prières, par madame DESBORDES-VALMORE	1 vol.	7	50
Philippe, par madame CAMILE BODIN.	2 vol.	15	»
Héva, Anglais et Chinois, par MÉRY.	2 vol.	15	»
Le Moine de Chaalis, par madame CHARLES REYBAUD.	2 vol.	15	»
L'Étoile polaire, par le vicomte D'ARLINCOURT.	2 vol.	15	»
Georges, par ALEXANDRE DUMAS.	2 vol.	15	»
Le Siége d'Orléans, par madame la princesse DE CRAON.	4 vol.	30	»
Un Duel sans Témoins, par PAUL-L. JACOB (bibliophile)	2 vol.	15	»
La Recherche de l'inconnue, par A. DE LAVERGNE	2 vol.	15	»
Safia, par ROGER DE BEAUVOIR.	2 vol.	15	»
Sylvandire, par ALEXANDRE DUMAS.	2 vol.	15	»
Ellénore, par madame SOPHIE GAY.	2 vol.	15	»
Les Janissaires, par THOMASE OYER.	2 vol.	15	»
La Porte du Soleil, par ROGER DE BEAUVOIR.	4 vol.	30	»
David Séchard, par H. DE BALZAC.	2 vol.	15	»
Le fils du Notaire, par PAUL-L. JACOB (bibliophile).	1 vol.	7	50
Une Bonne Fortune de Racine, par LE MÊME.	1 vol.	7	50
Le Masque de velours, par JULES LACROIX.	2 vol.	15	»
Un Début dans la Vie, par H. DE BALZAC.	2 vol.	15	»
Cécile, par ALEXANDRE DUMAS.	2 vol.	15	»
Le dernier des Barons, par BULWER.	4 vol.	30	»
Mademoiselle de Chazeuil, par madame CHARLES REYBAUD	1 vol.	7	50
Rose, par LA MÊME	1 vol.	7	50
Les Trois Royaumes, par le vicomte D'ARLINCOURT	2 vol.	15	»
Une Liaison dangereuse, par JULES LACROIX.	1 vol.	7	50
L'Ile des Cygnes, par ROGER DE BEAUVOIR	2 vol.	15	»
Sabine, par madame DE BAWR.	2 vol.	15	»

SOUS PRESSE :

Étienne, par J.-B.-P. LAFITTE.
Un Rêve d'artiste, par madame DESBORDES-VALMORE.
Esther, par H. DE BALZAC.
Fernande, par ALEXANDRE DUMAS.
Voyage autour de mon Jardin, par ALPHONSE KARR.
La Princesse des Ursins, par ALEX. DE LAVERGNE.
André Raynal, par LE MÊME.
Severine, par madame CAMILLE BODIN.

Sceaux. — Imprim. de h. Dupuis